



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

NOUVELLE SUITE
DES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES,
TRADUITS PAR M. GALLAND.

TOME SECOND.







Il leva le tapis qui me couvroit, et malgré mes efforts il me tira de l'esbade.



Tome . II .



page 118.

582652

NOUVELLE SUITE
DES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES,
TRADUITS PAR M. GALLAND,

De l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres,

TROUVÉS

Dans les papiers de ce célèbre écrivain.

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur, rue Gallandé,
N^o. 50.

L'AN 6 DE L'ÈRE RÉPUBLICAINE (1798)





S U I T E

D E S

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

CONTINUATION

De l'Histoire du Sultan Rafibillak.

LE Sultan Rafibillak, malgré les bons effets de la lecture des Contes qui lui provoquoient pendant la nuit le plus doux sommeil, n'étoit pas moins triste & mélancolique dans le jour. Etre toujours debout, sans pouvoir faire le moindre mouvement, est une position très gênante, sur-tout depuis le temps qu'il étoit dans cette

Tome II.

A

2 *Suite des mille & une Nuits,*

fâcheuse situation : joignez à ce déplaisir, son inquiétude de ne savoir ce qu'étoit devenu la Sultane son épouse qu'il aimoit avec adoration, & dont l'absence ajoutoit encore à ses peines.

Depuis son enchantement, les Ministres & les Grands de son Royaume tenoient conseil en sa présence, & lui rendoient compte de leur Administration. Chacun d'eux, quand les affaires étoient terminées, se faisoit un devoir d'égayer leur maître, afin de le distraire du malheur qui l'accabloit. Ce Prince n'avoit d'autre consolation que l'espérance de revoir la Sultane son épouse & le Médecin Chinois, dont il attendoit le retour avec la plus vive impatience. Il y avoit toujours auprès de lui quelques-uns de ses Visirs & des Grands de sa Cour qui ne le quittoient que pendant son sommeil. Le soleil étoit déjà disparu de l'horison, & le fils du Médecin, qui ne manquoit jamais de venir à la même heure, se faisoit désirer, lorsqu'il arriva tout essoufflé : Commandeur des Croyans, lui dit-il, pardonnez à votre esclave s'il vous a fait attendre. L'Histoire que je vais avoir l'honneur de vous raconter,

contient des événemens si singuliers, que votre Hautesse, si elle veut bien m'écouter, ne tardera pas à jouir des douceurs du repos. Le Sultan lui répondit par un sourire (ce qui lui arrivoit rarement). On fit silence : les Ministres & les Grands s'étant assis sur les coussins qui leur étoient destinés, le jeune Chinois commença ainsi l'Histoire suivante.



HISTOIRE

De l'Aventurier de Bagdad.

LE Calife Haroun-Alraschid, ayant été obligé d'assister à une fête qui se donnoit dans son sérail, ne put sortir de son Palais que fort tard. La nuit étoit déjà fort avancée, & tous les habitans de la Capitale dormoient profondément. Il pensoit, en lui-même, qu'il ne lui arriveroit rien d'extraordinaire, & qu'il rentreroit chez lui beaucoup plutôt que de coutume : il avoit déjà parcouru plusieurs rues de Bagdad où tout paroissoit tranquille.

• *Suite des mille & une Nuits ,*

Voyant que la Police étoit bien observée par le silence qui régnoit partout , il se proposoit de retourner à son Palais , lorsqu'en entrant dans une grande rue qui étoit extrêmement peuplée , en ce qu'elle étoit voisine de la promenade publique , il s'arrêta près d'une fenêtre d'une salle basse au travers de laquelle il apperçut de la lumière. Il distingua la voix d'un homme qui parloit avec véhémence , ce qui piqua sa curiosité , au point qu'il voulut être témoin oculaire de la scène qui se passoit. Mais , comme la fenêtre étoit trop élevée pour que sa vue put facilement y atteindre , il monta sur les épaules de Mesrour , chef de ses Eunuques qui l'accompagnoit avec Giafar son grand Visir. Il apperçut un homme aux genoux d'une belle femme qui étoit couchée sur une pile de riches coussins. C'et inconnu paroissoit plongé dans la plus vive douleur & versoit des larmes en abondance , en baisant les mains de cette personne mais d'un air si pénétré , que le Calife jugeant bien qu'il étoit agité de quelque mouvement extraordinaire , redoubla son attention pour

tâchet de découvrir par les discours de cet homme, la cause du chagrin dont il paroissoit si accablé.

Comme le silence de la nuit favorisoit son dessein, il entendit distinctement ces paroles. « O chère épouse, » comment se peut-il faire, qu'oubliant mes affreux procédés à votre égard, vous soyiez encore assez généreuse pour me rendre toute votre tendresse, après en avoir abusé d'une manière aussi horrible : ce dernier trait me perce l'âme. Je sens maintenant tout le prix de la possession d'un cœur tel que le vôtre, & je vous jure que le reste de ma vie, ne sera pas suffisant pour vous prouver par mon sincère attachement, combien j'ai eu tort de payer de la plus grande ingratitude les marques de tendresse que vous m'aviez prodiguées. Je suis un monstre, & mon désespoir est si vif, que sans vos bontés » Ses larmes l'empêchèrent d'achever. Il reprit la main de cette femme sur laquelle il appuya sa tête. Le Calife qui n'entendoit plus rien & qui n'étoit pas fort à son aise, descendit de dessus les épaules

B *Suite des mille & une Nuits,*

de Mesrou, qui avoit déjà trouvé cette conversation trop longue. Il remarqua la maison; puis après avoir ordonné à Giafar de s'informer quels étoient ceux qui l'habitoient & de lui en rendre compte; il entra dans son Palais par une porte secrète & se coucha.

Le lendemain, Giafar, avant l'heure du Divan, ne manqua pas d'exécuter sa commission; & s'étant présenté suivant sa coutume au lever du Calife: **Commandeur des Croyans**, lui dit-il, j'ai suivi ponctuellement les ordres de votre Majesté. Celui qu'elle a vu cette nuit si affligé, se nomme Aloph; il passe pour être assez riche. Il est fils d'un Chek, qui, par sa mort, l'a laissé maître d'une fortune considérable. On m'a assuré qu'il en avoit dissipé la plus grande partie; il s'est marié fort jeune, & s'est absenté pendant huit ou dix ans, & il est enfin venu rejoindre son épouse avec laquelle on m'a dit qu'il n'en usoit pas bien, il a la réputation d'aimer le plaisir. On le dit d'ailleurs fort instruit, & a beaucoup d'esprit.

Ce récit piqua la curiosité du Calife. Il voulut savoir les aventures de cet homme, & il ordonna à Giafar de le

lui présenter dans le grand salon où il avoit coutume de venir se délasser après ses repas. Giafar ne tarda pas à exécuter les ordres de son maître. Il envoya chercher Aloph de la part du Calife. Aloph se rendit chez Giafar, & celui-ci s'empressa de le présenter au Calife à l'heure ordinaire. Aloph, fort inquiet du sujet pour lequel le Monarque l'avoit mandé, se prosterna le front contre le tapis suivant l'usage; mais, le Calife l'ayant fait relever: pourquoi, lui dit-il, paroissiez vous si consterné cette nuit en parlant à votre femme? qu'avez-vous fait pendant huit ou dix ans que vous avez été absent de Bagdad? je veux en être présentement instruit, & je vous ordonne sur toutes choses de ne me rien déguiser.

Aloph, voyant par ces questions que le Calife étoit bien informé de la conduite qu'il avoit tenue, demeura tout interdit; mais le Calife l'ayant rassuré en lui protestant qu'il ne l'avoit mandé que pour savoir ses aventures sans avoir l'intention de lui faire aucun mal, il se remit, & prenant la parole: Commandeur des Croyans, lui dit-il, le

8 *Suite des mille & une Nuits,*

discours que je tenois cette nuit, est l'effet du repentir vif & sincère que je ressens de la manière dont j'ai jusqu'à présent traité mon épouse. Les remords cruels dont j'étois accablé, faisoient couler mes larmes, & je jure par la pierre sacrée du tombeau de la Mecque, que désormais cette femme adorable n'aura plus lieu de se repentir du pardon qu'elle a bien voulu m'accorder, tout indigne que j'en étois : Cela ne me suffit pas, reprit le Calife, j'exige que vous me fassiez un détail circonstancié de toutes vos aventures. Commandeur des Croyant, lui répartit Aloh, qui comprit que le Calife vouloit se dissiper par le récit des événemens de sa vie; je ne crois pas ce récit fort amusant pour votre Majesté. La vie d'un particulier tel que moi n'est pas fort intéressante pour être digne de l'attention du plus grand Potentat de l'univers; mais, vous l'ordonnez, c'est à moi d'obéir; trop heureux si mon récit peut amuser un moment votre Hauteffe. Alors il s'assit les jambes croisées sur le carreau que le Calife fit apporter, & commença de cette manière.

HISTOIRE

Des Avenures merveilleuses d'Aloph

JE suis natif de Bagdad. Mon père étoit un Chek aussi recommandable par sa probité que par sa science. Comme il m'aimoit beaucoup & qu'il jouissoit d'une fortune considérable, il n'épargna rien pour me donner une excellente éducation ; mais, une prodigieuse vivacité m'empêcha d'en tirer tout l'avantage que mon père avoit droit d'en attendre. Rebuté dès l'âge de seize ans, de la dépendance dans laquelle on me tenoit en m'affujettissant à l'étude de diverses sciences, je résolus de m'affranchir de cette espèce d'esclavage, & je ne cherchois qu'une occasion favorable pour m'échapper, quand la mort de mon père me fit changer de sentiment.

Me trouvant libre & maître absolu d'un grand bien, je suivis mes inclinations. Séduit par les conseils de

10 *Suite des mille & une Nuits*,

plusieurs jeunes débauchés, entraîné par le torrent des passions, je me livrai à tous mes goûts, & dissipai en peu de tems tout le bien que j'avois, de manière qu'il ne me restoit plus que quelques fonds, encore étoient-ils si arriérés, que je me vis bientôt sur le point de les vendre pour satisfaire des créanciers avides qui me pressoient de toutes parts.

Ce fut alors que je fis de tristes réflexions sur ma conduite, & que je ressentis vivement ma faute, mais il n'étoit plus tems; & comme je ne voulois pas avoir pour témoins de mon infortune ceux qui m'avoient connu dans l'opulence, je résolus de sortir de Bagdad. Je fus trouver ceux à qui je devois, & je leur offris de leur faire un abandon de tout ce qui me restoit, à condition qu'ils me remettraient le surplus. Un de mes créanciers, plus riche que les autres, m'offrit d'acquitter mes dettes, au moyen de l'abandon que je proposois, & d'y ajouter mille pièces d'or, dont je pourrois disposer en liberté. Comme je me trouvois lésé par cette proposition, puisqu'à peine me donnoit-il

le tiers de la valeur de ce que je lui abandonnois, je le priai de m'accorder un délai de quelques jours pour me consulter. Puis, le desespoir dans l'ame, je repris le chemin de ma maison. J'étois sur le point d'y rentrer, lorsque je fus abordé par une vieille esclave qui, m'ayant remis un billet, se retira sans rien dire.

Je n'eus rien de plus pressé que de l'ouvrir, & ma surprise fut sans gaie, lorsque j'y lus ces mots : *Pour l'op*. Je vous connois depuis quelques années pour vous avoir souvent apperçu sous mes fenêtres. Votre extérieur m'a plu; je vous aime, je suis veuve, jeune, maîtresse de ma personne, & je possède un bien considérable. Je connois tous vos malheurs, j'ai dessein de les réparer & de vous procurer un état plus brillant que celui que vous aviez avant votre disgrâce; mais ce n'est qu'à condition que vous me prendrez pour votre épouse légitime, & que vous ne m'associerez pas d'autre femme. Vous me promettez aussi de changer de conduite. Si vous vous sentez assez de courage pour accomplir ces deux conditions, venez demain me rendre votre réponse. Mon

12 *Suite des mille & une Nuits,*

esclave viendra vous chercher & vous conduira dans ma maison où vous me verrez : adieu, je souhaite que vos sentimens s'accordent avec les miens. Oui, trop généreuse inconnue, m'écriai-je, avec un transport dont je ne fus pas le maître, je vous aimerai toute ma vie, & je tâcherai de ne point vous faire repentir des bontés dont vous voulez me combler : alors le calme revint dans mon ame, & je rêvai toute la nuit au sort brillant qui m'étoit réservé.

Le lendemain, l'esclave étant arrivée, ma bonne mère, lui dis-je, je souscris avec joie à tout ce qu'exige votre maîtresse. Je brûle du désir de la voir & de lui témoigner toute ma reconnoissance. Suivez-moi, me dit-elle, je vais vous conduire dans la maison, ainsi qu'elle me l'a commandé. Je m'habillai promptement & je partis avec cette femme qui, m'ayant fait parcourir quelques rues peu fréquentées, s'arrêta devant une porte qu'elle ouvrit & par laquelle elle me fit entrer dans une cour quadrée, pavée de marbres de différentes couleurs, au milieu de laquelle il y avoit une fontaine

de bronze doré. De cette tour, je passai dans un corps de logis parfaitement bien bâti. Je vis avec plaisir que les meubles étoient fort riches, & je conçus la plus haute opinion de la fortune qui m'attendoit.

La vieille ayant été avertir sa maîtresse de mon arrivée, je ne tardai pas à la voir paroître. Elle me parut si belle que j'en fus ébloui. Votre présence ne diminue point l'idée avantageuse que votre procédé généreux m'a fait concevoir de votre personne, m'écriai-je, en me précipitant à ses pieds. Confondu par l'excès de mon bonheur, je doute encore si ce n'est pas un songe. Oui, belle Hourî, rien n'égale ma félicité si je parviens à mériter vos bontés. Je lui dis tout ce que l'amour le plus tendre peut inspirer à un cœur vivement épris. Je lui promis au-delà de ce qu'elle exigeoit, elle en parut extrêmement satisfaite & comme nous ne dépendions de personne, nous envoyâmes chercher le Cadi qui nous maria quelques jours après. Je passe sous silence tous les plaisirs que nous procura notre tendresse, ils furent aussi vifs qu'ils pouvoient l'être entre deux

14 *Suite des mille & une Nuits,*

personnes qui s'aimoient avec transport.

Gulnachar, c'est le nom de mon épouse, me fit rentrer dans mes biens, elle paya toutes mes dettes, racheta les fonds que j'avois aliénés & se conduisit avec tant de prudence que je crus devoir lui abandonner absolument le soin de mes affaires. Je me trouvai bientôt dans un état d'opulence beaucoup au-dessus de celui dont je jouissois avant mon désastre, & je passai les trois premières années de mon mariage dans une félicité parfaite. Trop heureux, si mon inconstance & mon goût pour les plaisirs, ne l'eussent point altéré; mais l'habitude de voir tous les jours le même objet, me le fit paroître moins aimable. Les tendres caresses de Gulnachar qui m'avoient parues si délicieuses, me devenoient insipides; je ne pus résister aux agaceries de Zulmé, une de ces femmes galantes que j'avois connues dans le temps où j'étois livré entièrement à la débauche. J'avois oublié les sages leçons de mon père qui m'avoit souvent fait la peinture des maux auxquels on s'expose, en se laissant séduire par ces dangereuses Sirènes qui dressent sans cesse des em-

baches aux jeunes héritiers & ne négligent rien pour les attirer dans leurs filets. Je me replongeai dans mes anciens égaremens. Insensé que j'étois! je fuyois le vrai plaisir pour courir après de vains phantômes. Gulnachar ne tarda guère à s'appercevoir de mon indifférence. Elle y fut extrêmement sensible & m'en fit des reproches de la manière la plus douce & la plus tendre. Honteux de mon procédé, je cherchai d'abord à me disculper par de fausses excuses; mais comme elle avoit trop d'esprit pour s'en contenter, elle ne cessa point les remontrances & les réitéra si souvent, qu'ennuyé de les entendre, je lui signifiai que je n'étois plus disposé à souffrir les reproches, & je fus assez cruel pour la menacer des traitemens les plus rudes, si elle continuoit à m'impatienter. Elle se jeta alors à mes pieds & me protesta que désormais je n'aurois plus sujet de me plaindre d'elle. Votre indifférence, me dit-elle, me perce le cœur; mais puisque rien ne peut vous toucher je souffrirai dans le silence, les dédains dont vous m'accablez, j'espère que la mort vous délivrera bientôt d'un ob-

16 *Suite des mille & une Nuits,*

jet qui méritoit toute votre tendresse ; & vous vous repe tirez . mais trop tard , de m avoir dédaigné... En effet , elle se retira dans le plus grand désordre & ne me témoigna plus que par son silence , le desespoir où je l'avois réduite . Ce silence me déplut , je lui cherchai querelle pour avoir occasion de la mal raiter , mais cette femme charmante , n'opposoit à mes mauvais procédés que la patience & la douceur . Enfin , ne pouvant tenir à un état si violent , sa présence étant un reproche continuel de mon ingratitude que je ne pouvois me dissimuler ; désespéré d'ailleurs des infidélités de Zuliné , qui après m' avoir jetté dans des dépenses au-dessus de mes forces , cherchoit à réparer aux dépens de quelques libertins la fortune qu'elle voyoit prête à lui échapper , je résolus de m'éloigner d'une ville qui n'offroit plus à mes yeux que des objets odieux . Je pris le tems que Gu'nachar étoit à la Mosquée , pour me saisir de ses bijoux , j'y joignis tout ce qui me restoit d'or & d'argent ; puis étant monté sur un bon cheval , je partis de Bagdad dans l'intention de courir le pays & de me distraire dans mes courtes de l'inquietude dont j'étois tourmenté .

PREMIERE AVENTURE D'ALOPH.

Je ne fus pas long-tems sans me repentir de mon équipée. Des voleurs arabes que je rencontrai , m'ayant pris tout ce que je possédois , me dépouillèrent & me laissèrent presque nud. Jugez de mon désespoir & de mon embarras. je ne voulois pas retourner à Bagdad , dans la crainte d'essuyer de la part de Gulnachar , les reproches qu'elle étoit en droit de me faire. J'aimai mieux courir toutes sortes de risques que de m'y voir exposé. Je me trouvois alors sur le chemin de Balfora , près de la ville de Sus , j'étois si fatigué , que me voyant près d'une caverne , je résolus d'y entrer pour y passer la nuit ; j'y dormis pendant une heure ou deux , mais à mon réveil , je fus surpris de voir une grande lumière & d'entendre le bruit qu'on fit en ouvrant une grille de fer que l'obscurité qui régnoit dans ce souterrain , avoit dérobé à ma vue , lorsque j'étois entré. La curiosité jointe au desir de trouver quelques secours , me détermina à m'avancer de ce côté. Je marchai quelque tems , toujours en descendant , sans rien

rencontrer, mais enfin ayant apperçû de loin une porte qui me parut être de bois de Santal, je me hâtai d'en approcher. Comme elle n'étoit qu'entrouverte, j'eus bientôt franchi cet obstacle & l'ayant passé sans faire aucun bruit, j'entrai dans une salle spacieuse, où tout ce qui s'offrit à mes yeux, m'étonna si fort, que je ne pouvois me persuader que ce ne fut pas un songe.

Les murs étoient couverts d'ébène relevée par de grandes feuilles d'or massif en arabesque, parsemées de pierres, dont les différentes couleurs éclatoient avec une vivacité merveilleuse. Ils étoient coupés par plusieurs portiques du cristal le plus pur, à travers duquel, on appercevoit diverses suites d'appartemens si superbement ornés, & si magnifiquement illuminés que l'œil s'y perdoit avec un plaisir sans égal. Une source abondante d'eau de senteur sortant d'une large coquille d'albâtre soutenue par un griffon d'or, s'élevoit jusqu'à la voûte, puis retombant en nappe dans un bassin de marbre le plus rare, achevoit d'embaumer l'air qu'on respiroit dans ce délicieux séjour, mais

ce qui fixa le plus mon attention, ce fut une jeune personne d'une rare beauté couchée nonchalamment sur un riche sofa.

Surpris de tant de charmes réunis dans un seul objet, je me contentai de les admirer sans proférer une seule parole, lorsque cette dame jugeant bien de mon embarras par ma contenance, eut la bonté de me prévenir. Jeune homme, me dit-elle, l'état où je vous vois me prouve que vous venez de courir quelques risques. Vous me paroissez extrêmement fatigué, & je crois que vous avez besoin de prendre quelques rafraîchissemens. Madame, lui répondis-je, il est vrai, que je viens d'avoir le malheur de tomber entre les mains d'une troupe d'Arabes qui m'ont réduit à la fâcheuse extrémité où vous me voyez. J'ai même été sur le point de perdre la vie, mais je rends grâces à mon infortune, puisqu'elle me procure le bonheur de voir une personne d'une si rare beauté.

J'eus à peine achevé ce peu de paroles, qu'il parut une table couverte de mets succulents & de liqueurs exquises qui me firent d'autant plus de

plaisir que mon besoin étoit extrême. J'en profitai avec avidité, & lorsque j'eus satisfait l'appétit dévorant qui me tourmentoit, je voulus m'approcher de cette femme charmante dans l'intention de me jeter à ses genoux pour lui témoigner tout l'amour qu'elle m'avoit inspiré; mais au premier mouvement que je fis pour m'avancer, elle me parut dans une agitation extraordinaire. Qu'allez vous faire, me dit-elle, arrêtez. Gardez-vous de m'approcher, il y va de votre tête si vous faites encore un pas avant d'être instruit de ma déplorable situation.

Surpris de ce discours qu'elle prononça d'un ton fort ému, je repris la place que je venois de quitter, puis, lui lançant un regard qui exprimoit le feu dont j'étois animé, ordonnez, Madame, lui dis-je, me voici prêt à vous obéir, il n'y a point de sacrifice que je ne sois disposé à faire pour vous prouver mon amour.

Bien loin de vous faire un crime des mouvemens que ma présence vous inspire, me répondit-elle, je ne désire rien tant que de vous voir heureux; mais, agissez avec prudence, ne pré-

cipitez rien , & ne vous laissez pas enflammer sans connoître l'objet de vos desirs. Hélas , continua-t elle en jettant un profond soupir , je crains que cet amour ne soit bientôt suivi de l'indifférence , & même de l'horreur.

Quoi , lui dis-je , charmant objet de toute ma tendresse , vous paroissez douter de la réalité de mes feux. Je veux vous convaincre des sentimens que vous avez fait naître en moi , rien ne peut m'arrêter. Je me relevai à l'instant , mais , son regard sévère me pétrifia , & je restai comme immobile à la place que j'occupois. Ecoutez-moi un instant , me dit elle , vous ferez après ce qu'il vous plaira. Elle me fit signe de m'asseoir , & me parla en ces termes.



HISTOIRE*De la Princesse des Aigues vertes.*

JE suis la fille unique du Prince Garrant, Souverain du Royaume des Aigues vertes situé dans le Ginistan. Mon père qui m'aimoit avec tendresse, prit beaucoup de soin pour m'élever, & me fit apprendre les plus beaux secrets de la Magie; comme j'aimois beaucoup cette science, j'y fis les plus grands progrès. Malgré ce rare talent, je n'ai pu m'empêcher d'être la victime de la vengeance d'un Génie dont le pouvoir étoit supérieur au mien comme vous l'allez voir.

Ayant atteint l'âge de seize ans, mon père résolut de me marier avec quelque puissant Génie; mais, comme parmi eux ainsi que parmi les hommes il s'en trouve qui sont plus ou moins aimables, il ne voulut rien précipiter, & me dit qu'il m'aimoit trop pour

me contraindre, qu'il me laissoit la maîtresse de faire un choix, & que mon goût détermineroit sa volonté.

Contente de cette promesse, je ne voulus point me presser, & je pris le parti de bien éprouver ceux qui aspireroient à ma main. Pour être plus libre, je me retirai dans le Palais des roses avec mes femmes. Là, je jouissois sans contrainte, de tous les plaisirs innocens qui peuvent contribuer à l'agrément de la vie, mais, ces heureux momens s'éclipsèrent bien vite.

Un soir, que, tranquillement couchée sur la terrasse du jardin, je goûtois délicieusement l'agréable fraîcheur qui y régnoit en tous tems, j'eus le malheur d'être aperçue par le Génie Gabda Pharas qui traversoit les airs. Ma vue fit naître en lui des transports si violens, que sans s'embarraffer s'il me plairoit ou non, il m'enleva malgré mes efforts & mes cris, avec autant de rapidité qu'un aigle qui ravit sa proie; puis après m'avoir transporté dans le Palais où nous sommes actuellement, & m'avoir demandé pardon de sa témérité qu'il rejetta sur la vivacité de sa passion pour moi, il se mit à mes

24. *Suite des mille & une Nuits,*

pieds en me conjurant de le traiter favorablement, & de répondre à sa tendresse.

Son procédé me parut si odieux, que malgré sa puissance redoutable, je résistai à ses efforts. Je lui déclarai que rien ne seroit capable de me faire condescendre à ses volontés, & que je préférois la mort la plus cruelle, au prétendu bonheur qu'il me faisoit espérer avec lui; mais, loin de se rebuter par une déclaration si précise, il osa tout espérer du temps, & continua ses poursuites.

Cependant, comme il voyoit que ses attentions étoient inutiles, & que ses efforts ne faisoient qu'augmenter l'horreur que j'avois pour lui, la haine prit dans son cœur la place de l'amour, & comme je faisois tout ce qu'il falloit pour l'augmenter, elle devint si forte & si terrible, que je ne tardai pas à en ressentir les plus tristes effets.

Puisque vous persistez, si constamment dans vos mépris, me dit-il un jour avec fureur, je vous quitte, & j'abandonne ce séjour que votre haine me rend odieux, mais vous vous souviendrez long-tems de vos rigueurs.

En

En même-tems , prenant de l'eau qu'il me jetta sur le visage , restez dans ce Palais , me dit-il , jusqu'à ce qu'il se trouve un mortel assez téméraire pour devenir votre époux , & jouir des faveurs qu'il ne m'a pas été possible d'obtenir. Il partit en me lançant un regard furieux , & me laissa en proie à l'inquiétude la plus vive.

Cependant il me restoit encore quelque espérance. Comme je connoissois une infinité de secrets admirables , je me flattai de pouvoir détruire ou du moins affoiblir la force de ses enchantemens. Je ne tardai pas à éprouver que son pouvoir étoit bien supérieur au mien. Quelque jours après son départ , le port conduisit dans ce Palais un Prince de l'Indolstan qui couroit le monde pour apprendre les secrets de notre science. Quoique je ne me sentisse aucune inclination pour lui , je l'invitai à s'approcher ; mais , à peine eut-il fait quelques pas pour arriver auprès de moi , mes gestes , mes regards & le son de ma voix devinrent si terribles & si épouvantables , qu'il n'eut pas le courage de tenter l'aventure & quitta sur le champ un séjour qui lui

26. *Suite des mille & une Nuits,*

cauloit tant d'horreurs. Plusieurs autres se sont présentés depuis, ils n'ont pas été plus heureux. Vous pouvez bien penser que je ne dois pas aujourd'hui me flatter d'un plus heureux succès, & je vous avoue que cette idée met le comble à mon désespoir. En effet, parmi le nombre de ceux qui ont pénétré jusqu'à présent dans ce séjour, il ne s'en est trouvé aucun qui m'ait fait naître les sentimens que j'éprouve en vous voyant, je ne vous cache point que je souhaite ardemment que vous puissiez surmonter la terreur que je vais infailliblement vous causer, si l'amour que vous dites ressentir pour mes foibles traits, vous fait faire quelques pas pour m'approcher.

Fin de l'Histoire de la Princesse des Aigues vertes.

Elle se tut, & s'étant panchée sur les coussins qui la soutenoient, elle versa des larmes en abondance, & parut si affligée, que peu maître de mes transports, je me levai avec vivacité & fis quelques pas pour m'avancer près d'elle; mais aussi tôt la clarté disparut,

Le tonnerre se fit entendre, & je ne distinguai plus les objets qu'à la lueur des éclairs qui se succédoient. En même tems la Princesse s'étant levée de dessus son sofa, me regardant d'une manière terrible, grinça les dents, & fit des contorsions si horribles, que je restai sans mouvement. Alors, elle s'agita avec une violence extrême, & quoiqu'elle ne sortit pas de sa place, elle me tendoit les bras & paroïssoit prête à me déchirer; elle accompagnoit ces gestes de hurlemens si affreux, que la peur me saisit & me fit reculer avec précipitation jusqu'à l'autre bout de la salle.

Je fus à peine éloigné, que les choses s'étant remises dans l'état où elles étoient, j'apperçus la Princesse dans une tranquillité parfaite, mais le visage baigné de pleurs. Je l'avois bien prévu, me dit-elle, que vous ne pourriez pas tenir contre ce spectacle horrible dont vous venez d'être le témoin. Hélas! que mon sort est cruel! je ne puis le cacher, votre présence dans cet instant redouble mes douleurs, & je serois moins affligée si je ne ressentois pour vous des tendres mou-

28. *Suite des mille & une Nuits,*

vemens qui m'étoient inconnus jusqu'ici.

Trop ému par ce discours pour avoir la force d'y répondre, je réfléchis sérieusement, sur ce que je devois faire; mais ma passion plus forte que ma crainte ayant ranimé mon audace, je résolus de mettre fin à cette aventure ou de périr. Je m'avançai donc une seconde fois, mais cette seconde tentative fut suivie de prodiges encore plus effrayans. Ses convulsions redoublèrent, & je me crus à ma dernière heure. La peur me fit chanceler & j'allois me retirer une seconde fois, mais, comme je m'étois approché assez près, je n'en fus pas le maître, elle me saisit, & me tira si violemment, qu'obligé de céder à la force, je me trouvai dans ses bras plus mort que vif sans pouvoir m'en débarrasser.

Je me crus perdu sans ressource, mais jugez quel fut mon étonnement, lorsque je la vis dans un calme aussi profond que celui dont elle jouissoit, lorsque j'étois éloigné d'elle. Je la trouvai plus belle que jamais, & je commençai à espérer un succès heureux. Vous n'avez plus rien à redouter, me

dit-elle, je puis maintenant devenir votre épouse : mon enchantement fini. Trop préoccupé des prodiges surprenans dont j'avois été le témoin, j'hésitois encore & cherchois toujours à m'échapper, mais, la lumière qui revint, & le Palais qui me parut aussi beau que je l'avois vu d'abord, m'ayant donné plus de confiance, je n'écoutai plus que la tendresse qu'elle m'inspiroit, je fus heureux, & la terreur fit place aux plaisirs.

Elle me témoigna la joie qu'elle ressentoit de cet heureux changement & me donna tant de preuves de son amour, que dans l'excès de mon ravissement j'oubliai tout le reste du monde pour n'être plus occupé que du soin de lui plaire. En effet, possesseur de la plus belle Princesse de l'univers dont j'étois aimé tendrement, logé dans un superbe Palais où tout ce qui peut contribuer aux délices de la vie se trouvoit en abondance, que pouvois-je souhaiter de plus. Chaque jour, chaque instant étoit marqué par un nouveau plaisir. Je passai dans ce voluptueux séjour un tems considérable, sans m'ennuyer un seul moment.

Cependant faut-il que par un des plus bizarres caprices de l'esprit humain, les choses les plus agréables, & que nous avons desirés avec le plus d'ardeur, deviennent insipides par la jouissance, je me lassai de cette continuité de plaisirs. Je regrettai la lumière du soleil. Les faveurs de la Princesse me devinrent d'abord indifférentes, & par une suite de mon inconstance, je me dégoûtai d'elle comme j'avois fait de mon épouse au point que je n'étois occupé que des moyens de prendre la fuite.

La Princesse ne tarda pas à s'apercevoir de l'ennui qui me dévorait. Elle mit tout en usage pour rallumer des feux qui, malheureusement, n'étoient que trop éteints; mais, voyant que les soins étoient inutiles, & désespérant de pouvoir me conserver, elle prit son parti, & un jour que je lui paroissais plus rêveur qu'à l'ordinaire, elle me parla en ces termes. Mon cher Aloph, car, malgré toutes vos froideurs, je conserve toujours pour vous le même attachement, je m'apperçois depuis quelque tems que ce séjour vous devient insupportable.

Vous êtes d'une légèreté que rien ne pourra fixer. Je ne veux pas vous retenir malgré vous, & quelque sensible que me soit notre séparation, je vois qu'il faut nous quitter. Une autre seroit furieuse de votre changement, & pourroit vous en faire repentir, mais les services que vous m'avez rendus sont trop présents à ma mémoire pour que je cherche à vous faire de la peine. Allez, je ne m'oppose point à votre départ, prenez de l'or & des pierreries dont ce Palais abonde, cela pourra vous servir dans les différentes courses que je prévois que vous aurez à faire. Elle tira en même tems un anneau qu'elle portoit au doigt : prenez cet anneau, me dit-elle, il a la vertu de préserver des enchantemens des Génies ordinaires, & ne le quittez jamais. J'allois me jeter à ses pieds & lui faire des protestations d'un amour que je ne ressentais plus, mais elle ne m'en donna pas le tems. Elle disparut sur le champ à mes yeux. Je fus quelque moments dans un étonnement que je ne puis exprimer : je lui adressai la parole comme si elle eut été présente ; mais

voyant que personne ne me répondoit, je me saisis d'une grande quantité de pièces d'or & de diamans. Aussitôt le tonnerre gronde, la terre tremble, le Palais s'évanouit, & je me trouvai, sans trop savoir comment, sur le chemin de Balsora. Etourdi de cette aventure, je balançois sur le parti que je prendrois, & tremblois de retomber entre les mains des voleurs, qui ne sont que trop communs dans ces lieux; mais, j'eus le bonheur de rencontrer une caravane dont le maître moyennant le prix qu'il exigea & que je lui donnai, me fit monter sur un cheval & me conduisit dans cette Ville où j'arrivai fort heureusement.

Seconde aventure d'Aloph.

Je ne restai dans Balsora que le tems qui me fut nécessaire pour attendre le départ de quelque navire. Comme je ne songeois qu'à satisfaire la passion que j'avois pour les voyages, je ne daignai pas seulement m'informer dans quel pays nous devions aborder, tout m'étoit égal pourvu que je fisse du chemin. Je ne tardai pas à m'embar-

quer, le vent nous devint favorable, nous voguames heureusement, & peu de jours après nous relâchames dans l'Isle d'Ormus où les Marchands s'arrêtent quelque tems pour échanger leurs marchandises contre des perles qu'on y trouve en abondance. Quant à moi qui ne faisois aucun commerce, j'employai à mes plaisirs une partie des richesses que j'avois emporté du Palais de la Princesse des Aigues vertes, & j'attendois en me divertissant que notre vaisseau fut prêt à remettre à la voile; mais un événement que j'étois loin de prévoir, me retint dans cette Isle beaucoup plus de tems que je ne l'avois résolu.

La grande dépense que je faisois m'avoit, comme c'est l'ordinaire, procuré beaucoup de connoissances. Je m'étois attaché préféablement les plus grands Seigneurs de la Cour du Sultan. Plusieurs d'entr'eux me témoignoient toute l'estime & l'amitié que je pouvois désirer, mais il n'y en avoit point qui me plut davantage que le grand Ecuyer. Il étoit à peu près de mon humeur, & quoiqu'il fut plus âgé que moi, son goût pour les plaisirs surpassoit

encore le mien. Cette conformité de caractère me lia plus étroitement avec lui qu'avec les autres Officiers, de sorte que nous devinmes inséparables. Je me sentois tant d'inclination pour lui, que je laissai partir le vaisseau, aimant mieux suspendre mes courses que de me priver de la société d'un ami qui m'étoit si cher. Le séjour que je fis dans cette ville me procura le bonheur de rendre à cet Officier un service important, en lui sauvant la vie

Un jour que nous avions projeté d'aller nous réjouir dans une maison de campagne qu'il possède à quelques mille de la Capitale, je partis de bonne heure pour aller le rejoindre; mais au lieu de le trouver aussi gai qu'à l'ordinaire, je fus fort étonné de le voir plongé dans la douleur la plus vive. Qu'avez-vous donc, Seigneur, m'écriai-je, & quelle peut être la cause de votre chagrin? hélas, mon cher ami, s'écria-t-il en versant des larmes, les choses sont bien changées, depuis hier au soir; apprenez qu'il ne me reste plus que vingt-quatre heures à vivre. Que signifie cet étrange discours;

repris-je avec vivacité, n'est il pas l'effet de quelque vapeur maligne ? plut au Ciel que cela fut ainsi, me répondit-il, votre présence la dissiperoit bientôt, mais mon infortune n'est que trop réelle, & vous allez dans l'instant être convaincu de toute la rigueur du sort qui m'accable.

Vous savez que le devoir de ma charge m'oblige de prendre soin des chevaux du Sultan & de tenir toujours ses écuries complètes. Depuis quinze ans, j'ai rempli mes fonctions avec tant de zèle & d'exactitude, que je n'ai jamais été dans le cas d'essuyer le moindre reproche. Mais aujourd'hui je ne fais comment la chose est arrivée, son plus beau cheval auquel il est singulièrement attaché ne se trouve plus, & depuis hier on ne fait ce qu'il est devenu. Cette nouvelle s'est bientôt répandue dans ce Palais, & le Sultan furieux de la perte de son cheval, m'a menacé de me faire couper la tête, si dans vingt-quatre heures cet animal ne se retrouvoit pas. En vain j'ai fait mon possible pour m'excuser, rien n'a pu le fléchir, & comme je ne vois aucun moyen de le satisfaire,

je regarde ma perte comme assurée. Jugez donc de l'horreur de ma situation.

Sensiblement touché de l'état déplorable où mon ami se trouvoit, je mêlai mes larmes aux siennes; mais réfléchissant bientôt qu'une vaine pitié ne suffisoit pas dans une conjoncture aussi critique, je résolus d'essayer de le tirer d'embaras par une ruse qui me vint à l'esprit.

Votre mal n'est peut être point sans remède, lui dis-je, si ce cheval n'est point sorti de la ville, ou s'il n'est pas mort, je vous promets de vous le ramener avant qu'il soit deux heures. Je ne crois pas, me dit-il, que personne ait été tenté de tuer un si bel animal, je suis presque sûr qu'il ne peut être sorti de la ville, les Gardes qui sont aux portes, l'auroient infailliblement reconnu, mais je crains que quelqu'ennemi secret ne l'ait caché pour me perdre, & que le Sultan prévenu... Si cela est ainsi, repris je en l'interrompant, ne vous abandonnez pas au désespoir; comptez sur ma parole; je crois pouvoir vous assurer que je réussirai: au reste, quoi qu'il soit reconnu pour une infinité de traits que les par-

ticuliers ne sont que trop souvent la victime du caprice & de la fantaisie des Grands, je ne puis m'empêcher d'être étonné de la barbarie du Sultan qui, pour un si petit objet se résoud si aisément à sacrifier un bon Officier dont il n'a jamais eu qu'à se louer. Je le priai ensuite de me donner un ordre signé de sa main par lequel il étoit enjoint au chef des Gardes des écuries de me laisser emmener celui d'entre les chevaux que je voudrois.

Muni de cet ordre je me rendis promptement aux écuries; puis m'étant fait conduire dans celle où l'on mettoit le cheval en question, j'examinai soigneusement tous ceux que j'y trouvai, parmi lesquels il y avoit plusieurs cavales. Je fis seller celle qui étoit la plus près de la place que ce cheval occupoit, & l'ayant montée je la conduisis dans toutes les rues de la ville sans paroître avoir d'autre dessein que celui de me promener.

La chose réussit comme je l'avois prévu. Le hasard m'ayant conduit dans une petite rue fort écartée; quand je fus au milieu, la cavale s'arrêta vis-à-vis d'une porte assez basse, elle

se cabra & hennit avec force ; en même-tems j'entendis le hennissement d'un cheval qui paroïssoit venir du fond d'une cour à laquelle cette porte servoit d'entrée. J'y fis une marque pour la reconnoître, puis après avoir eu bien de la peine à faire avancer ma cavale qui continuoit à se cabrer sans vouloir quitter la place, je me rendis chez le grand Ecuyer qui demouroit auprès de cette rue. Réjouissez-vous, Seigneur, m'écriai-je en entrant d'un air satisfait, j'ai trouvé le cheval du Sultan & vous ne mourrez point. Est il bien vrai, me dit-il, que vous ayez retrouvé le cheval du Sultan ? si cela est, je vous dois la vie, mais comment avez-vous fait ?.... Suivez-moi, lui dis-je, & vous allez être satisfait. En même-tems ayant pris la cavale par la bride, nous sortîmes ensemble, & je le conduisis à la porte que je venois de marquer, il la reconnut aussi tôt pour être celle des arrières cours de son hôtel, il l'ouvrit promptement, & suivis de la cavale qui, par les hennissements, excitoient ceux du cheval que je venois d'entendre ; nous nous rendîmes à l'endroit

d'où ils sembloient partir ; puis ayant enfoncé la porte d'un caveau dans lequel il étoit en fermé, nous reconnûmes le beau cheval dont le Sultan étoit si fort en peine.

Le grand Écuyer ne pouvoit revenir de son étonnement. Il se jetta à mon col & me tint étroitement embrassé : que je vous ai d'obligations, me dit-il, & comment pourrai-je reconnoître le service important que vous venez de me rendre. Par la barbe sacrée de notre grand prophète, il y a plus de vingt ans que je fais une étude particulière des chevaux, & je crois sans vanité que je connois à peu près tout ce qui les concerne, mais je vous jure que je n'aurois jamais imaginé ce moyen.

Cependant ce cheval trouvé dans son hôtel lui fit naître d'étranges soupçons. Il avoit une épouse de laquelle il étoit fort amoureux, & quoiqu'il eut en partage toutes les qualités qui peuvent fixer le cœur d'une femme, il n'avoit jamais pu réussir à s'en faire aimer, cette perfide, éprise de faux les plus honteux, lui préféroit secrètement l'homme de tout le royaume le plus méprisable. La nouvelle dit

grace dont il venoit d'être menacé, lui fit ouvrir les yeux. Pour s'en convaincre, il questionna tous ses esclaves & promit non-seulement la liberté, mais encore une récompense honnête à celui qui lui donneroit des éclaircissements sur cette malheureuse affaire. Il sçut par l'un d'eux que cette malheureuse avoit engagé son amant à soustraire le cheval, ne doutant pas que le Sultan irrité ne lui fit payer de sa tête la perte d'un animal qui lui étoit aussi cher, & qu'elle pût, étant veuve, épouser le vil objet de sa passion.

Ce rapport le mit dans une colère épouvantable; il courut d'abord vers l'appartement de sa femme pour les poignarder; mais, ayant fait quelques réflexions, il crut devoir dissimuler & acquérir des preuves certaines de son déshonneur avant que d'en venir à cette extrémité. Il ne fit rien paroître du trouble qui l'agitoit, & alla sur le champ annoncer au Sultan que son cheval étoit retrouvé. Il ne lui dissimula pas la manière dont je m'y étois pris pour y parvenir, & lui dit qu'il ne savoit pas encore quel étoit l'auteur

du larcin, mais, qu'il ne négligeroit rien pour le connoître. Le Sultan, charmé d'avoir retrouvé son cheval & enchanté de la manière dont je m'y étois pris pour le découvrir, fut curieux de me voir. Je me rendis à ses ordres, j'eus l'honneur de paroître en sa présence, & je fus parfaitement bien reçu.

L'Ecuyer n'avoit pas oublié l'injure qu'on lui avoit faite, il épia les démarches de sa femme, & instruit par son esclave d'un rendez-vous qu'elle avoit donné à son indigne amant, il les prit sur le fait & lava dans le sang de ces perfides, l'atrocité de leur crime. Délivré par ce moyen de toutes ses inquiétudes, il reprit sa gaieté naturelle, & nous recommençâmes nos parties de plaisir que ces événemens avoient interrompues.

J'allois souvent à la Cour, où j'étois distingué par le Sultan. Comme je jouois passablement de divers instrumens de musique, & que le son de ma voix est assez gracieux, ce Prince qui se plaisoit à m'entendre, voulut que je chantasse en m'accompagnant en présence de la Sultane favorite.

42 *Suite des mille & une Nuits*

Un jour qu'il étoit de bonne humeur, il me conduisit dans une des salles du Palais, où j'apperçus plusieurs femmes assises sur des sofas, mais je ne pus les voir au visage, ces femmes étant couvertes de grands voiles qui leur tomboient jusqu'aux pieds. Je chantai sur plusieurs modes en m'accompagnant avec le Luth. Je m'attachai sur-tout aux airs expressifs & tendres. Le Sultan enchanté de mes talens, me renvoya au bout de deux heures en me témoignant tout le plaisir que je lui avois fait.

Le lendemain une esclave noire, s'étant fait introduire à mon réveil dans mon appartement, me remit un billet cacheté dans lequel je trouvais ces mots : *La douceur de votre voix m'a touchée. Je veux avoir un entretien secret avec vous ; je vous crois trop galant pour craindre un refus, & je compte que vous voudrez bien vous rendre à l'entrée de la nuit vers la petite porte des jardins du Palais où vous ne m'attendrez pas long tems.* Ce billet qui m'annonçoit un commencement de bonne fortune, me flatta beaucoup. Je promis tout. Cette occasion me

promettant beaucoup, je me trouvai au rendez vous. Je fus bientôt introduit par un Eunuque affidé qui me conduisit par une allée fort sombre jusqu'à la porte d'un pavillon bâti dans le fond du jardin. Ce pavillon étoit magnifique. J'y trouvai une femme dont la beauté me charma, je lui tins les discours les plus passionnés; & comme nous étions d'accords, nous mîmes le tems à profit, & nous nous retirâmes fort contents l'un de l'autre. Cette intrigue dura quelque tems. J'appris de ma belle maîtresse qu'elle étoit la favorite du Sultan, ce qui ne servit qu'à enflammer davantage, & quoique je craignisse les suites de cette affaire en cas qu'elle vint à se découvrir, je ne pouvois me lasser de me louer de ma bonne fortune; mais une nuit, je fus surpris par le Sultan qui se trouva près de la porte par laquelle j'avois coutume de me retirer. Je m'esquivai heureusement; je courus promptement jusqu'au Pont où je m'embarquai sur le premier vaisseau que je trouvai prêt à mettre à la voile, aimant mieux abandonner les grandes richesses que je possédois que de m'exposer à perdre la vie.

Troisième aventure d'Aloph.

J'avois heureusement sur moi quelques pièces d'or qui me servirent à payer mon passage & ma nourriture, mais, il ne me restoit presque plus rien, lorsque nous arrivâmes au Pégu qui étoit le terme de votre voyage, enforte que je me trouvai dans le plus grand embarras.

Je commençai par vendre mon habit que je trouvais trop magnifique pour ma situation; j'en pris un des plus communs afin d'être moins remarqué, & j'allai me loger dans un quartier fort solitaire, chez un pauvre Cordier qui fut bien aise de gagner quelque argent avec moi.

Cependant, je faisois de tristes réflexions sur ma misère, je me reprochai bien sincèrement les erreurs de ma jeunesse; mais, comme j'ai toujours sçu prendre mon parti, je ne perdis point courage. Je résolus de mettre tout en usage pour me tirer de la triste situation où j'allois être réduit. L'occasion s'en présenta bientôt, & j'en profitai par un stratagème qui me réussit fort heureusement.

Comme j'allois souvent me promener dans la ville & que j'avois grand soin de me trouver dans les lieux les plus fréquentés dans l'espérance de quelque favorable aventure, j'entrai par hasard un jour dans une pagode fameuse où l'on adoroit une idole à laquelle on faisoit beaucoup d'offrandes, & comme les Talapoins laissoient fort long-tems ces offrandes aux pieds de leur idole pour provoquer la libéralité des dévôts, & qu'elles consistoient dans une assez grande quantité d'or & d'argent, je résolus d'en avoir ma part.

Je me rendis plusieurs jours de suite à la Pagode, je fis connoissance de quelques Talapoins; & ayant bientôt gagné leur confiance, je leur dis que j'avois un sûr moyen d'augmenter leurs richesses, si ils vouloient me donner une somme dont je convins avec eux. Comme l'intérêt est le premier mobile qui anime les gens de cette espèce, ma proposition fut favorablement écoutée. L'on m'introduisit auprès du chef de ces Prêtres. Je lui fis part de mon projet. Comme j'étois étranger, & que je n'avois d'autre but que de

46 *Suite des mille & une Nuits* .

me procurer de quoi continuer mes voyages , il crut pouvoir s'en rapporter à moi sans courir aucun risque , & me promit beaucoup plus que je ne lui avois demandé.

Je le quittai fort joyeux , & l'assurai que je lui ferois voir avant peu un essai de ce que j'étois en état de faire.

Voici comme je m'y pris. Je commençai mon rôle dans la maison où je logeois en présence du Cordier & de toute sa famille , & rentrant un soir , au lieu de converser avec lui selon ma coutume ; je contrefis l'insensé , je feignis d'être dans une grande agitation. Je jettai des hurlemens épouvantables , je ferrai les poings , je fis des grimaces horribles , & je me tourmentai de manière que ces bonnes gens y furent trompés. Aussi surpris qu'affligés de l'état où je paroissais être , ils mirent tout en usage pour me procurer quelque soulagement , & lorsque j'eus jouée cette comédie pendant une demie heure , je parus revenir à moi-même , puis faisant l'étonné de les voir si fort occupés à me retenir , je leur demandai la cause

de leur empressement , & ils me firent le récit de la scène qui venoit de se passer.

Alors affectant une grande confusion , je leur demandai beaucoup d'excuses , & je leur dis comme en confidence que j'étois malheureusement tourmenté par un mauvais génie qui me réduisoit quelquefois dans l'état dans lequel ils m'avoient vu. Ce récit fit un effet qui surpassa mon attente. La femme du Cordier naturellement compatissante , ne me soupçonnant pas d'être Musulman , m'assura que la divinité que l'on adore dans la grande Pagode dissiperoit bientôt par sa puissance les cruels effets de la malignité du Génie qui m'obsédoit , & que le lendemain elle me conduiroit devant les Prêtres qui desservent les autels de l'Idole.

Je la remerciai fort de la bonne volonté qu'elle me témoignoit , & comme , sans le savoir , elle étoit parfaitement bien entrée dans mes vues , je la suivis peu de tems après le lever du soleil , & nous nous rendîmes à la grande Pagode. Les Bonzes qui étoient au fait de l'aventure , firent semblant de ne pas me connoître. Ils nous de-

48 *Suite des mille & une Nuits ,*

mandèrent le sujet qui nous amenoit, elle les instruisit de tout ce qui m'étoit arrivé la veille, elle exagéra même encore les choses, & finit en les priant d'obtenir ma délivrance par leurs prières, ce qu'ils promirent de faire. Ils me dirent qu'il étoit nécessaire que je différasse de quelques jours, qu'ils devoient célébrer incessamment une grande fête, que la pompe & la majesté de leurs cérémonies rassembloient beaucoup de monde dans leur pagode, & qu'ils seroient bien aise que ma guérison put s'opérer en public afin de manifester davantage la puissance du Dieu qu'ils adoroient.

Je parus souscrire à tout ce qu'ils voulurent, & le moment de la fête étant arrivée, je me rendis à la Pagode, & conduit par les Bonzes, je m'avançai jusqu'à l'Idole après avoir traversé la foule; mais feignant que la présence de leur Dieu causoit à mon prétendu Génie des violentes agitations, je fis le même rôle que celui que j'avois déjà fait chez le Cordier; mes hurlemens, mes contorsions épouvantèrent tous les assistans; ensuite je fis semblant d'être beaucoup plus tranquille, & après quelques
soupirs,

soupirs , je parus revenir dans mon bon sens : je me prosternai devant l'Idole à laquelle je fis une prière pour la remercier de ma guérison. Tout le peuple cria au miracle. On vint me féliciter des faveurs que je venois de recevoir du Ciel, & chacun s'empres- soit de me jeter des pièces de mon- noie que j'eus grande attention de ramasser. De-là je passai chez le chef des Bonzes qui me compta la somme qu'il m'avoit promise; & me trou- vant en fonds, je ne restai pas plus long-tems à Pégu.

Je gagnai la campagne, & je mar- chai jusqu'à la ville de Tangut; puis après avoir traversé la Cochinchine sans qu'il me fut arrivé rien de remar- quable, je me rendis à Brampour, dans l'intention de m'embarquer sur le pre- mier vaisseau que je trouverois prêt à mettre à la voile. J'en trouvai un qui étoit chargé pour l'Isle de Bornéo, je fis prix pour mon passage avec le Capitaine, & nous partîmes à la faveur d'un bon vent.

Quatrième Aventure d'Aloph.

Nous voguames fort heureusement pendant quelques jours, après lesquels nous fûmes battus par la tempête. Elle fut même si violente, que ne pouvant plus tenir la mer, nous fûmes obligés de relâcher dans l'Isle de Kapal, située vers l'orient de celle de Bornéo. Nous y séjournâmes pendant quelques jours, & comme cette Isle est fort agréable, & remplie de vallées délicieuses, soit par la variété des arbres qui y croissent en abondance, soit par la fraîcheur & la pureté des eaux dont elles sont arrosées, j'en parcourus la plus grande partie ne pouvant me lasser d'admirer les différens sites de ces fertiles payfages.

Un jour que, me promenant sur les bords d'une rivière couverte par plusieurs palmiers qui formoient un ombrage impénétrable aux rayons du soleil, je m'étois livré sans m'en appercevoir à cette douce rêverie qu'inspire ordinairement une belle solitude, je fis beaucoup de chemin sans m'en appercevoir, & je me trouvai insen-

siblement engagé dans une route pratiquée entre deux collines, au bout de laquelle j'apperçus un château qui me parut si magnifique, que je résolus de m'en approcher pour contenter ma curiosité.

Comme je trouvai la porte ouverte, j'entrai sans obstacle. Je parcourus plusieurs appartemens parfaitement bien meublés ; mais, n'ayant rencontré personne, & croyant qu'il étoit inhabité, je me préparois à en sortir, lorsque traversant une galerie qui communiquoit à un vaste salon, je distinguai la voix de quelqu'un qui parloit. Je m'avançai doucement, & prêtant une oreille attentive, je fus frappé des discours d'une femme qui s'exprimoit de manière à exciter le désir le plus vif de l'entendre.

Pourquoi, ma chère Princesse, disoit cette femme, vous affliger sans mesure & pourquoi vous obstiner à rester dans ce Palais ? Ces tristes restes de votre époux que vous avez sans cesse devant les yeux, ne servent qu'à nourrir la douleur dont vous êtes accablée, croyez-moi, Madame, profitez mieux du printems de vos jours ; plusieurs Princes

briguent votre alliance, ne rejetez pas leurs vœux, faites un choix qui puisse vous consoler; rendez-vous à mes prières, à vos sujets, à la raison qui vous parle par ma bouche, & ne méprisez pas les conseils que mon respectueux attachement pour votre personne m'engage à vous donner.

Celle qui parloit se tut après ce discours, & je n'entendis plus que de fréquens soupirs qui parurent partir du fond d'un appartement plus reculé. Peu maître des mouvemens de curiosité que cette aventure excitoit dans mon ame, je résolus (quelque chose qui put en arriver) de m'éclaircir de ce qui en étoit, & comme je fis quelque bruit en avançant vers la porte du fallon, cette femme qui venoit de parler, vint s'opposer à mon passage, en me conjurant de la suivre & de garder un profond silence: Qui êtes vous, me dit-elle, & par quel hasard vous trouvez-vous dans ce Palais? savez-vous bien que si vous êtes découvert, vous courez risque de perdre la vie? comment avez-vous fait pour échapper à la vigilance de l'Eunuque préposé pour garder la porte? Madame,

lui dis-je, je suis un étranger. J'ignorois la défense d'entrer dans ce château. Battus par la tempête, mes compagnons se sont vu forcés d'aborder dans cette Isle dans l'intention d'attendre un tems plus favorable pour se remettre en mer. J'ai profité du peu de séjour que nous y devons faire pour connoître la situation du pays & le hasard ayant conduit mes pas vers ce Palais, j'y suis entré sans obstacle. Je me préparois à en sortir, le croyant inhabité, lorsque les discours que je viens d'entendre m'ont obligé de m'arrêter. Ils m'ont paru si singulier, que je n'ai pu résister au désir qu'ils m'ont inspiré d'en connoître la cause. Puis-je espérer que vous voudrez bien m'en informer : peut-être pourrai-je trouver de sûrs moyens de remettre le calme dans l'esprit de la Princesse ?

Quoique je n'ai presque point d'espoir que vous puissiez adoucir nos chagrins, me répondit-elle, je ne refuserai cependant pas de vous donner les éclaircissemens que vous me demandez. J'ai un secret pressentiment que cet aveu pourra être utile à la Princesse, & si vous ne réussissez pas,

44 *Suite des mille & une Nuits,*

j'aurai au moins la consolation d'avoir fait tout mon possible pour la guérir de la funeste passion qui la tourmente. Au reste, ce n'est pas moi qui vous ai introduit dans ce Palais, & vous n'y avez pénétré que par la négligence de l'Eunuque qui se fera enyvré comme cela lui arrive souvent.

Je lui fis les plus belles promesses, & je tâchai de lui persuader que, quoique jeune, je possédois des secrets merveilleux dont elle ne tarderoit point à voir les effets.

Quels que puissent être vos secrets, me dit-elle, je crains bien qu'ils ne soient inutiles dans cette circonstance.

La Sultane Lindahar, Reine de Kapal, à laquelle s'adressoient les paroles que vous avez entendues, est tellement absorbée par sa douleur, & son obstination est si forte qu'elle ne voudra jamais changer sa façon de vivre. Les plus habiles Médecins du pays y ont perdu leurs peines, & ont inutilement épuisé tout leur savoir. Au reste, vous jugerez vous-même de la difficulté de l'entreprise, lorsque vous serez au fait de l'aventure.

Abenbuker, Sultan de Kapal, ayant été tué dans la dernière révolution par l'usurpateur Scharouk, la Sultane sa veuve, fut forcée d'épouser le traître pour sauver sa Couronne, son honneur & sa vie. La Princesse Lindahar fut le seul enfant qu'Abubeker avoit laissé de son mariage. La Sultane sa mère eut grand soin de la soustraire à la cruauté de Scharouk qui n'auroit pas manqué de la faire périr pour affermir sa domination en éteignant les restes du sang d'Abenbuker. Alémafloud, second fils du Sultan de Bendarimoussin, épris des charmes de la belle Lindahar, étoit alors à Kapal sous un autre nom que le sien. La Sultane qui ne l'ignoroit pas & qui ne désiroit rien tant que de se voir délivrée du tyran, promit à ce jeune Prince la main de sa fille & le trône, en cas qu'il put la venger par la mort de ce perfide. Le jeune Prince, animé par l'espoir d'une si belle récompense, promit tout, & saisit l'occasion qui se présenta bientôt pour punir le tyran de ses forfaits en le privant de la vie.

La Sultane lui tint parole; elle lui accorda la Princesse & le fit reconnoître

56 *Suite des mille & une Nuits,*

pour Sultan au grand contentement des Grands & du peuple qui détestoient l'usurpateur. Mais, ces jeunes époux ne jouirent pas long-tems du bonheur d'être unis. Quatre ans après, le nouveau Sultan étant mort, Lindahar qui l'aimoit à l'excès fut si touchée de sa perte, qu'elle a vécu depuis ce tems-là, de la manière la plus extraordinaire.

Peu contente de s'abandonner sans mesure à la douleur la plus vive, elle a cherché les moyens les plus propres pour l'entretenir & la renouveler, tant par la présence de l'objet qui la cause que par son obstination à ne vouloir point écouter les conseils qu'on lui donne pour se guérir. Au lieu de faire porter le corps de son époux dans la sépulture Royale comme c'est l'usage, elle l'a fait embaumer soigneusement, puis, après l'avoir déposé dans un cercueil découvert, elle a donné ses ordres pour qu'on le transporta dans ce Palais. Ayant ensuite abandonné les rênes de ses Etats à ses Visirs, elle s'y est renfermée dans l'intention d'y terminer ses jours, uniquement occupée du sujet de ses larmes.

Depuis ce tems, elle ne cesse de gémir & de se plaindre de la rigueur de son sort, & n'a d'autre consolation que celle d'embrasser ces restes inanimés qui font horreur. Depuis deux ans qu'elle vit de cette manière, les Visirs ont fait de vains efforts pour l'engager à se remettre à la tête du gouvernement. Je vous avoue que si on pouvoit la déterminer à reprendre ses augustes fonctions, ce seroit un service signalé qu'on rendroit à ses peuples qui la chérissent & qui respectent en elle le reste du sang de leurs Rois & les talens qu'elle a reçu de la nature pour régir ses Etats. Mais, on commence à perdre toute espérance, & l'on craint qu'à la fin, sa santé altérée par un genre de vie si extraordinaire, ne dépérisse tout-à-fait, & que cette Princesse adorée n'aille dans peu rejoindre son époux.

N'est-ce que cela, m'écriai-je, & riant en moi-même d'un stratagème qui me vint sur le champ à l'esprit & dont je résolus de me servir: Allez, rassurez vous, & soyez sûre que si vous voulez me seconder, je tirerai la Princesse de l'état fâcheux où elle est réduite.

58 *Suite des mille & une Nuits,*

J'ai fait des cures bien plus difficiles, & l'expérience ne tardera pas à vous convaincre de l'efficacité de mon art.

L'air de confiance avec lequel je parlois, fit beaucoup d'effet sur l'esprit de cette femme. Elle promit de faire exactement tout ce que je lui prescrirois ; je lui dis que je ne pouvois travailler à la guérison de la Princesse que lorsque le soleil auroit terminé sa carrière, & que comme il étoit absolument nécessaire que cette belle affligée ignorât que je fusse aussi près d'elle, il falloit qu'elle me dérobat à sa vue. Elle me conduisit dans un appartement écarté, & m'y fournit abondamment de quoi réparer mes forces épuisées par la fatigue du chemin que j'avois fait, & se rendit auprès de la maîtresse en lui cachant soigneusement ce qui s'étoit passé entre nous, après m'avoir promis de venir me rejoindre lorsque la Reine seroit endormie.

Dès que je fus seul, je réfléchis sérieusement sur mon projet. La crainte de ne pas réussir & le danger auquel je m'exposois, me firent repentir de la démarche que j'avois faite. J'étois

presque résolu de me dérober par la fuite au châtement qui m'étoit réservé si j'étois découvert, lorsque cette fille vint me tirer de ma rêverie en me disant que la Reine étoit profondément endormie, & que je pouvois sans crainte exécuter le projet que j'avois formé en sa faveur.

Je la suivis & m'introduisis sans bruit dans l'appartement qu'elle occupoit. Dieux! qu'elle étoit belle! je ne fus plus maître de mes sens, & je résolus bien de profiter de la circonstance pour éteindre le feu dont j'étois consumé, au risque de tout ce qui pourroit en arriver. Secondé par la confidente, j'enlevai le cadavre de son mari que je portai dans le jardin où je l'enterrai. Puis après m'être bruni le visage & m'être couvert de la même robe dont il étoit revêtu, je dis à la confidente qu'elle me laissât seul & qu'elle se donnât bien de garde de ne rentrer que lorsque je l'appellerois. M'étant ensuite couché dans le cercueil, j'attendis avec impatience le réveil de la Princesse.

Ses inquiétudes la tirèrent bientôt de son assoupissement, & ses plaintes

recommencèrent. Jugeant alors qu'il étoit tems de jouer mon rôle, je fis un mouvement qui la fit tressaillir. Elle n'osoit jeter les yeux sur le cercueil, & désiroit cependant savoir ce qui pouvoit occasionner ce mouvement. Je profitai de son trouble, & composant ma voix, chère épouse, lui dis-je, ne craignez rien & cessez de vous affliger. Le grand Brama, sensible à vos peines, me rend enfin à vos tendres empressements. Il vient de me ranimer & de me transporter dans un lieu de délices ignoré des mortels. Il m'a permis de le quitter toutes les nuits pour les venir passer auprès de vous. Soyez reconnoissante d'un si grand bienfait. Remontez sur le trône, rendez vous à vos sujets & à vous-même. Songez que vous vous devez à l'état bien plus qu'à ma mémoire, & n'employez plus à vous plaindre un tems que vous devez partager entre les soins du gouvernement & les plaisirs que vous prépare notre mutuelle tendresse. Au reste, gardez sur tout ceci, un secret inviolable, autrement, nous serions bientôt privés du plaisir de nous voir réunis. J'oubliois de vous

dire, ajoutai je encore, qu'une des conditions de mon retour est que nous nous entretenions sans lumière, au moins les trois premiers jours de notre réunion. Eteignez donc cette lampe importune & je ne tarderai pas à voler à vos pieds & à vous donner les marques les moins équivoques de ma tendresse.

Effrayée de ces paroles, elle tomba évanouie sur le sofa où elle respiroit. Je profitai de cet évanouissement, j'éteignis la lumière qui éclairait faiblement cette sombre demeure, & j'allai me précipiter à ses pieds. Je saisis une de ses mains que je parvins à réchauffer, & la tendresse qu'elle avoit pour moi cédant peu à peu à l'effroi que lui avoit causé cette aventure, elle souffrit d'abord mes embrassemens sans y répondre; mais, bientôt n'écoutant plus que son amour, elle me rendit le plus heureux des hommes. Je goûtai dans ses bras mille douceurs, & lui persuadai que Brama en me rendant à la vie, m'avoit doué de dons supérieurs à ceux dont jouissoient les êtres qui n'avoient pas encore parcouru les rivages des morts.

62 *Suite des mille & une Nuits,*

Cependant quelque fut le plaisir que je goûtois avec une femme aussi charmante, la crainte que le jour ne me surprit & ne découvrit la vérité, me fit songer à m'éloigner. Je suis forcé de vous quitter, lui dis-je, ma Sultane. Je vais me rendre dans le séjour que je dois habiter lorsque je ne serai point avec vous. Faites exactement tout ce que je viens de vous prescrire, & gardez-moi un secret inviolable. Adieu, tendre épouse, je vous tiendrai parole; fasse le Ciel que votre tendresse soit toujours égale à la mienne.

En même-tems, m'étant attaché de ses bras, j'allai rejoindre la confidente à laquelle je dis que la Princesse étoit absolument revenue de sa foiblesse, qu'elle étoit toute disposée à reprendre le gouvernement de ses Etats. Après lui avoir recommandé fortement la plus grande discrétion sur ce qui s'étoit passé, ce qu'elle me promit avec serment, je repris mes habits, & sortis promptement de ce château pour me rendre à la ville. J'eus le bonheur de n'être point aperçu du gardien du Château qui, vraisemblablement, étoit encore ivre.

L'événement répondit à mon attente. La crédule Sultane qui ne vit plus le corps de son époux, ne se doutant point de la tromperie, se rendit à son Palais & se remit à la tête des affaires. Pour moi, je me hâtai de rejoindre mes compagnons de voyage, & le même soir, le vent étant devenu favorable, nous en profitâmes pour mettre à la voile. Je laissai la Sultane Lindahar dans l'attente de revoir son époux qu'elle aura sans doute oublié.

Le Calife ne put s'empêcher de rire de la simplicité de la Sultane; puis après qu'elle eut fait quelques momens le sujet de la conversation, Aloph reprit ainsi la suite de ses aventures.

Cinquième Aventure d'Aloph.

Nous arrivâmes bientôt dans l'Isle de Bornéo qui contient plusieurs Royaumes que je parcourus sans qu'il me fut arrivé rien de remarquable; mais, m'étant rendu dans la ville d'Arondon, Capitale du Royaume qui porte ce nom; je fus témoin de l'événement le plus singulier & que si les choses ne se fussent passées sous mes yeux,

64 *Suite des mille & une Nuits*,

il me paroîtroit surpasser toute croyance. Je fus d'abord surpris en entrant dans cette ville de voir les femmes de toutes conditions aller & venir librement la tête chargée d'une espèce de monticule composée de plusieurs touffes de cheveux assez artistement arrangés, & surmontés d'un panache de plumes de deux pieds de haut. Je les pris d'abord pour des courtisannes qui sont fort communes en ce pays là, & je ne pouvois pas concevoir qu'une ville de médiocre grandeur put entretenir un si grand nombre de femmes destinées aux plaisirs des habitans; mais, qu'elle fut ma surprise lorsque j'appris que ces femmes étoient les épouses des principaux du Royaume, & qu'il n'y avoit aucune différence entre leur manière de se mettre & celles des filles de joie dont elles copioient les modes & les ajustemens. Les hommes ne me parurent pas moins ridicules. Serrés dans des habits étroits qu'ils avoient substitués aux vêtemens commodes des Orientaux, à peine pouvoient-ils faire usage de leurs bras enchaînés dans des espèces d'étais qui paroissent avoir été adoptés avec effort sur les muscles

qu'ils comprimoient. Un pourpoint d'une brièveté qui choquoit la décence les couvroit seulement jusqu'à la ceinture, & plus ils étoient ridicules, plus ils paroïssent avoir attrapé ce qu'ils appelloient le bon ton. Envain le Sultan qui régnoit dans cette contrée avoit tenté de rappeler parmi ce peuple léger les mœurs antiques de ses illustres ayeux, tous ses efforts avoient été inutiles; & comme ce peuple est naturellement gai, il prit le parti de le laisser vivre à sa fantaisie & de rire de ses travers.

Après avoir satisfait ma curiosité sur les objets qui méritoient d'être vus, je voulus connoître les environs de la Capitale, la ville étoit entourée de forêts immenses où le Prince alloit souvent prendre le plaisir de la chasse. Je résolus de les parcourir & de visiter les maisons de plaisance qui avoisinoient ces forêts.

Un jour que fatigué des courses que j'avois faites, je me reposois à l'ombre d'un platane au pied duquel couloit une source d'eau vive, je vis arriver un homme de bonne mine. Il descendit de cheval sans m'appercevoir, l'atta-

66 *Suite des mille & une Nuits,*

cha à un arbre peu éloigné du lieu où je repositois, & vint droit à la source dans le dessein de se rafraichir. Il parut surpris à ma vue & me demanda qui j'étois & ce que je faisois en ce lieu. Je suis un étranger, lui dis-je, qui parcours les endroits délicieux de cette forêt. Fatigué de ma course, j'ai choisi ce lieu pour m'y reposer & me soustraire à la chaleur du jour.

Après s'être rafraichi, il vint s'asseoir à mes côtés & alloit commencer avec moi une conversation que je desirois autant que lui, lorsqu'il fut interrompu par le bruit que fit un petit homme boiteux qui paroissoit courir de toutes ses forces vers l'endroit où nous nous repositoins. Dès qu'il fut à dix pas de nous, il s'arrêta. Et nous fixant de la manière la plus comique, il fit cinq ou six gambades, & vint sans façon se placer à côté de nous. Le Sultan, car c'étoit lui, qui, ayant quitté le gros des Chasseurs, étoit venu seul en cet endroit, surpris de la familiarité de ce petit homme, lui demanda d'où il venoit & pourquoi il avoit témoigné tant d'empressement de nous rejoindre. Ce Nain, au lieu de lui

répondre le fixa d'une manière encore plus grotesque, & se mit à rire encore plus fort.

Le Prince irrité se préparoit à le punir de son indiscretion, mais celui-ci prenant son sérieux : Seigneur, lui dit-il, il seroit indigne d'un homme de votre rang de tirer vengeance d'une insulte qui lui seroit faite de la part d'un homme tel que moi. Ne croyez pas au reste que ce soit la crainte qui me fasse parler ainsi ; c'est votre propre gloire qui me touche, & je serois fâché qu'un aussi grand Prince se déshonorât par une action si peu conformé à la raison ; mais, lui dit le Sultan, comment me connois-tu ? as-tu pris naissance dans mes Etats ? parles, je veux absolument savoir qui tu es. Je veux, je veux, reprit le petit homme, ne voila-t-il pas encore de ces faillies qui échappent à la Grandeur ! & si je ne le veux pas, moi, pouvez-vous me forcer de parler ? le Sultan dont la surprise augmentoit à chaque instant, ne savoit plus quelle contenance tenir. Eh bien, lui dit-il, fais ce que tu voudras ? je ne veux pas te contraindre ; mais, si tu ne veux pas me satisfaire,

68 *Suite des mille & une Nuits,*

laisse-moi du moins jouir tranquillement du repos que je suis venu chercher dans cette solitude.

C'est fort bien dit, reprit le petit homme, reposons-nous donc & ne parlons plus. Alors jettant un regard malin sur le Sultan, il fit encore un éclat de rire qui acheva de déconcerter le Monarque. Sors de ma présence, lui dit le Prince, ou je te ferai repentir de ton insolence. Le petit homme se relevant, fit encore quelques gambades accompagnées de grimaces si ridicules, que le Sultan malgré sa colère, finit par en rire le premier. Approche, lui dit-il, ne crains rien, je jure par le grand Prophète qu'il ne te fera fait aucun mal..... A la bonne heure, j'aime la douceur, c'est le seul moyen de tirer quelque chose de moi. Alors il vint s'asseoir aux pieds du Sultan, lui témoignant le plus grand respect; ordonnez, lui dit-il, me voici prêt à vous obéir.

Mais, dis-moi d'abord qui tu es ?.... Qui je suis ? je n'en sçais rien. D'où viens-tu ?... Encore moins. Où te proposes-tu d'aller ? Je n'en sçais pas davantage, car je voyagerai jusqu'à

se que j'aie trouvé un homme parfaitement heureux, ainsi vous voyez que j'ai encore bien du chemin à faire. Pas tant que tu le crois, reprit le Sultan, tu dis que tu me connois & tu cherches encore ? tu ne sçais donc pas que personne ne jouit d'un bonheur plus inaltérable que le mien ? Le petit homme le regarda d'un air dédaigneux en secouant la tête, pour lui faire sentir qu'il n'étoit pas de son avis ; en vérité dit le Sultan, tu me fâcherois si tu en valois la peine ; mais, puisque tu me connois, comment peux-tu douter de mon bonheur ?... Si vous n'êtes pas heureux, au moins vous croyez l'être, & c'est toujours quelque chose, car le bonheur ne gît que dans l'opinion ; & si vous êtes sage, vous ne chercherez pas à vous détromper. Mais, dit le Sultan, ne suis-je pas le maître du plus beau canton de l'univers ? mes sujets m'obéissent plutôt par inclination que par devoir ; mes femmes m'aiment beaucoup plus que souvent je ne le voudrois ; car, leur tendresse m'est quelquefois à charge. Je n'ai pas à la vérité de successeurs de ma lignée, mais, j'en

suis plus heureux, étant exempt des inquiétudes & des chagrins inséparables de la paternité. Mes Ministres sont d'une capacité rare; mes troupes les plus braves de l'Inde, mes Généraux d'une valeur & d'une expérience consommées; mon Royaume est peuplé de savans qui font l'admiration de mes voisins, la Musique, la Poésie & tous les Arts ont atteint dans cette heureuse contrée un degré de perfection que les autres Nations s'efforceroient en vain de vouloir égaler, il n'y a pas jusqu'aux bagatelles dans lesquelles mes sujets n'excellent; les extravagances mêmes de mes Marchandes de Modes sont copiées avec avidité par mes rivaux, & tu prétends que je ne suis pas heureux? que faut-il donc pour jouir du bonheur?

Tout cela est fort bon, dit le petit homme, mais permettez-moi de n'être pas de votre avis. J'en suis fâché, mais je ne suis pas courtisan, & la flatterie m'a toujours paru le vice le plus bas & le plus odieux. Au reste jouissez de votre bonheur, & ne cherchez pas par une curiosité mal placée à dissiper

les nuages qui cachent à vos yeux toute votre misère.

En vérité, dit le Sultan, tu m'impatientes ! Jamais on n'a poussé l'insolence aussi loin, mais, tu m'amuses, & je t'ai promis de ne point me fâcher. Dis-moi donc en quoi tu me trouves malheureux ; je te permets de déchirer ce voile officieux dont tu viens de me parler. Je me sens assez de force pour supporter l'idée d'un malheur que tu ne représentes à mes yeux que pour troubler la félicité dont je jouis.... Gardez-vous bien de toucher à ce voile, reprit le petit homme, une fois déchiré il n'y auroit plus de remède, & la vérité toute nue seroit pour vous d'un poids accablant, car je ne vous soupçonne pas assez de Philosophie pour voir de sang-froid les illusions dont vous êtes environné.... Tu me désespères, s'écria le Sultan, parles donc malheureux ; & si tu t'obstines à te taire, je crains de n'être pas le maître de tenir la parole que je t'ai donnée.

Le Nain, loin d'être épouvanté des menaces du Sultan, le regarda d'un air de pitié. Puisque vous l'ordonnez,

dit il, il faut bien vous satisfaire Alors il tira une plume du bonnet qui lui couvrait la tête, & la remit entre les mains du Sultan. Allez, lui dit-il, rejoindre vos Chasseurs qui sont inquiets de votre absence, & retournez dans votre Capitale : cette plume a la vertu d'ouvrir toutes les portes, vous serez le maître de vous instruire de la vérité que vous n'avez jamais connue jusqu'ici. Dans trois jours je vous reverrai & vous me ferez part de vos découvertes. Il se leva en même-tems, traça autour de lui un cercle avec sa baguette, se tourna vers les quatre parties du monde en prononçant des mots auxquelles nous ne pûmes rien comprendre, & disparut à nos yeux.

Le Sultan surpris du prodige qui venoit de s'opérer, resta un moment comme immobile, je n'étois pas moi-même sans inquiétude ; mais, curieux de voir à quoi tout cela aboutiroit, je me levai & me préparai à retourner dans la Capitale, me doutant bien que je pourrois y apprendre quels seroient les effets des promesses du Génie, car je ne pouvois pas imaginer

giner qu'il fut autre chose, lorsque le Sultan sortant de l'espèce de l'éthargie dans laquelle il étoit plongé, jeune étranger, me dit il, je vous recommande le plus profond secret sur ce que vous venez de voir & d'entendre. Rendez-vous demain à mon Palais, je veux sçavoir qui vous êtes, & si vous êtes discret, je vous mettrai dans le cas de ne point regretter le lieu de votre naissance. Songez bien que votre tête me répondra de la moindre indiscretion de votre part. Il remonta sur le champ à cheval, & partit comme un éclair. Je le perdis bientôt de vue.

Comme je n'étois pas fort éloigné de la ville, j'arrivai au bout d'une heure dans le Fauxbourg; mais, quelle fut ma surprise lorsque j'approchai de la principale porte, de voir tous les Chasseurs qui avoient accompagné le Sultan dans le même ordre qu'ils gardoient en marchant, faisant tous les mouvemens que font ordinairement les Cavaliers lorsqu'ils pressent leurs chevaux & criants *place, place, voici le Sultan.*

Je m'approchai d'eux sans rien dire; je les considérai avec un étonnement

que je ne puis exprimer, & m'aperçus que les chevaux galoppoient sans avancer d'un pas & que les Cavaliers les pressoient sans succès. Je m'adressai à l'un d'eux, & je lui demandai si le Sultan étoit rentré dans la ville, mais il ne parut pas m'entendre, & continua le même manège sans m'apercevoir. Je les examinai tous avec la dernière attention, ils étoient tous dans le même état; alors je ne doutai plus que tout ceci ne fut un effet de l'enchantement du Génie, & je m'avancai vers l'intérieur de la ville. Quel spectacle vint frapper mes yeux! les habitans, les uns debout, les autres dans les diverses attitudes où ils s'étoient trouvés au moment de l'enchantement étoient assez semblables à un tableau mouvant & offroient le spectacle le plus singulier. Comme la faim me pressoit, j'entrai dans la première maison que je trouvai à ma bienséance. Je pris toutes les provisions dont j'avois besoin, & je parcourus toute la ville en considérant attentivement les différentes attitudes de ses habitans.

Je n'osai cependant pas me présenter au Palais, résolu d'attendre jusqu'au

lendemain suivant, l'ordre que m'avoit donné le Sultan. Je passai la nuit dans un superbe hôtel dont je trouvai la porte ouverte, & le lendemain à la pointe du jour, je voulus pénétrer dans les appartemens pour être témoin des scènes qui s'y passaient; mais, comme je n'avois pas la plume du Génie, il me fut impossible de passer plus avant, les portes étant exactement fermées.

Dès que je m'apperçus que je pouvois sans indiscretion me présenter au Sultan, je gagnai les cours du Palais que je trouvai ouvertes. Les Gardes y étoient à la place qu'ils avoient coutume d'occuper, mais je n'éprouvai de leur part aucune résistance, & je passai sans obstacle jusqu'à la troisième enceinte. C'étoit là que résidoit le Sultan. J'apperçus au fond de la cour un escalier de marbre qui conduisoit à la terrasse qui régnoit autour des appartemens. Cette terrasse étoit occupée par quarante Eunuques armés de pertuisannes, & qui étoient dans la même attitude que les Gardes des autres enceintes. Je passai à côté d'eux sans qu'ils y fissent la moindre

attention ; & après avoir parcouru plusieurs salles meublées avec la dernière magnificence , je pénétrai jusqu'au cabinet du Sultan. Je le trouvai couché sur un sofa , la tête appuyée sur ces deux mains & tellement abattu , qu'il ne s'appercevoit pas que je fusse à côté de lui.

Je restai quelque tems à le considérer sans oser avancer. Les soupirs redoublés qu'il laissoit échapper me faisoient partager le trouble dont son ame étoit agitée. La crainte me saisit à l'instant , & j'allois me retirer , lorsque ce Prince ayant fixé les yeux sur moi , se leva avec précipitation. Il me prit la main qu'il me serra fortement ; & me faisant parcourir avec lui la galerie qui répondoit à son appartement , il m'en fit faire plusieurs fois le tour sans me dire un seul mot. J'étois dans l'état le plus violent , je n'osois pas lui adresser la parole , & je tremblois de devenir la victime de la fureur , dont il paroissoit animé. Mes sens se glacèrent dans mes veines , & les forces m'abandonnèrent au point que je tombai à ses pieds sans mouvement.

L'état où je me trouvois fit sur lui la plus vive impression. Il me releva avec bonté & me procura des secours qui furent si efficaces , que je ne tardai pas à en ressentir les effets. Ne crains rien , me dit-il , quand il me vit un peu plus tranquille , j'ai besoin de ton secours , tu es le seul être dans ce Palais avec lequel je puis m'entretenir , suis moi , & vois si je ne suis pas le plus malheureux des souverains. Fatale curiosité , que tu me coûtes cher ! & que j'eusse été bien plus sage de suivre les avis de ce Génie qui me conseilloit de conserver la bonne opinion que j'avois de mon prétendu bonheur sans chercher à déchirer le voile qui cachoit mes foiblesses ! Il me fit asseoir à ses côtés , & me raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis notre séparation.

Etonné , me dit-il , de me trouver seul à l'entrée de la ville , je retournai sur mes pas pour voir ce que ma suite étoit devenue ; mais , quel fut mon étonnement , lorsque je vis mes Officiers & mes Eunuque dans l'état où sans doute tu les a vus. Envain je les pressai de me suivre , ils étoient sourds à ma voix. Furieux , je voulois

user de violence pour les obliger de marcher ; mais , au moment où je voulus faire usage de mon sabre, je me sentis le bras appesanti, & au lieu de tirer cette arme du fourreau, je l'enfonçois encore plus avant. Désespéré de ce contre-tems, je les quittai & je parcourus seul toutes les rues de ma Capitale.

Je trouvai par-tout le peuple dans un mouvement convulsif, & répétant sans cesse des mots sans suite dont je ne pouvois concevoir le sens. Je vis alors clairement que le charme opéroit, je pris le parti de me soumettre. Je me rendis à mon Palais. J'entrai dans l'appartement de mes femmes. Que te dirai-je ? je vis clairement que j'étois trahi. Ce qui me mit au désespoir, ce fut de voir celle pour laquelle j'avois le plus d'attachement & qui me donnoit les marques les plus vives de sa tendresse, qui se dédomageoit des complaisances qu'elle avoit pour moi en prodiguant les caresses les moins équivoques à l'un de mes esclaves. Je voulus laver dans son sang l'injure qu'elle me faisoit, mais une force irrésistible s'opposa à ma rage.

Je fus obligé de souffrir un attentat dont je ne pouvois punir les auteurs.

Je passai dans les différens appartemens du Palais. Je ne vis par tout que des images qui me retraçoient fidèlement mes malheurs. Epuisé de fatigue, je me trouvai machinalement dans ce cabinet & j'y restai dans une espèce d'anéantissement dont je ne suis sorti qu'au moment de ton arrivée.

Rassuré par les bontés du Sultan, je me hasardai de lui donner des conseils qui ne lui furent pas inutiles. Seigneur, lui dis-je, tout ce que vous voyez n'est qu'une illusion. C'est l'effet d'un enchantement, & peut-être que le Génie, choqué de l'opinion que vous aviez de votre bonheur, & de l'espèce de défi que vous lui avez fait, veut vous punir, en ne faisant paroître à vos yeux que des objets qui peuvent vous affliger.

Que je serois heureux, me dit-il, si cela étoit ainsi ? mais, je vois trop bien qu'il ne m'est pas possible de douter de ce que j'ai vu. La Sultane ma mère, la Sultane Reine, & quelques autres pour lesquelles je n'avois que de l'estime, gémissent de ma

passion pour l'infâme Fatmé. J'ai compris par les dernières paroles qui leurs sont échappées au moment de l'enchantement que cette malheureuse passion faisoit le sujet de leur entretien. Fatmé est trop méprisable, disent-elles, pour conserver long tems les bonnes graces du Sultan. Eh bien, Prince, loin de vous affliger des scènes dont vous avez été le témoin, vous devez être fort content d'avoir pu découvrir une vérité qui, connue peut-être trop tard, vous auroit causé des chagrins encore plus cuisans.

Profitez donc de la liberté que vous avez de parcourir sans obstacle toutes les maisons de la Ville, vous y trouverez sûrement des motifs de consolation, & vous verrez que vous n'êtes pas le seul homme qui ait à se plaindre des infidélités d'un sexe fragile dont la foiblesse doit faire excuser les défauts.

Eh bien, dit le Sultan, je veux suivre tes conseils. Tu m'accompagneras par-tout où j'irai, & tu seras le témoin de mes découvertes; mais, comme nous ne sommes pas enchantés, nous avons besoin de réparer nos forces. Il me conduisit alors dans l'endroit où

l'on préparoit les mets qu'on avoit coutume de lui servir. Nous y trouvâmes les Officiers dans la même posture où ils étoient la veille. Les uns faisoient rôtir les viandes, d'autres préparoient le sorbet. Un autre versoit dans une coupe d'une grandeur extraordinaire du vin de Schiras qu'il se préparoit à boire au dépens du Sultan. Plus loin, un des moindres Officiers avec deux de ses compagnons dépecoit des perdrix, qui, à en juger par l'odorat, devoient être excellentes, nous nous saisimes du plat, & nous voulûmes bien nous contenter du déjeuner de ces Messieurs.

Le Sultan ne put s'empêcher de rire en voyant la manière dont les gens en usoient à son égard. Ces différens groupes, assez plaisans par leur diverses attitudes, parurent le distraire un instant de ses chagrins; mais, reprenant bientôt son air sérieux, il devint rêveur & me fixa attentivement sans me dire un seul mot. Je ne négligeai rien pour le tirer de cet état. Souvenez-vous, Seigneur, lui dis-je, de la promesse que vous m'avez faite de m'introduire dans les

32 *Suite des mille & une Nuits ,*

principales maisons de la Ville, Profitons du tems qui nous est accordé, que scavons nous si le Génie qui a fait l'enchantement ne changera pas bientôt de volonté ? alors, vous vous repentiriez, mais trop tard, de n'avoir pas profité des lumières qu'il vouloit vous procurer. Tu as raison, me dit le Sultan, suis moi, & nous yerrons sans doute des choses plus surprenantes que celles que nous avons vues jusqu'ici.

Nous commençâmes nos courses par le Palais du grand Visir. Nous ne trouverons rien ici de fort amusant, me dit le Prince. Alyanach est un homme sage & laborieux, il est sûrement occupé actuellement à parcourir les dépêches de mes Gouverneurs ou à leur faire réponse ; mais, qu'importe, je suis bien aise de savoir ce qu'il fait actuellement. Nous entrâmes sans parler à qui que ce fut. Nous trouvâmes dans les antichambres plusieurs esclaves occupés à jouer aux échecs. Nous n'y fîmes pas la moindre attention. Nous pénétrâmes dans le cabinet du Visir ; mais, quel fut notre étonnement lorsque nous le vîmes occupé très-sérieusement à poursuivre des

mouches qui, voltigeant autour de lui, sembloient l'occuper tout entier. Sur le bureau, au lieu de papiers, nous ne vîmes qu'un livre à demi ouvert; c'étoit un recueil assez gai des galanteries des femmes de la Cour. Trois ou quatre lettres qui paroïssent lui avoir été adressées dans le jour, nous parurent mériter toute notre attention. Nous les ouvrîmes, & nous découvriâmes à la lecture que nous en fîmes, que c'étoient autant de rendez-vous qui lui étoient donnés par les plus belles personnes de la Cour. Voilà, me dit le Sultan, les brillantes occupations de l'homme en qui j'avois mis toute ma confiance. Malheureux, s'écria-t-il....., Seigneur, lui dis-je, ne vous souvenez-vous pas qu'il n'est pas en votre pouvoir de punir? passons dans les autres appartemens, & nous verrons peut-être des choses plus intéressantes, nous découvriâmes dans le cabinet une Portière qui fermoit une pièce assez vaste, nous nous y tendîmes, & nous apperçûmes un grand homme sec entouré de papiers qu'il paroïssoit avoir lus fort attentivement. Il tenoit à la main une dépêche de

84 *Suite des mille & une Nuits,*

l'Ambassadeur du Sultan qui contenoit les détails les plus circonstanciés d'une irruption qu'un puissant Prince de ses voisins se préparoit à faire dans ses Etats, & nous l'entendîmes répéter à plusieurs reprises, *que dira le Sultan lorsqu'il apprendra cette nouvelle ?* auprès de lui étoient différens projets sur la guerre & la Finance, tous appostillés de sa main. Plus loin, un état de dépense & de recette avec des notes fort instructives & une infinité d'autres mémoires qui prouvoient l'importance des occupations de ce personnage. Voici donc, dit le Sultan, mon principal Ministre. Le Visir n'est que son représentant, il jouit d'une réputation brillante qu'il ne doit qu'aux veilles de cet homme obscur qui m'est absolument inconnu; mais, je dois au moins lui savoir gré d'avoir fait aussi bon choix. Si les choses viennent à changer, je sçais à qui je dois accorder ma confiance.

Nous sortîmes de cet arrière cabinet & nous pénétrâmes jusqu'à l'appartement des femmes. Dieu ! que de beautés nous découvrîmes ? mais, quelle fut notre surprise lorsque nous

apperçûmes celle qui paroïssoit jouir de toute la faveur du Ministre, embrassant étroitement un jeune Derviche à qui vraisemblablement elle alloit accorder la dernière faveur, lorsqu'elle fut arrêtée par l'enchantement du Génie boiteux. Le Sultan malgré toute la colère dont il étoit animé ne put s'empêcher de rire. De quoi nous servent, s'écria-t il, nos serrures & nos verrouils, puisque malgré toutes ces précautions nous subissons le sort des Nations Européennes dont nous trouvons les mœurs abominables par la liberté qu'ils accordent à leurs femmes qui en jouissent sans aucune pudeur. Mais, c'est trop long-tems s'occuper de ces sottises, je suis curieux de savoir ce qui se passe chez mon grand Trésorier.

C'est un homme fort intelligent. Il aime un peu la dépense; mais la sagesse de son Administration & les ressources abondantes qu'il me procure me font oublier sa prodigalité.

Nous arrivâmes bientôt à son Hôtel. Des esclaves vêtus magnifiquement garnissoient toutes les Cours, qui conduisoient aux appartemens. Mais, il

86 *Suite des mille & une Nuits,*

est impossible d'exprimer la fureur que fit éclater le Sultan, lorsqu'il vit le luxe qui régnoit dans cette maison. Le Palais du Souverain qui passoit pour le plus superbe de l'Orient, n'étoit rien en comparaison de ce qui se voyoit chez son Trésorier. L'or, les pierres précieuses & toutes les autres choses auxquelles les hommes attachent un si haut prix, y étoient prodigués de toute part.

Le plus petit meuble étoit d'une richesse & d'un fini qu'on auroit peine à concevoir. Ce nouveau Crésus, étalé sur un sofa de brocard tissu des plus belles perles, dormoit profondément. Deux femmes de la plus grande beauté & à demie nues rafraîchissoient l'air qu'on respiroit en cet endroit avec des éventails faits de la matière la plus précieuse. Sur une table faite d'un assortiment d'émeraudes & d'améthistes, étoit un portrait peint en miniature qui attira toute notre attention. Ce portrait représentoit une femme dont les traits avoient quelque chose de divin. Auprès de ce portrait étoit une lettre décachetée. Le Sultan la lut avec avidité. Elle portoit en substance que cette

belle personne, fille d'un Visir disgracié du Mogol, étoit en route pour venir embellir le sérail du Trésorier, & le Banquier accusoit en même-tems la réception de cent mille Piastras qu'il avoit, disoit-il, fait distribuer à ceux qui étoient chargés de veiller sur cette femme & la déterminer au voyage. Voilà donc, dit le Sultan, l'usage que fait ce malheureux, des richesses de l'Etat qui lui sont confiées? Si jamais le charme cesse, il me paiera bien chèrement toutes ses folies. Nous laissâmes ce Crésus Automate dans son assoupissement, & nous passâmes dans une autre pièce. Nous y trouvâmes plusieurs Mémoires adressés au Trésorier. Le Sultan pâlit à la lecture d'un de ces Memoires à la tête duquel on lisoit : *Projet pour débarrasser le peuple d'un superflu dont il abuse souvent aux dépens de sa santé..... Ce projet produira des sommes immenses, & vaudra au Trésorier un million de pièces d'or par chaque année.* Ce projet étoit apostillé de la main de cet Officier, & nous vîmes clairement qu'il se préparoit à mettre tout en œuvre pour le faire réussir.

C'est donc aux dépens des malheureux, s'écria le Sultan, que cette sangsue nourrit ce luxe meurtrier ? ô Génie, que ne m'est-il permis de poignarder ce coquin ! il sortit sur le champ, & trouva à quatre pas de-là une maison dont l'extérieur n'avoit rien d'imposant. La porte étoit entrouverte, nous eûmes la curiosité d'y entrer.

Nous trouvâmes dans le vestibule un esclave pâle & décharné qui dévorait avec avidité les restes d'un mauvais melon qui étoit rongé jusqu'au verd de la côte. Un peu de ris à l'eau paroïssoit être destiné à composer toute sa nourriture.

Nous pénétrâmes plus avant, & après avoir, au moyen de la plume enchantée, ouvert quatre portes exactement fermées, nous trouvâmes un petit vieillard desséché presque enseveli sous un tas de sacs d'argent qui lui étoient tombés sur le corps au moment où il vouloit en placer un sur une pile fort élevée. Les efforts qu'il faisoit pour se débarrasser de ce fardeau dans lequel il trouvoit tout son bonheur, nous amusèrent un instant, & bientôt

nous fortîmes en réfléchissant sur les caprices de la nature qui nous inspirent des goûts si différens ; car celui-ci prenoit autant de soins pour accumuler ses richesses , que le grand Trésorier se donnoit de mouvemens pour dissiper celles de l'Etat. Si le charme cesse , dit le Sultan , je mettrai le Trésorier à la place de l'esclave de cet avare , je veux qu'il le serve pendant trois ans , c'est le plus grand supplice qu'on puisse infliger à un homme de sa sorte.

Après avoir parcouru plusieurs maisons où nous ne trouvâmes rien de remarquable , nous entrâmes dans un édifice où résidoient plusieurs hommes célèbres qui s'appliquoient à la Littérature. Voyons , dit le Sultan , à quoi s'occupent dans l'intérieur de leur maison ces hommes que le public regarde avec une espèce d'admiration. Nous pénétrâmes sans peine dans un cabinet où nous trouvâmes un homme absolument inconnu au Sultan , quoi qu'il lui eut dédié un de ses ouvrages. Cet homme étoit entouré d'un grand nombre *d'in-folio* qui étoient étalés sur des pupitres & marqués en marge

d'une note qui contenoit, *ceci est bon à prendre*. Le Sultan m'o donna de parcourir un cahier assez volumineux que ce prétendu savant avoit devant lui. Je lui fis remarquer que ce cahier n'étoit composé que d'extraits, que cet obscur compilateur avoit tirées sans choix & sans discernement, des différens *in-folio* dont il étoit entouré. Une femme maigre & livide étoit debout & répétoit sans cesse, *on dit que cela ne vaut rien. Qu'importe*, disoit notre homme, *j'aurai la pension*: voilà donc, s'écria le Sultan, ces hommes que nous avons la foiblesse de croire des êtres importants, parce qu'ils copient sans relâche & sans goût, des livres qu'on ne lit plus. Le style barbare & lourd qu'il employent sous un titre pompeux nous en impose, nous n'avons pas la patience de les examiner, & nous aimons mieux, sur la foi de leurs insipides productions, leur donner des récompenses qui ne sont dûes qu'au vrai mérite, que de nous donner la peine de les apprécier par un examen sévère que ces mauvaises rapsodies ne pourroient soutenir. Oh ! Monsieur le faux savant ! s'écria le Sultan, vous

n'aurez point de pension, je vous jure, & puisque vous aimez tant à écrire, je vous emploierai à transcrire les mémoires de mon maître d'hôtel, ce qui vous conviendra beaucoup mieux.

Nous sortîmes de cette maison, & comme il étoit nuit, nous résolûmes de regagner le Palais pour y prendre du repos; mais en passant près d'un cul-de-sac, nous fûmes arrêtés par un bruit confus & des battemens de mains multipliés accompagnés de *vivat*. Les cris perçans qui s'élevoient à travers ce tumulte, nous forcèrent, presque malgré nous, à pénétrer dans le lieu écarté d'où partoît ce bruit.

Les portes étoient exactement fermées, mais elles ne purent résister à la vertu de la plume du Génie boiteux. Nous entrâmes sans difficulté. Deux hommes le iabre à la main & ceints d'un espèce de tablier gardoient l'entrée de la principale pièce. Ils ne parurent pas nous appercevoir. Nous pénétrâmes dans cette salle éclairée de soixante-dix bougies, & magnifiquement décorée. Dans le fond nous apperçûmes un trône superbe couvert d'un dais magnifique de couleur d'azur, par-

femée d'étoiles d'or. Sur des banquettes rangées artistement, autour de cette salle étoient assises quarante ou cinquante personnes de tout état, battant des mains & criant, ou plutôt hurlant d'une manière effroyable. Un malheureux, les yeux bandés & dans l'état du plus vil abandon, étoit entre deux de ces hommes qui le tenoient étroitement ferré. Et lui appuyant sur sur la poitrine la pointe de leur sabre, le promenoient impitoyablement autour de cette salle & lui faisoient faire des sauts & des gambades qui, malgré notre étonnement, nous faisoient rire.

Le Président de cette Assemblée, orné d'un ruban bleu au bout duquel pendoit une équerre, tenant à la main un marteau d'ébène, étoit debout & crioit de toutes les forces & en grossissant sa voix, *ne le ménagez pas*. Nous avançâmes jusques aux pieds de son trône, & nous trouvâmes sur une table qu'il avoit devant lui la formule d'un serment qui nous parut exécration. Qu'est-ce que ceci, s'écria le Sultan, & quest-ce que se proposent ces Enragés ? d'où vient tout ce vacarme ?

est-ce qu'ils veulent égorger ce misérable qu'ils tourmentent ainsi ? voilà donc comme je suis instruit de ce qui se passe dans ma Capitale ! Par la pierre sacrée, le Cadi me répondra sur sa tête de tout le mal qui le fait ici. Je ne pus m'empêcher de rire de la colère du Sultan. Comme j'avois beaucoup voyagé, je connoissois les mystères de ces Assemblées maçonniques. Rassurez-vous, lui dis-je, lumière du monde, tout ceci n'est qu'un jeu : le sot qu'on tourmente ainsi, en sera quitte pour la peur, & tout se terminera par un bon repas que les frères feront aux dépens du curieux. Je veux sçavoir, dit le Sultan, ce que c'est que cette association. Je vous en instruirai, lui dis-je, mais, pour le présent, qu'il vous suffise de savoir que ces graves personnages que vous voyez ici, ne sont que des enfans qui jouent à la chapelle, & qui semblables à ces mêmes enfans, s'occupent très-sérieusement d'un jeu qui ne peut tout au plus qu'exciter le sourire d'un homme de sang-froid.

Nous sortîmes de cet endroit & nous rentrâmes au Palais, où nous

94 *Suite des mille & une Nuits,*

trouvâmes des provisions plus que suffisantes pour nous soutenir. Je conduisis le Prince dans son appartement, & je me retirai dans un boudoir délicieux où je me reposai agréablement des fatigues du jour.

J'étois encore dans les bras du sommeil, lorsque je fus éveillé par le Sultan. Aurois tu oublié, me dit-il, qu'il nous reste encore beaucoup d'observations à faire ? suis-moi, je te ferai voir des choses qui mériteront toute ton attention. Je me levai à l'instant, mais, comme nous nous disposions à sortir de la dernière enceinte, nous rencontrâmes le Génie. Il étoit vêtu superbement ce jour là, & paroissoit de la meilleure humeur. Je vous avois donné jusqu'à demain, dit-il au Sultan pour faire vos découvertes, mais, vous en avez vu assez pour vous convaincre que personne n'est véritablement heureux, & qu'il ne faut pas toujours chercher par une curiosité indiscrete a pénétrer le secret des cœurs.

Au reste, la petite leçon que je vous ai donnée ne vous fera pas inutile, & vous apprendra à mettre plus de

circonspection dans le choix de ceux en qui vous devez placer votre confiance. Alors il leva sa baguette, & après avoir fait trois cercles, il se plaça au milieu & prononça quelque mots qui firent cesser tout-à-coup l'enchantement. Nous aperçûmes les Gardes qui reprenoient leurs fonctions & se promenèrent à leur poste comme auparavant, nous vîmes les Officiers du Palais aller & venir; en un mot tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Si vous êtes sage, ajouta le Génie, vous ne sévirez pas avec trop de sévérité contre ceux dont vous avez à vous plaindre. Vous étiez trop insouciant, & c'est à votre légèreté que vous devez imputer les vices que vous avez découverts. Votre maîtresse est infidelle, mariez-la sans bruit avec celui de vos Officiers qui lui plaît. Ils seront bientôt las l'un de l'autre & vous serez suffisamment vengé. Votre Visir est léger, mais il a assez de discernement pour se faire aider par des gens habiles, c'est tout ce que vous pouvez souhaiter de mieux. A l'égard du Trésorier son luxe est insolent, ainsi que celui de tous ceux qui manient vos deniers,

96 *Suite des mille & une Nuits,*

ne confiez vos Finances qu'à des gens qui auront montré beaucoup d'économie dans leurs propres affaires, & surveillez-les assez pour ne pas les mettre dans le cas de faire des profits immenses qui tournent au détriment du peuple qu'ils accablent, & les mettent dans le cas d'abuser de ces richesses mal acquises. Il fit en même-tems une gambade & disparut à nos yeux. Nous rentrâmes dans le cabinet du Sultan qui me combla de caresses, & m'offrit les plus grands avantages si je voulois rester auprès de lui; mais le désir que j'avois de voyager l'emporta sur toute autre considération. Après avoir resté quelques jours dans son Palais, je lui demandai la permission de partir. Il me l'accorda avec peine. Comblé de ses présens, je sortis de ses Etats, & m'embarquai pour continuer ma route, vers l'Isle de Bornéo, où j'avois le dessein d'aller.

Sixième Aventure d'Aloph.

Après avoir passé le détroit de la Sonde entre les Isles de Sumatra & de Java, nous entrâmes dans la grande
mer.

mer. Nous fîmes voile vers les côtes de l'Arabie ; mais le mauvais tems nous ayant forcé de prendre terre dans l'Isle de Locotera , nous descendîmes tous , excepté quelques matelots qu'on laissa pour la Garde du Navire. Comme nous ne connoissions pas le pays, & que les vaisseaux que nous avions découverts nous faisoient présumer qu'il y avoit des étrangers, nous prîmes nos armes & nous marchâmes en bon ordre ; mais nous n'eûmes pas fait une demie lieue que nous apperçûmes une femme qui couroit vers nous de toute sa force, & qui, baignée de larmes, ne se vit pas plutôt à portée d'être entendue, qu'elle se prosterna devant nous. Seigneurs, s'écria-t-elle, si vous êtes Musulmans, comme j'en puis juger à votre extérieur, ne refusez pas de secourir des infortunés qui sont prêts à devenir la victime du plus barbare de tous les hommes. Hâtez-vous, de grace ; les momens sont précieux, & peut-être n'est-il plus tems. Hélas, malheureux époux, à quel sort étiez-vous réservé !

Touchés des larmes de cette femme, nous doublâmes le pas pour faire le

tour d'une montagne au pied de laquelle nous étions. Nous arrivâmes bientôt dans une vallée spacieuse où se passoit une scène qui nous fit frémir d'horreur, & qui bientôt excita dans notre ame des sentimens de colère & d'indignation dont nous ne fûmes pas les maîtres.

Nous vîmes un homme d'une figure affreuse qui, par la manière dont il étoit vêtu, nous parut être un idolâtre. Il étoit entouré des cadavres de plusieurs Musulmans qu'il venoit de faire massacrer par ceux de sa suite, & qui non content de cette barbarie, faisoit égorger & couper par morceaux des femmes dont les cris auroient touché les cœurs les plus insensibles.

Un peu plus loin, nous aperçûmes un jeune homme avec une jeune fille attachés à des arbres & qui sembloient attendre un sort pareil. Seigneurs, s'écrièrent-ils dès qu'ils nous virent approcher de leur côté, ne nous refusez pas un prompt secours dans la circonstance affreuse où nous nous trouvons. C'est le Prince d'Aden & la Princesse de Carfur qui vous le demandent. Daignez nous sauver du

péril imminent où nous sommes. J'ai trop de confiance en votre générosité pour n'être pas persuadé que vous ne souffrirez pas qu'un idolâtre nous traite en votre présence avec tant de cruauté.

Nous ne balançâmes point sur le parti que nous avions à prendre. Nous fondîmes avec impétuosité sur ces barbares. Comme nous étions en nombre à peu près égal, le combat fut opiniâtre. Nos adversaires se défendoient comme des furieux, & nous disputèrent long-tems la victoire; mais enfin, soutenus par le grand Prophète qui ne refuse jamais son secours aux fidèles Musulmans, nous les fîmes tous tomber sous nos coups, & la mort de leur Chef à qui j'eus le bonheur de faire mordre la poussière, après une vigoureuse résistance, ayant découragé le reste de ses gens, nous nous hâtâmes de délier ces deux infortunés qui ne cessoient de nous donner des marques de la plus vive reconnaissance.

Cette expédition terminée, nous quittâmes cette affreuse vallée accompagnés des infortunés que nous venions de secourir. Nous regagnâmes le rivage de la mer; puis ayant fait ap-

100 *Suite des mille & une Nuits,*

porter de notre vaisseau toutes sortes de provisions & de rafraîchissemens, nous nous remîmes un peu de la fatigue du combat, & lorsqu'après nous être reposés, nous nous vîmes plus tranquilles, nous priâmes le Prince d'Aden de nous apprendre par quelle fatalité il s'étoit trouvé dans cette Isle avec la Princesse de Carfur. Je vous dois trop, répondit-il, pour vous refuser cette satisfaction, ce doit être la première preuve de ma reconnoissance, & sur le champ il commença son récit en ces termes.



HISTOIRE

De Saiffalh, Prince d'Aden, & d'Alchamein, Princesse de Carfur,

MON nom est Saiffalh, je suis fils unique du Sultan d'Aden, l'un des plus florissans Royaumes de l'Arabie. Quoique nourri dans les délices d'une Cour brillante, qui souvent énervent le courage, le desir de la gloire l'em-

porta dans mon cœur sur l'amour des plaisirs. Je ne songeois qu'à soutenir l'éclat de ma naissance , par des actions brillantes , & je ne souhaitois rien tant que de me faire une réputation conforme aux sentimens dont j'étois animé.

L'occasion s'en présenta bientôt , & l'arrivée d'un Ambassadeur du Sultan de Carfur dans Aden , me donna lieu d'effectuer mes projets.

Ce Ministre venoit de la part de son souverain , pour prier mon père d'envoyer quelques troupes à son secours , craignant de succomber sous les efforts du Prince Houlagou , Roi des Litophages , qui lui avoit déclaré la guerre la plus meurtrière : Houlagou étoit un homme féroce & barbare ; il désoloit les Etats du Sultan de Carfur par des actes d'hostilités continuels dont voici le prétexte.

Le Sultan de Carfur n'a qu'une fille qui s'appelle Alchamein. Jamais la nature ne forma rien de plus parfait , & vous pouvez facilement en juger , puisque c'est cette beauté que vous venez de délivrer. Houlagou ayant appris par la renommée que cette

Princesse l'emportoit par sa beauté sur toutes celles de l'Orient, résolut de se l'approprier, il l'envoya donc demander en mariage au Sultan son père. Ce Prince qui connoissoit Houlagou, ne crut pas devoir sacrifier sa fille à un homme aussi détestable & la lui refusa. Cet amant furieux d'un refus qu'il regardoit comme une injure, résolut d'en tirer la vengeance la plus cruelle. Il vint à la tête d'une armée nombreuse faire une descente dans le Royaume de Carfur. Le Sultan ne négligea rien pour sa défense, il lui présenta la bataille, mais ses troupes fort inférieures à celles d'Houlagou furent complètement battues, il ne lui resta d'autre ressource que de se renfermer dans sa Capitale, où il se vit bientôt assiégé par le vainqueur qui le menaça de passer tous les habitans au fil de l'épée si on ne lui livroit sur le champ la Princesse, & si on ne consentoit à lui payer tous les ans un tribut qui montoit à des sommes énormes. Ce malheureux Sultan crut devoir plutôt s'ensevelir sous les ruines de sa Capitale que de souscrire à des conditions aussi honteuses. Il eut recours

au Sultan mon père qui ne fut pas fâché de trouver l'occasion d'affoiblir ce Roi qui devenoit tous les jours plus puissant & plus redoutable.

Il fit donc embarquer un grand nombre de troupes dont il me donna le commandement, & comme je n'étois pas fort expérimenté dans l'art militaire, il me mit sous la conduite de son premier Visir dont la valeur & la prudence lui étoient connues, & m'ordonna de ne rien entreprendre sans le consulter.

Notre flotte partit avec un vent favorable. Nous arrivâmes en peu de tems sur les côtes de Carfur. Envain, le Prince Houlagou voulut s'opposer à notre débarquement, nous lui passâmes sur le ventre après avoir fait un grand carnage de ses soldats. Nous rejoignîmes le corps d'armée qui défendoit les approches de la place, & le lendemain nous mêmes en déroute l'armée ennemie. Après un sanglant combat dans lequel j'eus le bonheur de me distinguer, nous poursuivîmes les ennemis jusques dans leur camp qui fut mis au pillage. Houlagou fut trop heureux de pouvoir se sauver dans

les États, & de demander la paix sous telle condition qu'il plairoit au Sultan de Carfur de lui imposer.

Ce Prince me reçut après ma victoire, avec toute la pompe & tous les honneurs; il me donna des fêtes magnifiques & ne cessoit de me témoigner sa reconnoissance, m'appellant publiquement son libérateur & le soutien de sa Couronne.

Peu satisfait de ces témoignages, il voulut me donner des marques plus réelles de son estime. Seigneur, me dit-il un jour, votre figure, votre esprit, votre courage, m'attachent encore à vous plus que la reconnoissance que je vous dois pour le service signalé que vous m'avez rendu. J'ai pour vous la tendresse d'un père, devenez réellement mon fils, & le légitime héritier de mes États, en épousant la Princesse Alchamein, ma fille unique. J'ose vous assurer qu'elle mérite votre attachement, & je ne doute pas qu'elle ne m'obéisse avec joie, lorsque je lui proposerai d'unir son sort au vôtre.

Sire, lui dis-je, je reçois ce témoignage de votre amitié avec les senti-

mens de la plus vive reconnoissance ; & je ne doute pas que par respect pour votre volonté, la Princesse ne souscrive à cette alliance ; mais, oserai-je vous demander si ce sera sans répugnance de sa part. Vous ne l'ignorez pas, personne n'est le maître de son cœur, & peut-être que celui de la belle Alchamein..... N'ayez aucune inquiétude sur les sentimens de la Princesse, me répondit-il. Elle a de l'esprit, elle sçait distinguer le mérite, elle n'ignore pas ce que vous venez de faire pour nous, & je ne doute pas qu'elle n'accepte ma proposition avec le plus grand plaisir. Tout cela peut être, repris-je, mais, souffrez avant tout, que je m'assure par moi-même de ses dispositions. D'ailleurs je n'ai l'honneur de la connoître que de réputation, & je ne défire rien tant que de lui témoigner que sa vue ne peut qu'augmenter la vive impression que la renommée a déjà faite sur mon ame. Rien n'est plus aisé, répliqua le Sultan, & dès aujourd'hui vous sçaurez ce que vous devez espérer. Il envoya en même-tems prévenir la Princesse de la visite

que je lui ferois après le dîner. Nous fûmes promener dans les jardins du Palais, & nous revînmes nous mettre à table où mon impatience causée par la passion qui commençoit à naître dans mon cœur me fit trouver le repas bien long.

Il ne fut pas plutôt fini, que nous nous rendîmes chez la Princesse qui nous reçut assise sur un trône éclatant d'or & de pierreries, elle étoit entourée de toutes ses femmes revêtues d'habits magnifiques, elles tenoient chacune un instrument de musique avec lequel elles formoient un concert ravissant. Une multitude d'Eunuques & de jeunes esclaves dont la parure étoit des plus brillantes, étoient rangés dans les appartemens dans le plus bel ordre qu'il soit possible d'imaginer. Aussi-tôt que la Princesse nous eut apperçus, par respect pour le Sultan, elle descendit de son trône. Le Sultan après m'avoir présenté, lui dit de lever son voile, ce qu'elle fit sans répugnance. Frappé de l'éclat de sa beauté, je restai comme immobile; je sortis enfin de l'espèce de léthargie où j'étois plongé, & tombant à ses

genoux , étoile du matin , rosée de mon ame , lui dis-je , que je serois heureux , si vous daigniez confirmer par votre suffrage l'alliance que le Sultan votre père vient de me proposer. Elle me releva avec bonté , & me dit que je pouvois tout espérer puisque l'aveu de son père lui permettoit de m'avouer que rien ne pourroit jamais détruire la vive impression que ma présence venoit de faire sur son cœur , qu'elle obéiroit aux volontés du Sultan son père , avec d'autant plus de plaisir qu'elle auroit peine à cacher les sentimens qu'elle avoit conçus en me voyant. Elle me donna en même-tems toutes les marques de cette profonde estime qui diffère si peu de la tendresse. Après lui avoir témoigné combien j'étois sensible à la préférence qu'elle daignoit m'accorder , je me retirai on ne peut plus satisfait de cette charmante entrevue.

Depuis cet heureux jour , j'eus toutes les occasions possibles de voir Alchamein. Son agréable conversation me charmoit. Comme je n'osois presser cet hymen sans avoir le consentement du Sultan mon père , j'engageai le Visir

de partir pour Aden, afin de l'instruire de ce qui s'étoit passé & de la proposition du Sultan de Carfur, de contracter avec lui une alliance qui assuroit mon bonheur : les troupes qui m'avoient été confiées le suivirent. Je ne gardai qu'un vaisseau pour me reconduire dans ma Patrie, lorsque mon mariage avec la charmante Alchamein seroit conclu.

Je ne tardai pas à recevoir une réponse favorable ; je la communiquai sur le champ au Sultan de Carfur, & le priai de ne point différer un hymen qui devoit faire le bonheur de ma vie. Le Sultan fit assembler ses Officiers, & donna les ordres les plus précis pour la célébration de notre mariage qui se fit avec toute la pompe imaginable ; pendant quinze jours ce n'étoit que Fêtes, Jeux, Spectacles, Illuminations & Festins.

Après avoir passé quelque tems dans cette Cour, au milieu des plaisirs, nous prîmes congé du Sultan suivant les ordres de mon père qui me pressoit de revenir dans sa Capitale. Je fis tout préparer pour notre départ, & nous ne tardâmes point à remettre à la voile. Nous fîmes route pour Aden ;

mais le vent qui devint contraire, nous ayant poussés vers la côte de Locotera, nous résolûmes d'y prendre terre pour y attendre un vent plus favorable. Nous étions sur le point d'y relâcher lorsque nous fûmes attaqués par un vaisseau que nous prîmes pour un Corsaire.

Je fis aussi-tôt monter sur le Pont tout ce que j'avois de Soldats en état de combattre. Je me mis à leur tête résolu de vaincre ou de périr; mais, jugez quelle fut ma surprise, lorsque je reconnus que celui qui nous attaquoit étoit le barbare Houlagou qui, instruit par ses espions du jour de notre départ, s'étoit mis en mer pour nous surprendre & se venger de l'injure qu'il prétendoit que je lui avois faite en épousant la Princesse Alchamein.

Nous en vinmes bientôt à l'abordage; on se battit de part & d'autre avec fureur; nous lui tuâmes beaucoup de monde; mais comme nous étions bien inférieurs en nombre, nous fumes obligés de céder. Le cruel s'empara de mon vaisseau & nous mit tous à la chaîne. Cependant, le mauvais tems qui continuoit l'ayant forcé

de relâcher dans cette Isle, il commença par faire massacrer le peu de Soldats qui me restoient, & nous ayant fait attacher à des arbres, mon épouse & moi, afin que nous fussions témoins des cruels effets de sa vengeance, il fit arrêter les femmes de la Princesse qui, au récit des tortures dont on les menaçoit, fuyoient de tous côtés; & les ayant abandonnées à la brutalité de ses gens, avec ordre de les égorger aussi-tôt qu'ils auroient assouvi leurs passions, pour toi, dit-il, en jettant sur moi un regard plein de fureur, je te réserve pour un supplice plus affreux. Je veux en ta présence, satisfaire l'amour dont je brûle pour ton épouse, & t'arracher ensuite une vie dont je ne te verrois jouir qu'avec horreur.

Il se mettoit en devoir d'assouvir sa passion effrénée, déjà il s'approchoit de la malheureuse Alchamein lorsque vous parûtes comme un Dieu tutélaire. Votre présence l'obligea de suspendre sa brutalité pour ne plus songer qu'à se défendre. Vous savez le reste. Nous n'oublierons jamais ce que vous avez fait pour nous, & vous pouvez compter sur notre recon-

noissance qui ne finira qu'avec nos jours. Ce Prince m'ayant reconnu pour celui qu'il avoit vu combattre & vaincre le féroce Houlagou, me donna des marques particulières de son estime en m'assurant que dans toutes les occasions, je pouvois espérer sur son amitié.

Cependant les vents étant devenus plus favorables, nous nous remîmes en mer & nous distribuâmes le peu de gens qui nous restoient tant sur notre vaisseau que sur celui d'Houlagou. Nous n'éprouvâmes aucun accident fâcheux sur cette route & nous arrivâmes heureusement dans le port d'Aden.

Aussi-tôt qu'on fut instruit de notre arrivée & de la manière dont nous avions secouru le Prince, chacun s'empressa de nous accueillir. Nous fûmes conduits depuis le port jusqu'au Palais du Sultan, par un peuple nombreux qui ne cessoit de faire retentir l'air d'acclamations & de cris de joie. Le Sultan nous reçut somptueusement, & pour nous marquer sa reconnoissance il nous fit des présens proportionnés au service que nous avions rendu à

son fils. Le Prince Saiffalh qui avoit conçu pour moi la plus tendre estime, me pressa de rester quelque tems auprès de lui.

Sensible à son amitié, je quittai mes compagnons de voyage qui se joignirent à plusieurs caravanes qui devoient se rendre dans différentes Provinces de l'Arabie. Je me déterminai d'autant plus volontiers à faire quelque séjour dans la Cour de ce Prince, que je m'y trouvois engagé par un motif pressant & par un secret penchant auquel il ne m'étoit pas possible de résister.

Je passois mon tems fort agréablement. La faveur dont le Prince m'honnoit me faisoit considérer de tout le monde, j'étois de toutes les parties; mais, ce qui augmentoit mon yvresse, c'étoient les caresses que me faisoit la Princesse Alchamein qui croyoit ne pouvoir me témoigner trop d'amitié après les services que je lui avois rendus; je n'avois pu voir cette Princesse sans émotion, & je pris les marques de distinction avec lesquelles elle me traitoit comme autant de preuves

qu'elle me donnoit de la tendresse que je lui supposois pour moi.

Ce ne fut cependant pas sans scrupule que je m'abandonnai à cette fatale passion. J'avois encore dans le cœur quelques germes des sentimens d'honneur & de probité qu'on m'avoit inspirés dans mon enfance, & je ne pouvois m'aveugler sur l'ingratitude dont je me rendois coupable envers un Prince qui me combloit de ses faveurs. D'ailleurs, si je n'eusse pas été aveuglé par ce malheureux penchant qui m'avoit toujours maîtrisé, la vertu de cette aimable Princesse, l'amour qu'elle avoit pour son époux, la distance qu'il y avoit entre elle & moi, les risques que je courois même, dans le cas où j'eusse été favorablement écouté, tout cela auroit dû me détourner d'une entreprise aussi folle que criminelle; mais, la malheureuse facilité que j'avois trouvée jusques-là à satisfaire mes desirs effrenés, le bonheur, si ç'en est un, qui m'avoit toujours accompagné dans ces sortes d'entreprises, m'avoient inspiré une confiance qui me fermoit les yeux sur les dangers que j'aurois à courir. Je

mis donc tout en œuvre pour la réussite de mon projet. Je pensai que je n'avois rien de mieux à faire, que de mettre quelqu'une des femmes de la Princesse dans mes intérêts. Parmi celles qui l'approchoient de plus près, je choisissai la nourrice qu'elle honoroit d'une confiance sans bornes. Il ne me fut pas difficile de la séduire, l'or que je lui prodiguai dissipa bientôt tous ses scrupules, mais je ne pus la résoudre à parler à la Princesse; elle la connoissoit trop pour oser hasarder une pareille déclaration, & comme elle craignoit d'encourir sa disgrâce, elle résolut d'user d'adresse & d'imaginer quelque ruse pour la tromper. Tout ce que je puis faire pour vous, me dit-elle, c'est de vous introduire pendant la nuit dans son appartement. Je profiterai pour cela de quelque absence du Prince qui, comme vous savez, va quelquefois coucher dans sa maison de plaisance. Vous pouvez à la faveur de l'obscurité prendre sa place; elle croira que sa tendresse pour elle sera l'unique cause de son retour; d'ailleurs, vous êtes amoureux, &

l'amour doit vous inspirer les moyens de réussir.

Ce discours me flatta infiniment, je conçus les plus grandes espérances & je résolus de profiter de la première occasion pour tenter l'aventure. Elle ne tarda pas à se présenter. Le Prince m'ayant un jour invité d'une grande partie de chasse après laquelle nous devions aller coucher dans un château qu'il possède à trois lieues de la Capitale sur le bord de la mer, je crus devoir saisir ce moment, & m'étant excusé sur une incommodité qui ne me permettoit pas de soutenir la fatigue d'une longue course, il partit sans moi, ce qui me fit grand plaisir.

Le soir étant arrivé, je me rendis au Palais où je trouvai la nourrice, qui, pendant que la Princesse se promenoit dans les jardins, m'introduisit dans son appartement comme nous en étions convenus; puis, m'étant hâté de quitter mes habits qui m'embarassoient, je me cachai sous l'estrade du sofa, fort inquiet du succès de mon entreprise & de la manière dont je m'y prendrois pour lui déclarer mon amour. Je faisois mille projets

qui se détruisoient mutuellement ; & je ne sçavois auquel je devois m'arrêter , lorsque le bruit que fit la Princesse en rentrant , me tira de cette rêverie. Qu'elle étoit belle ! je ne m'occupai plus que du plaisir de la considérer. Je m'étois placé de manière qu'en levant un peu le coin du tapis qui couvroit l'estrade , je pouvois facilement appercevoir tout ce qui se passoit , je fus l'heureux témoin de sa toilette de nuit. Mille charmes que la négligence de son déshabillé présentoient à mes regards , & l'espérance de m'en voir bientôt le possesseur , m'enflammèrent davantage. Je bannis tout scrupule , & je résolus de me rendre heureux à quelque prix que ce fut.

Elle ne tarda pas à congédier ses femmes ; puis s'étant promenée pendant quelques instans , elle s'approcha de l'estrade sur laquelle elle étoit prête à monter , lorsque je fus surpris par une envie d'éternuer à laquelle il me fut impossible de résister. La Princesse , au bruit que je fis , donna d'abord quelques marques de frayeur , mais bientôt elle recommença à se promener d'un air distrait. Je crus qu'elle n'avoit

pas fait grande attention à ce bruit, & je commençois à me remettre du trouble que m'avoit causé cet accident, lorsque je vis qu'elle ouvroit une porte pratiquée avec tant d'art, qu'on ne pouvoit guères soupçonner qu'il y en eut une en cet endroit.

Quel fut mon étonnement, lorsque je l'entendis parler en ces termes : cher époux, si l'affaire pour laquelle le Sultan ne vous a pas permis de coucher dans votre Palais de campagne peut souffrir quelque momens d'interruption, daignez venir près de moi & me rassurer contre la peur que m'a causée le bruit que je viens d'entendre sous l'estrade de mon sofa. Je suis sûre qu'il y a quelqu'un de caché en cet endroit. Un étternement forcé qui l'a surpris m'a découvert la supercherie. Madame, lui dit le Prince, dont je reconnus la voix, ce que vous me dites est il possible ? Croyez-vous qu'il y ait dans tout le Royaume un homme assez téméraire pour oser courir les risques d'une pareille démarche ? Au reste, il est facile de vous en éclaircir. S'étant en même-tems avancé vers l'estrade suivi de la Prin-

cette qui tenoit une bougie pour l'éclairer, il leva le tapis qui me couvroit, & malgré mes efforts, il me tira jusqu'au milieu de la chambre. Ce fut envain que je voulus me couvrir le visage, il me reconnut à l'instant, & peu maître des transports qui l'agitoient, perfide, me dit-il, d'un ton de voix qui marquoit sa fureur, quel peut-être ton dessein, & quel est ton audace, d'oser violer un asyle que tu n'ignores pas être interdit à tout étranger ? ton embarras décèle le crime que tu méditois ; je pénétre actuellement les causes du refus que tu m'as fait de m'accompagner à la chasse, & mon bras dans l'instant va te faire éprouver, en t'arrachant la vie, le juste châtement de ton infâme procédé.

Ne sachant que répondre, je restai immobile. Un tremblement subit s'empara de tous mes membres, la crainte de la mort que je voyois inévitable me glaçoit les sens, déjà le fatal poignard étoit levé sur moi, le desir de conserver mes jours me fit faire un effort inconcevable, je me prosternai humblement, puis me relevant, je

découvris ma poitrine, frappez, lui dis-je, me voici prêt à subir le châ-timent que je n'ai que trop mérité, mais songez qu'en me privant de la vie, vous vous rendrez coupable de la plus noire ingratitude. Si vous con-noissez les effets de l'amour, vous êtes assez vengé, & la vie que vous me laisserez me fera plus insupportable que la mort. Eh bien, tu vivras, me dit-il, en remettant son poignard; mon épouse & moi nous te devons la vie, mais aujourd'hui nous sommes quittes envers toi.

Je sens que je pouvois, sans blesser les règles de la justice, trancher le fil de tes jours..... Il appella aussitôt un Officier de la Garde, prends, lui dit-il, vingt Soldats, & conduis sur le champ cet homme hors de la Ville. Puis me lançant un regard furieux, fors de mes Etats, reprit-il, & garde-toi d'y jamais revenir si tu veux éviter les justes effets de mon ressentiment. Le Prince rentra sur le champ dans son appartement avec Alchamein. L'Offi-cier & ses gens m'entraînèrent en même tems hors du Palais. On me fit monter à cheval, & l'on me conduisit

jusqu'à deux lieues d'Aden où l'on me mit à terre. Je restai seul au milieu de la campagne, fort inquiet de ce que j'aurois devenir.

Accablé par ce cruel revers dont je ne devois accuser que moi-même, troublé par les remords que me causoit le souvenir de mon imprudence, mille pensées affligeantes se présentoient en foule à mon esprit, & me jettèrent dans un désespoir si violent, que je fus vingt fois sur le point de me donner la mort.

Cependant le soleil qui parut sur l'horizon, ayant un peu dissipé ces funestes idées, je me mis en marche dans la résolution de revenir à Bagdad, pour me tirer de l'état misérable dans lequel j'étois réduit. Ce n'étoit pas une petite difficulté. J'étois sans habit, je ne possédois tout au plus en monnoie qu'une pièce d'or, ce qui n'étoit pas suffisant pour me conduire bien loin; mais, forcé par la nécessité, je pris le parti d'implorer le secours de tous ceux que je rencontrerois dans les chemins, & de vivre dans les Villes, des aumônes qu'on a coutume de distribuer à la porte des Mosquées.

Quelle

quelle affreuse ressource pour un homme, qui, élevé dans l'opulence, s'étoit vu, la veille, au plus haut degré de la fortune ! quelle affreuse humiliation pour un homme, qui, malgré les écarts, conserve toujours le germe des sentimens qu'inspire une bonne éducation ! Il faut en avoir fait, comme moi, la funeste expérience pour en bien concevoir toute l'horreur.

Les premiers que je rencontrais lorsque j'eus marché pendant quelques heures, furent deux Arabes, qui, assis sur le bord d'une fontaine, faisoient un assez frugal repas. Pressé par la faim, je m'approchai d'eux, & malgré la défiance que j'avois pour une démarche aussi humiliante, je leur exposai ma misère. Ils n'y furent point insensibles, & partagerent leurs provisions avec moi. Ils me dirent qu'ils alloient rendre leur Chef, que c'étoit un homme courageux qui seroit charmé de me recevoir dans sa troupe, & qu'il ne me laisseroit manquer de rien, si je voulois lui offrir mes services, & que je ne pouvois mieux faire, vu l'état de détresse où ils me trouvoient.

Je feignis de me laisser persuader & je les suivis. Je fus parfaitement bien reçu de leur Capitaine. Il me fit donner des habits, des armes, & un cheval avec une peau de tigre, pour me défendre des injures de l'air; je fis plusieurs courses avec eux, dans l'espérance qu'ils pourroient peut-être prendre leur route du côté de Bagdad où j'avois dessein de me réfugier. Il je pouvois trouver l'occasion de les abandonner. Je ne vous parlerai point de toutes les prises que nous fimes, ni des différens combats que nous eûmes à soutenir; ce détail ne vous causeroit que de l'horreur; je ne cherche que l'occasion de m'échapper, & fort heureusement pour moi, elle ne tarda pas à se présenter.

Nous étions près de la ville d'Anna, Capitale du Royaume de ce nom. Notre Chef ayant appris que le Sultan étoit en chemin avec toute sa Cour pour aller passer quelque tems dans un Palais qu'il venoit de faire bâtir à la campagne, il résolut de l'enlever avec toutes ses richesses. Comme il savoit que le Prince devoit camper la nuit, il attendit qu'elle fut venue &

se mit en marche avec une partie de ses gens parmi lesquels il choisit les plus déterminés, & par un bonheur singulier je fus du nombre de ceux qui restèrent pour la Garde de notre Camp. Je ne sçais pas comment se termina l'aventure, puisque je profitai de l'obscurité de la nuit pour m'évader, m'étant laisi d'un des meilleurs chevaux de la compagnie. Je courus fort longtemps, & je n'étois plus qu'à cinq lieues de cette Ville, lorsque mon cheval tomba mort de faim & de lassitude. Ramassant alors le peu de forces qui me restoit, je marchai si courageusement & si vite, qu'enfin j'arrivai vers le fort, mais tellement exténué de fatigue & dans un équipage si délabré, que j'aurois excité la pitié de l'homme le plus insensible.

Septième & dernière Aventure. Suite & Conclusion de l'Histoire d'Atoph & de Gulnachar.

Quoique je ne fusse pas sans inquiétude sur la manière dont je serois reçu par Gulnachar, après m'être si mal comporté envers elle, je me hâtai

224 *Suite de mille & une Nuits,*

de gagner ma demeure, Je frappai fort long-tems sans qu'on parut s'en appercevoir. Ce délai redoubla mes appréhensions.

Je ne sçavois plus quel parti prendre, lorsque j'entendis la voix d'un esclave qui me demanda assez brusquement ce que je voulois. Je lui dis que j'avois quelque chose de très-important à communiquer à sa maîtresse, il me répondit que ce n'étoit pas d'elle de lui parler, & s'obstina à ne point ouvrir. Je heurtai plus vivement encore, & le bruit que je fis attira enfin mon épouse qui me demanda ce j'étois & ce que je voulois. Je lui répondis-je, le malheureux Alon. A peine eus je prononcé ces mots, qu'elle-même vint m'ouvrir.

Elle ne m'eût pas plutôt ouvert, que, jettant un cri de surprise, & venant à moi les bras ouverts: cher époux, me dit-elle, est-il possible que je sois assez fortunée pour vous revoir dans le tems que je l'espérois le moins? occupée sans cesse à pleurer votre absence, j'osois à peine me flatter que vous fussiez encore au nombre des vivans. Je n'eus pas la force de

répondre à cet accueil dont je restai confondu, je me jetai à son col & la tins fortement embrassée, en lui mouillant le visage de mes larmes, & je me laissai entraîner machinalement dans son appartement où je me trouvais sans trop savoir comment j'y étois parvenu.

L'état affreux dans lequel j'étois ne permit pas à Gulnazar de me faire beaucoup de questions. Elle jugea que j'avois besoin d'être en liberté pour me mettre en état de paroitre avec plus de décence, & elle me quitta sous le prétexte d'aller donner les ordres pour qu'on eut soin de me préparer un bon repas. Je profitai de son absence pour aller au bain & pour changer d'habillemens, après quoi je revins auprès d'elle. Nous nous assîmes à table où j'eus le plaisir de boire & de manger avec d'autant plus d'appetit qu'il y avoit long-temps que je n'avois fait un aussi bon repas. Je lui fis ensuite le détail de mes aventures en supprimant les circonstances qui auroient pu lui déplaire. Sa tendresse l'emporta sur le ressentiment qu'elle auroit dû naturellement

conserver contre moi; elle me plaignoit & me fit quelques reproches, mais d'une manière si douce, que j'en fus pénétré. Je sentis même pour elle quelque retour de mes premières ardeurs. Je vécus encore quelque tems sans manquer à ce que je lui devois & sans lui causer la moindre jalousie; mais, la vie uniforme que je menois, le défaut d'occupations & le goût du plaisir pour lequel je m'étois toujours senti un penchant décidé, me rengagèrent bientôt dans mes premiers excès. Je ne tardai pas à reprendre mes premières habitudes, & je partageai mon tems entre quelques amis d'une humeur conforme à la mienne, & quelques jolies femmes par qui je m'étois laissé séduire.

Gulnachar ne tarda pas à s'apercevoir de ce dérangement. Ne pouvant plus m'en parler, dans la crainte que je ne l'abandonnasse une seconde fois, elle se contentoit de gémir en secret, mais celui de tous mes déportemens qui la toucha le plus, ce fut l'amour que je ressentis pour une jeune Esclave qui s'appelloit Loulchen, qui sans être belle & sans aucun autre

mérite que celui que mon aveuglement lui supposoit, trouva le moyen de me captiver au point que je n'agissois que suivant ce qu'elle me prescrivoit.

Son humeur étoit capricieuse, son caractère faux comme celui de toutes les femmes de cette espèce. Jamais elle ne me parloit suivant sa pensée, elle affectoit quelquefois de la jalouse pour picquer mon amour-propre, & masquoit ses artifices par des feintes caresses qu'elle ne me prodiguoit que pour m'attirer plus infailliblement dans la piège, & me jeter dans des débris qui autoient, à la fin, occasion de la perte de ma fortune, & m'auroient plongé dans la plus affreuse misère. Elle avoit tant d'esprit, qu'il n'étoit pas possible de s'ennuyer avec elle. Elle avoit abusé du talent de plaire, qu'elle possédoit à un souverain degré, pour causer la ruine de plusieurs habitans de la Capitale, auxquels j'avois succédé.

Plusieurs de mes grands amis, instruits de cette intrigue, firent leurs efforts pour m'en détourner; en vain ils m'avertirent du danger de la conduite de cette femme artificieuse.

envain ils me donnoient des preuves de sa fausseté, je fermois l'oreille aux sages conseils qu'ils me donnoient, & si, quelquefois, persuadé de la vérité de leurs rapports, je lui faisois mes plaintes, & je menaçois de l'abandonner, un seul mot de sa part, une feinte careffe & des larmes qu'elle avoit l'art de répandre quand elle le vouloit, me faisoient bientôt abandonner ma résolution, & je tombois à ses pieds plus passionné que jamais.

Cependant Gulnachar, désespérée de cet odieux commerce, s'apercevant du ton que ma folle prodigalité faisoit à ma fortune, ne put s'empêcher de me remontrer, avec la douceur ordinaire, les fâcheux inconveniens qui pouvoient résulter de ces excès; mais loin de l'écouter & de suivre ses conseils, je la rebutois durement & je retournois chez cette femme avec laquelle je me plaisois à faire les railleries les plus sanglantes sur les éternelles remontrances de mon épouse. Cette malheureuse Louschen, pour mieux réussir à m'animer contre Gulnachar, me la représentoit sans cesse comme une femme impérieuse, ridi-

culement jalouse, qui vouloit donner des loix à celui de qui elle devoit en recevoir; quelquefois même s'apercevant que par un foible reste de considération, j'exigeois le secret tant sur nos parties que sur les présens dont je l'accablois, elle ne m'épargnoit pas & jettoit un si grand ridicule sur l'espece de dépendance dans laquelle je vivois, que je rentrais au logis, furieux contre une épouse respectable qui méritoit tout mon attachement, je l'accablois des reproches les plus durs, & quelquefois je pouffois la barbarie jusqu'au point de la rendre victime de ma mauvaise humeur. Cette épouse supportoit ces mauvais traitemens avec une douceur & une patience qui auroient désarmé tout homme qui auroit été moins prévenu; elle ne répondoit à mes reproches que par l'abondance de ses larmes auxquelles mon aveuglement me rendoit insensible. Que l'homme est à plaindre, lorsque séduit par les dangereuses illusions d'une passion effrénée, il se refuse à tout ce qui pourroit l'en distraire, pour s'abandonner aux prestiges de ces Syrenes mille fois plus

dangereuses que la peste & les autres
fleaux dont l'humanité est souvent
affligée. Sourd aux remords, il n'écoute
plus la voix de la raison, & suit aveu-
glement le penchant qui l'entraîne
vers le crime. Combien n'a-t-il pas
à rougir, lorsque le nuage venant à
se dissiper, il jeta un regard attentif
sur sa conduite passée ? C'est ce que
j'éprouve en ce moment, mes yeux
sont ouverts, je sens toute l'horreur
de mes procédés, & il ne me reste
plus que le regret & la honte de ma
conduite passée. Heureux ! si je puis
parvenir à réparer les maux que j'ai
faits, & obtenir, par le plus parfait
dévouement, le pardon dont j'ai besoin
que je suis absolument indigne. Ce dieu
me console, au moins, dans la présente
situation où je me vois réduit, c'est
que le Ciel n'a pas permis que j'aie été
plus long-tems la dupe de la perfide
Iouschen, ni qu'une femme telle que
Gulnachar passoit sa vie dans la dou-
leur la plus amère, en se voyant l'objet
des mépris & de la haine d'un homme
qu'elle aimoit avec excès, & qui lui
devoit une éternelle reconnoissance.

Il y avoit déjà quelque tems que

ce commerce duroit; & quoiqu'on m'eut averti qu'outre plusieurs autres qu'elle favorisoit, elle en avoit un de préférence qu'elle enrichissoit à mes dépens & à celui des autres, & qu'on m'en eut donné des preuves, je ne le voulois pas croire, tant ma prévention étoit forte. En effet, elle masquoit si bien la conduite, & s'observoit si scrupuleusement en ma présence, qu'elle faisoit aisément évanouir les soupçons que ces différens rapports avoient occasionnés. Cependant, je ne tardai pas à connoître la vérité de ces rapports. Le détestable conseil qu'elle osa me donner, l'indigne traitement qu'elle mit ensuite en usage pour me perdre, & dont je manquai d'être la victime, m'ont fait connoître toute la noirceur de son ame.

Mon cher Seigneur, me dit-elle un jour, après m'avoir accablé des plus tendres caresses, j'attends de vous la preuve de cet amour que vous me jurez sans cesse, & je me crois même en droit de l'exiger. Vous n'ignorez pas quelle est la violence de la passion que vous m'avez inspirée pour vous. Vous l'avouerez-je malgré l'habitude

qui, par un faux préjugé, diminue toujours le prix des choses, plus je vous vois, plus je sens croître cet amour; mais, oserai-je vous dévouer toute ma foiblesse? La crainte d'être séparée de vous, trouble la tranquillité de mes jours. Je suis jalouse, & la jalousie est toujours la compagne du véritable amour. Galnachar me rend la proie des plus cruelles inquiétudes. Hélas, elles ne cesseront que lorsque je serai sûre de votre constance; & que le don de votre foi aura confirmé les sermens que vous me faites de m'aimer jusqu'au tombeau. Je veux absolument devenir votre épouse, & vous pouvez d'autant plus facilement me satisfaire sur ce point, que notre religion & nos loix autorisent la pluralité des femmes. D'ailleurs, cette marque de votre tendresse doit être la récompense de la mienne; & si je suis assez malheureuse pour essuyer votre refus, il ne me restera plus que le triste parti de renoncer à vous, & de me venger de ce cruel outrage par la plus parfaite indifférence. Je sens bien ce qu'il en doit coûter à mon cœur, avant que de s'affermir

dans cette résolution ; mais dussé-je succomber sous le poids du chagrin que me causeroit un refus qui seroit pour moi déshonorant, quelque fut ma passion pour vous, ou vous combleriez mes desirs, ou je ne vous verrez de ma vie.

A ce discours auquel j'étois bien éloigné de m'attendre, je restai comme immobile, sans savoir que répondre ; mais en me voyant dans la nécessité de parler : lumière de ma vie, lui dis-je, je sacrifierois mes jours pour vous, que ne m'est-il permis de faire ce que vous me demandez ! que je suis à plaindre de ne pouvoir vous satisfaire ! forcé par une promesse authentique scellée de la religion d'un serment inviolable, il ne m'est pas possible d'user du privilège de la loi, puisque je n'ai épousé Gulnachar qu'à condition que je ne lui associerois jamais d'autre femme. Séduit par les attraits que la nature s'est plu à répandre sur vous, je n'ai pas observé la promesse que je lui avois faite de ne jamais manquer à la fidélité que je lui devois ; elle-même n'a pas regardé cette promesse comme très-importante, puisqu'elle m'a pardonné

mes écarts ; mais , ce seroit lui causer la mort que de violer mon serment , & malgré tout le desir que j'ai de faire ce qui vous est agréable , jamais je n'y manquerai Non , perfide , s'écria-t-elle en fureur , tu ne m'as jamais aimée . Vil esclave des volontés de Gulnachar , crois-tu m'éblouir par la crainte ridicule de violer un serment chimérique dont tu n'as pas craint de transgresser les loix . La religion qui te défend de vivre dans le désordre , te permet d'avoir plusieurs femmes légitimes , & ces prétendus scrupules ne sont que de vains prétextes dont tu voudrois m'abuser ; fors au plutôt de ma présence , ne parois jamais devant mes yeux , & n'attends de moi que haine & mépris .

En achevant ces mots , elle tomba sur son sofa dans un trouble inconcevable , son visage étoit baigné de larmes , elle me demanda mille pardons de ses emportemens , & me supplia d'oublier ce qu'elle m'avoit dit , & de n'attribuer les expressions un peu trop dures dont elle s'étoit servie qu'à la force de l'amour dont elle brûloit pour moi . Elle me le peignit , cet

amour prétendu, avec des couleurs si vives, ses plaintes étoient si touchantes, que je ne pus m'empêcher d'en être fortement ému. Cela ne doit pas surprendre; je l'aimois avec idolâtrie, & elle jouoit avec tant d'adresse le rôle d'une femme vraiment passionnée, que l'homme le plus défiant s'y seroit trompé. Cependant, malgré la passion qu'elle avoit scû m'inspirer, je persistai dans ma résolution, & comme elle vit que rien ne pouvoit me faire changer: Eh bien, dit elle, en me présentant la main, puisque rien ne peut vous engager à violer un serment que vous avez fait imprudemment, puisqu'on ne doit jamais oser d'exécuter une chose qui ne dépend pas de nous, puisque vous ne voulez pas associer une femme à la vôtre, quoique la loi vous le permette, je connois un moyen sûr de vous dégager de ce fatal serment, si Gulnashae n'étoit plus..... Vous m'entendez..... un véritable amant ose tout pour l'objet de sa tendresse, & vous devez juger de l'excès de mon amour pour vous, par l'effort que je fais sur moi-même pour oser vous faire

un tel aveu. Elle se tut pour attendre ma réponse; mais au lieu de parler, cédant à la force de l'ardeur dont je brûlois, je me jettai à ses genoux, & je lui prodiguai les caresses les plus vives.

Elle me repoussa avec dédain, & me dit ironiquement de réserver ces marques de tendresse pour la personne dont je n'étois que le vif esclave, & m'assura qu'elle étoit absolument décidée à rompre tout commerce avec moi. Je ne me rebutai point; je priai, je pressai, & je mis tout en œuvre pour l'attendrir, mais tout fut inutile, & je n'en essayai que des mépris. Je me levai furieux & sortis dans le dessein d'exécuter le crime horrible que cette furie m'avoit suggéré. Je ne puis me rappeler ce trait affreux sans horreur; mais, que ne peuvent pas sur le cœur d'un homme fortement épris; les conseils pernicieux d'une femme artificieuse & méchante?

Cependant j'entrai dans l'appartement de Gulnagar qui me reçut avec la douceur ordinaire. Elle ne m'avoit jamais paru si belle, & la négligence de son déshabille étoit encore un

donner des graces capables d'excher les desirs d'un homme qui eût été moins prévenu. Sa présence calma mes sens , j'eus honte de ma conduite. Je me reprochai mon ingratitude envers une personne à laquelle j'étois si cher & qui s'étoit sacrifiée pour moi. Gulnachar s'apperçut de mon émotion , elle jetta sur moi un regard qui acheva de me desolter. Je me jetai à ses pieds , je la priai de me pardonner mes égaremens , & je lui promis de ne plus lui donner le moindre sujet de plainte contre moi. Cette femme charmante , me témoigna par ses caresses , combien elle étoit sensible aux marques de mon repentir ; loin de me faire le moindre reproche , elle chercha à m'excuser , & me dit que jamais il ne seroit question entre nous de ce qui s'étoit passé , & elle m'assura que mon repentir étoit la plus grande satisfaction que je pûsse lui donner.

Je passai la nuit auprès d'elle , & je puis assurer que cette nuit fut une des plus délicieuses de celles que j'ai passées dans ma vie , puisqu'elle me procura des plaisirs purs , qui n'étoient pas empoisonnés par les remords in-

léparables des voluptés qu'on se procure aux dépens de l'honneur & du devoir. Je passai trois jours dans cet état ; Gulnachar qui me croyoit absolument guéri de ma foiblesse, étoit dans une joie inexprimable, & tâchoit par les témoignages de son amour de me faire oublier l'indigne attachement auquel je m'étois livré ; mais un billet que je reçus de ma perfide, & que j'eus le malheur d'ouvrir, malgré toutes les résolutions que j'avois prises d'éviter tout ce qui pouvoit me rapprocher de cette malheureuse, me replongea dans mes anciens égaremens. Cette femme artificieuse me conjuroit de passer chez elle pour me faire part d'un projet d'où dépendoit, disoit-elle, tout le bonheur de sa vie, elle ajoutoit que je ne pouvois lui refuser cette légère satisfaction, puisqu'il ne s'agissoit que de me demander des conseils sur un projet qui n'intéressoit en rien le repos d'une femme aimable à laquelle je devois toute mon estime.

Je balançai quelques instans sur le parti que je prenois. Je craignois, en retournant chez cette femme, de retomber dans mes premiers égaremens,

mais l'amour plus fort que la raison l'emporta encore , j'eus la foiblesse de retourner chez Louschen , bien résolu cependant de ne plus la voir que cette fois , & de rompre ensuite tout commerce avec elle.

Si-tôt qu'elle me vit , elle vint à moi , les larmes aux yeux : que vous ai-je donc fait , me dit-elle du ton le plus mielleux , pour m'abandonner ainsi brusquement ? Est-ce donc un si grand crime que de vous aimer ? Je n'en connois pas d'autre ; mais si c'en est un , vous m'en avez assez punie par votre absence , ne m'accablez pas , je vous prie de votre indifférence , elle me causeroit infailliblement la mort.

J'ai réfléchi , lui dis-je , sur ce que vous avez eu la hardiesse de me proposer à notre dernière entrevue ; j'étois assez aveugle , pour ne pas craindre , en voulant vous plaire , de me rendre le plus criminel de tous les hommes. Comment avez-vous pu concevoir un projet aussi abominable & m'en faire l'aveu ? Je frémis , seulement , quand j'y pense : & si j'eusse été assez malheureux de l'exécuter , ce fer auroit tra-

ché le fil de mes jours ; mais je vous déclare qu'avant de me punir comme je l'eusse mérité, je vous aurois immolée à ma vengeance, & que j'aurois lavé dans votre sang l'injure que vous auriez faite à une femme respectable que vous vouliez sacrifier à vos soupçons.

Mon cher Seigneur, me répondit-elle, troublée par la fermeté avec laquelle je venois de lui parler, vos reproches sont injustes ? & que sont donc ces conseils pernicieux que vous m'accusez de vous avoir donnés ?

Ah Ciel, m'écriai-je, pouvez-vous feindre d'ignorer ce que vous me dites il y a trois jours ? & avez-vous oublié les conseils perfides que vous m'avez donnés de me défaire d'une femme qui mérite toute ma tendresse ? J'ignore, me répondit-elle, ce qui peut vous avoir révolté dans notre dernière conversation ; certainement, vous avez mal compris mes paroles. Jamais je n'eus l'intention de vous porter à commettre un crime, je voulois simplement vous engager à éloigner ou à répudier Gulnâchar, afin que sa jalousie ne troublât plus nos

plaisirs. Si vous avez conçu quelques desseins criminels, vous ne devez en accuser que vous-même, vous êtes donc le seul coupable. Je suis bien à plaindre, ajouta-t-elle, puisque vous avez l'injustice de m'attribuer de pareilles horreurs. Elle me parut de si bonne foi, que je fus assez foible pour la croire; je fus même assez aveugle pour lui demander pardon, & comme elle avoit des raisons d'intérêt pour me retenir dans ses chaînes, elle me l'accorda volontiers, mais elle n'osa plus me parler de Gulnachar, elle continua de vivre avec moi de la même manière qu'elle avoit toujours fait, & je ne tardai pas à lui rendre bientôt toute mon amitié.

Cependant malgré la malheureuse passion qui me dominoit, je n'avois plus en elle la même confiance. Le conseil qu'elle m'avoit donné ne sortoit point de ma mémoire, je me rappellois, malgré moi, les rapports qu'on m'avoit faits, tant sur sa mauvaise conduite, que sur la perfidie de son caractère, & je ne tardai pas à être convaincu de la vérité de mes soupçons.

Un soir que j'étois resté chez elle

assez tard, & que je paroissais avoir le dessein de rester, elle ne put s'empêcher de me témoigner une inquiétude extraordinaire; & comme elle fut la première à m'avertir que la nuit étoit fort avancée, & qu'il étoit tems de me retirer, je lui fis quelques reproches obligés sur l'empressement qu'elle me témoignoit de me voir partir. Elle sentit son tort, & voulant se disculper, mon cher Aloph, me dit-elle, en me regardant tendrement, quoique les heures ne me paroissent que des momens lorsque je les passe avec vous, je me trouve aujourd'hui dans une fâcheuse circonstance qui me force à vous prier de me laisser seule. J'ai grand besoin de repos, je vous l'avoue; je suis tourmentée par une migraine si violente, que je me sens incapable de vous tenir plus long-temps compagnie. Belle Persienne, lui dis-je, je n'ai point d'autres volontés que les vôtres, & si je suis resté chez vous plus tard qu'à l'ordinaire, c'est pour me dédommager de la privation que je dois éprouver demain, puisque je prévois que je n'aurois pas le plaisir de vous voir. Des affaires importantes

qu'il faut absolument que je termine, me retiendront, peut-être jusqu'au soir. Vous allez en juger à la lecture d'une lettre que j'ai reçue de la part d'un des plus riches Négocians de cette Ville. La voici, écoutez-moi.

« Pour Aloph, époux de Gulnachar.

« Le père de votre épouse, dont j'étois
 « l'ami particulier & qui faisoit un
 « grand commerce de diamans, en
 « acheta pour vingt mille pièces d'or,
 « dans la Ville de Golconde où je me
 « trouvois, pour lors, avec lui. Peu de
 « jours après il tomba malade, & se
 « voyant prêt de mourir, il voulut
 « mettre ces pierres en main sûre,
 « afin qu'on les rendit à sa fille; il en
 « fit un paquet qu'il eut soin de cacher,
 « & la voyant fait appeller, il ne fit
 « point de difficulté de me les confier,
 « en me priant de les remettre à Gul-
 « nachar aussi tôt que je serois de retour
 « à Bagdad. Il mourut quelques heures
 « après. Comme mes affaires ne m'ont
 « pas permis de revenir plutôt en cette
 « Ville, & que depuis un mois j'y suis
 « arrivé, je viens d'apprendre que vous
 « aviez épousé la fille de mon ami;
 « je vous prie de passer chez moi demain

lorsque je me vis tout-à-coup attaqué par trois voleurs qui fondirent sur moi le sabre à la main.

Je me mis promptement en défense, mais j'aurois infailliblement succombé sous leurs coups, sans la bravoure de quatre hommes, qui, sortant du coin d'une rue, se jettèrent sur ces assassins, & les pressèrent si vivement, qu'ils furent obligés de prendre la fuite. Ce secours inespéré me pénétra de reconnoissance, & m'étant approché de celui de ces courageux défenseurs, qui paroissoit être le maître des autres, je commençois à lui témoigner combien j'étois sensible au service qu'il venoit de me rendre, lorsque j'eus la douleur de le voir tomber à mes pieds. Ne doutant point qu'il ne fut blessé, je priai les trois autres de m'aider à le porter jusques dans ma maison, pour lui donner tous les secours qui dépendoient de moi; mais, qui pourroit exprimer l'étonnement dont je fus saisi, lorsque je reconnus Gulnachar & trois de mes esclaves dont elle s'étoit fait accompagner.

Les mouvemens dont je fus agité furent si violens, & les remords dont

j'étois accablé firent une telle impression sur moi, que je fus sur le point d'attenter à ma vie, pour me punir de la barbarie avec laquelle j'en avois agi avec une femme digne d'être adorée. Jamais elle ne m'avoit paru si belle; & tout l'amour qu'elle m'avoit autrefois inspiré s'étant réveillé dans mon ame, me faisoit envisager avec horreur l'état dans lequel je l'avois réduit. Quoi, m'écriai je, est-il possible que je n'aye rien fait jusqu'aujourd'hui que pour contribuer à votre malheur? ah, trop aimable Gulnagar, j'étois indigne de vous posséder. Vous avez tout fait pour un ingrat. Vos procédés, votre tendresse, votre douceur, votre constance, tout semble s'élever contre moi pour me convaincre de mes torts..... Les larmes qui me suffoquoient m'empêchèrent de continuer, & me contenant d'embrasser ses genoux, je lui tins des discours sans ordre & sans suite, mais plus énergiques que tout ce qu'on peut imaginer en pareilles circonstances.

Cependant le Chirurgien que j'avois envoyé chercher, visita sa blessure qui se trouva peu considérable; ce rapport me causa la plus grande joie; mais,

comme le sang qu'elle avoit perdu j'avoit considérablement affoiblie, nous ja portâmes sur son lit. Elle revint bientôt à elle-même. Je profitai de ce calme pour lui demander comment il s'étoit pu faire qu'elle se trouvât si à propos pour me sauver la vie. Mon cher Aloph, me dit elle, je ne suis point actuellement en état de vous instruire du détail de cette aventure, mais Coroud, votre esclave, peut également vous satisfaire, puisque sans son rapport j'aurois absolument ignoré l'horrible complot dont vous avez manqué d'être la victime. Parle-donc, lui dis-je, ne tarde point à me développer ce mystère, je brûle d'impatience d'en être instruit.

Seigneur, me dit Coroud, Louschen a pour esclave, une fille, pour laquelle je n'ai pu m'empêcher de ressentir de l'amour. Comme vous m'avez souvent envoyé chez sa maîtresse, j'ai trouvé le secret de plaire à cette fille, & de m'en faire aimer. Elle m'a appris que vous n'étiez pas le seul amant que la perfide Louschen abusoit, qu'elle en avoit déjà ruiné plusieurs, & qu'elle ne cherchoit à vous conserver que

parce que vous étiez plus riche & plus libéral que les autres ; qu'indépendamment de cette multitude de soupirans , elle en avoit un de préférence pour lequel elle ressentoit la plus violente passion ; mais que c'étoit un scélérat qui s'étoit noirci par des crimes dignes du dernier supplice. J'ai sçu ce matin par cette même esclave , que Louschen & ce traître avoient formé le projet de vous assassiner ; lorsqu'après le souper vous seriez en chemin pour vous rendre à votre maison , & de vous enlever la boîte de diamans que vous avez dû recevoir ; qu'ils devoient ensuite quitter Bagdad & se sauver dans les Indes orientales. Effrayé du péril qui vous menaçoit , j'avois d'abord pris la résolution de vous avertir ; mais , craignant que trop prévenu pour Louschen vous n'eussiez pas de confiance dans mon rapport , & que vous ne me fissiez châtier comme un infâme calomniateur , je pris le parti de tout découvrir à votre épouse. Justement allarmée pour vos jours , elle n'a pu s'empêcher de faire éclater sa tendresse ; elle prit sur le champ un de vos habits , s'arma d'un sabre ,

puis, s'étant fait accompagner de deux autres de vos esclaves avec moi, nous nous sommes tenus en embuscade auprès de la maison de Loufchen; nous vous avons suivi de loin, & Gulnachar, avec un courage au dessus de son sexe, voyant que vous étiez prêt à succomber, s'est exposée, comme vous l'avez vue, pour vous dérober à la fureur de ces brigands. Voilà, Seigneur, la vérité telle que vous avez exigé que je vous le dise.

Je n'eus pas la force de répondre; mais voyant que ma chère Gulnachar étoit assez tranquille, je fis signe qu'on me laissât seul pour pouvoir lui parler plus librement; puis m'étant mis à genou auprès de son lit, je pris une de ses mains qu'elle m'abandonna de manière à me témoigner qu'elle étoit touchée de mon repentir, je lui demandai sincèrement pardon de mes affreux procédés..... C'est assez, interrompit le Calife, j'ai été témoin de cette scène, j'ai tout entendu, quoique fort mal à mon aise. Je suis fort satisfait de vous voir repentant, & dans la résolution de vous mieux comporter à l'avenir.

Ce Monarque envoya aussi-tôt des Gardes pour se saisir de Loutchen & de son amant; on ne les trouva point. Comme ils étoient partis dès le matin, il ne put leur faire subir la juste punition qu'ils méritoient. Furieux de l'évasion de ces coupables, il envoya chercher le Juge chargé de la Police. Il lui fit les plus vives reproches sur sa négligence à s'informer des désordres qui régnoient dans la Capitale; mais, ce Juge intègre s'étant prosterné aux pieds du Calife, lui représenta qu'il lui-étoit impossible de sçavoir tout ce qui se passoit dans l'intérieur des familles dans une Ville immense composée de gens de toutes les Nations, qu'il ne négligeoit rien pour maintenir le bon ordre; & il lui fit voir en même-tems, que, depuis huit jours, il avoit fait enfermer vingt de ces femmes qu'on appelle du bon ton, dans une Maison de Force, pour avoir ru né une infinité d'enfans de famille, & les avoir réduits à faire mille bassesses pour satisfaire la cupidité & le luxe insensé de ces pestes publiques. Eh bien, dit le Calife, un peu radouci, je vais établir des surveillans dans tous les

quartiers de la Ville, je les autoriserai à faire les perquisitions les plus exactes pour découvrir ces sortes de femmes, qui, comme le dit Aloph, sont bien plus à craindre que les voleurs de grand chemin, puisque ceux ci vous attaquent à forces ouvertes, au lieu que celles ci vous attirent par leurs fausses caresses, & qu'on a toutes les peines du monde à se garantir des pièges quelles ne cessent de tendre à ceux qui sont assez foibles pour y tomber.

Je leur donnerai une marque distinctive qui servira à les faire connoître, je déclarerai nulles toutes les obligations qu'elles auront extorquées à leur profit, & je leur défendrai, sous peine d'être fouettées dans chaque carrefour de la Ville, de paroître en public dans ces chars superbes, du haut desquels elles insultent les mœurs & la vertu. Il donna ordre ensuite qu'on fit venir Gulnachar. Le Calife la trouva charmante, quoique sa blessure & le sang qu'elle avoit perdu lui eussent ôté ces vives couleurs d'incarnat qui la rendoient si belle. Il exigea d'Aloph un serment, par lequel il s'engageoit à ne jamais causer de chagrin à son

épouse, & faisant réflexion que l'oïveté dans laquelle cet Aventurier avoit vécu jusqu'alors, étoit la source des dérèglemens de sa vie précédente, il lui donna dans son Palais une charge honorable, qui, devant l'occuper journellement, ne pouvoit manquer de le distraire de son libertinage; il fit à Gulnachar des présens magnifiques, après lui avoir donné toutes les louanges que méritoient ses vertus & son cœur.

Depuis ce moment, ces deux époux ont toujours été fort unis. Aloph ne s'étudia plus qu'à faire le bonheur de Gulnachar. L'amour & la vertu de cette charmante femme triomphèrent enfin de l'erreur & de l'aveuglement de son époux. Tous deux, ils goûtèrent une satisfaction sans égale. Aloph mérita par la suite d'être mis au rang des Visirs. Il fut aussi distingué par sa probité que par la supériorité de ses lumières, & sembla ne s'être écarté de ses devoirs que pour prouver à la postérité, qu'une femme aimable peut presque toujours, par sa douceur, sa patience, & sa bonne conduite, rappeler l'homme à la vertu.

Fin de l'Histoire d'Aloph & de Gulnachar.

Le jeune Chinois, en attendant le retour de son père, qui, comme on le sçait, parcouroit le monde pour chercher l'eau merveilleuse qui devoit désenchanter le Sultan Rasibillak, & son épouse qui étoit disparue sans qu'on ait pu découvrir ce qu'elle étoit devenue, continuoit tous les soirs de faire la lecture des contes que lui avoit laissés le Médecin son père, pour procurer au Sultan le sommeil dont il avoit un si grand besoin.

Depuis que le Sultan goûtoit les douceurs du repos, les Ministres, les Princes, regardoient le jeune Chinois de meilleur œil; ils commencèrent à espérer de revoir bientôt leur Prince dans l'état de santé où il étoit avant son enchantement, & ne cessoient d'engager ce jeune homme à choisir les histoires les plus intéressantes pour endormir le Sultan leur maître. Tranquillisez vous, leur dit le jeune Chinois, mon père m'a prescrit ceux que je devois lire au Sultan: j'espère que vous serez satisfaits de l'histoire que je vais lire. Les Visirs, accompagnés des Princes & des Seigneurs de la Cour, ne manquoient pas une lecture; & lorsqu'ils

154 *Suite des mille & une Nuits,*
furent rassemblés, le Médecin com-
mença ainsi : Seigneur, dit-il, en
s'adressant au Sultan Rasibillak;

HISTOIRE

*Du jeune Porteur-d'Eau, & de
la belle Ghulnaz.*

LE Royaume de Kachemire étoit autrefois gouverné par un Prince nommé Aladin : ce Prince étoit père d'une fille, qui, sans contredit, eût été la beauté la plus parfaite de l'Orient, si la fille de son Visir ne lui eût disputé cet avantage. On ne parloit dans tout l'Orient, que des attraits divins, dont les deux Princesses étoient pourvus. Plusieurs Rois, sur la foi de la renommée, s'étoient laissé enflammer pour elles, & songeoient à les demander en mariage. Il auroit été difficile de décider qui de ces deux beautés étoit la plus accomplie ; mais soit prévention, soit que la fille du Visir, moins fière, & plus humaine que sa rivale, eût gagné

les cœurs de la multitude, tous les suffrages étoient pour elle.

La fille du Roi conçut un chagrin si violent de se voir préférer Ghulnaz (c'étoit le nom de la fille du Visir), qu'elle tomba dans une langueur mortelle. Son père, allarmé, fit venir les Médecins, qui l'assurèrent que le mal de la Princesse provenoit de quelque déplaisir secret.

Aladin pressa sa fille de lui ouvrir son cœur. Pour l'y déterminer, il s'engagea par un serment solennel à lui accorder tout ce qu'elle demanderoit, dût-il lui en coûter la moitié de son Royaume. La fille du Roi, bien loin de découvrir à son père la basse jalousie dont elle étoit dévorée, auroit voulu se la dissimuler à elle-même. Mais, touchée des marques de tendresse que lui donnoit son père, & de la profonde douleur qu'il témoignoit, elle ne put résister davantage, & lui avoua que l'extrême beauté de Ghulnaz étoit la cause de son mal qui ne cesseroit que par l'éloignement de cette odieuse rivale.

Le Roi tâcha de consoler sa fille, & l'assura que dans peu elle n'entendrait plus parler de celle qui causoit

ses peines. En effet, il manda son premier Ministre : Visir, lui dit-il, c'est à regret que je vous ordonne de vendre votre fille : je sens combien il en coûtera à votre cœur ; mais la vie de ma fille y est intéressée. C'est vous en dire assez. J'attends ce sacrifice du zèle que vous m'avez toujours témoigné. Aladin, sans attendre sa réponse, se retira.

A cet ordre si cruel, le Visir étoit resté pétrifié. Revenu à lui même, & voyant que le Sultan s'étoit retiré ; il rentra chez lui accablé de douleur. Abbatu, consterné, il balançoit quelque tems entre l'amour paternel & l'ambition. Cette dernière passion l'emporta enfin, & étouffa dans son cœur la voix de la nature. Un reste de honte l'empêcha pourtant d'exposer sa fille aux regards du public. Pour éviter cet e ignominie, il imagina de la faire mettre dans un coffre. Faisant ensuite venir un Crieur : vous vendrez, lui dit-il, ce coffre quarante mille aspres ; mais j'y mets une condition : celui qui en fera l'acquisition, le prendra sans voir ce qu'il renferme. Le Crieur voulut en vain exécuter les ordres du

Visir : la condition qu'il avoit mise au marché , éloignoit tous les acheteurs. Un jeune Porteur d'eau , plus hardi que les autres , soupçonna du mystère , & s'offrit à en courir le risque. Il emprunta d'un riche Négociant , à qui il portoit de l'eau depuis deux ans , la somme-fixée ; & après l'avoir comptée au Crieur , il fit porter le coffre chez lui.

Rien ne put égaler sa surprise & sa joie , lorsqu'en ouvrant avec empressement le coffre . il vit qu'elle renfermoit une jeune fille d'une beauté ravissante : charmante Houris , lui dit il , vous êtes sans doute une de ces Nymphes célestes destinées aux plaisirs des élus dans l'autre monde : par quelle étrange aventure avez-vous été mise dans ce coffre ? la fille du Visir qui ne vouloit pas se faire connoître , lui répondit : vous voyez une infortunée que le malheur poursuit : le sort m'a fait votre esclave , je n'en murmure point , & vous trouverez dans moi toute la soumission & toute la fidélité que je vous dois.

L'aimable Ghulnaz avoit trop de charmes , pour que son Patron n'en ressentit pas le pouvoir. Elle étoit son

esclave, & il pouvoit disposer d'elle à son gré. Mais quoique né dans la classe commune des hommes, il avoit dans ses amours une délicatesse de sentimens bien au-dessus de sa condition. Son bonheur, s'il eut été une suite de la contrainte, lui auroit paru imparfait, & il vouloit le devoir tout entier à l'amour. Il prit donc la résolution de rendre à Ghulnaz la liberté, & de s'unir ensuite avec elle par les liens de l'hyménée. Mais avant d'exécuter son dessein, il voulut éprouver si elle étoit digne du sort qu'il lui destinoit. Il la conduisit dans une petite bourgade éloignée d'une journée de Kachemire, où demouroit sa mère : cette bonne femme demeura toute étonnée lorsqu'elle apperçut son fils avec une si belle fille. Ma mère, lui dit-il, en particulier, j'ai des vues sur cette jeune esclave que je confie à vos soins : veillez sur sa conduite, & examinez si sa sagesse égale sa beauté. Il prit ensuite congé de sa mère & de Ghulnaz, qu'il embrassa tendrement, en les assurant qu'il ne tarderoit pas à les revoir.

La belle esclave gagna bientôt le

cœur de celle qui avoit donné le jour à son Patron. Elle fut enchantée de sa douceur & de ses complaisances, & elle lui devint en peu de tems aussi chère, que si elle eut été sa propre fille. Cette bonne femme qui étoit dans une extrême pauvreté, l'avoit toujours supporté avec patience; mais depuis qu'elle étoit avec Ghulnaz, elle souffroit de lui voir partager sa misère, & désiroit des richesses pour lui faire un sort plus digne de ses vertus.

Cette aimable fille, de son côté, touchée du triste état de celle qui lui témoignoit tant de bonté, chercha à la soulager. Elle lui remit un diamant qu'elle avoit caché lorsque son barbare père l'avoit enfermée dans le coffre, & dit à la mère de son Patron de le vendre deux mille sequins. Le diamant étoit d'une grande beauté. La bonne femme trouva bien vite un acheteur, & revint toute joyeuse auprès de celle qu'elle appelloit sa chère fille.

Ghulnaz loua pour elle & pour sa compagne, une maison plus commode & plus spacieuse, & la fit meubler proprement. Elle commençoit à se consoler de ses malheurs, & à se con-

former à la condition à laquelle elle se trouvoit. Elle avoit conçu une tendre inclination pour le jeune Porteur d'eau, & n'en avoit jamais rien fait paroître. Elle aimoit à s'entretenir souvent avec sa bonne mère, car depuis qu'elles vivoient ensemble, c'étoit le nom qu'elle lui donnoit dans l'espérance d'être un jour la femme de son fils. Ghulnaz étoit assez contente de son sort, lorsque de nouvelles disgrâces la rendirent plus à plaindre que jamais. Quoiqu'elle mena une vie fort retirée, que malgré la liberté que lui avoit donné son Patron, elle ne sortit que très-rarement & toujours voilée, le bruit de sa beauté se répandit dans la bourgade où elle étoit; un jeune homme en devint éperdument amoureux, & osa lui déclarer sa passion. Sa témérité n'ayant pas eu le succès qu'il en attendoit, son amour se changea en fureur, & il résolut de se venger de celle qui méprisoit ses feux. Il partit pour Kachemire, & ayant rencontré le Porteur d'eau : que je vous plains, lui dit-il, d'élever avec tant de soin une ingrâte. Tandis que vous êtes ici accablé de travaux, elle nage dans une criminelle

abondance qu'elle a sçu se procurer par ses intrigues avec ses amans.

Le jeune Porteur-d'eau, sans examiner si le rapport qu'on venoit de lui faire, avoit quelque fondement, partit aussi-tôt pour se venger de l'outrage qu'il croyoit avoir reçu de celle qu'il étoit dans le dessein d'épouser. Il arriva dans la nouvelle maison que sa mère & la belle Ghulnaz occupoient. La beauté de l'édifice, la propreté des meubles, tout le confirme qu'il est trahi ; il entre. Ghulnaz, qui ne se défioit de rien, parce qu'elle n'avoit rien à se reprocher, veut aller au-devant de lui ; mais il ne lui en donna pas le tems : il se précipite sur elle, & lui plonge dans le sein un poignard qu'il avoit caché sous sa robe. Voyant qu'elle ne tombe pas du premier coup, il veut lui en porter un second ; Ghulnaz, éperdue, l'évite en se jettant par la fenêtre.

Un Juif qui passoit dans la rue, voyant une jeune fille baignée dans son sang, la relève & la conduit chez lui. Cependant la mère du Porteur-d'eau, qui étoit dans une chambre voisine, étoit accourue au cri qu'avoit

jetté Ghulnaz. Elle voit son fils, la fureur peinte dans ses yeux, & un poignard tout sanglant à la main : A qui en voulez-vous, mon fils, lui dit elle, & qu'est devenu Ghulnaz ? Ce fer, lui répondit il, vient de me venger d'une perfide qui me trahissoit. Quelle est votre erreur, s'écria la vieille toute éplorée, & que le vous coûtera de larmes ! vous avez fait périr injustement la plus aimable & la plus vertueuse de toutes les filles. Elle lui raconta alors de quelle manière généreuse Ghulnaz l'avoit tirée de la misère.

Le Porteur d'eau, à ce récit, s'abandonna à la plus vive douleur. Il descendit précipitamment dans la rue, croyant y trouver sa chère Ghulnaz, mais elle étoit disparue. Il parcourut toute la Ville, comme un homme éperdu, sans pouvoir découvrir ses traces, & rentre chez lui désespéré.

Cependant le Juif envoya chercher un Chirurgien, qui, après avoir visité la plaie de la fille du Visir, lui assura qu'elle n'étoit pas mortelle. Il ne se trompoit point, & Ghulnaz ne tarda pas à recouvrer avec sa santé tous ses traits. Le Juif ne put les contempler

d'un œil indifférent, & lui déclara sa passion en amant absolu qui vouloit être obéi. Ghulnaz frémit du danger qui la menaçoit. Observée de trop près pour prendre la fuite, elle prit la résolution de se jeter dans la mer, qui baignoit les murs de la maison du Juif. Elle comptoit pour rien la perte de sa vie, pourvu qu'elle put sauver son honneur. Pour exécuter ce dessein, il falloit écarter son amant; elle feignit de consentir à ce qu'il exigeoit de sa complaisance; mais elle voulut qu'il alla auparavant au bain pour se laver.

Le Juif partit; Ghulnaz ouvre la fenêtre & s'élançe avec intrépidité dans la mer. Trois frères qui pêchoient aux environs, apperçurent de loin quelque chose qui voguoit sur les flots; c'étoit Ghulnaz, qui, en se débattant, étoit portée sur la surface des eaux. Comme ils étoient habiles Nageurs, ils la saisissent par ses habits, la mettent dans leur bateau, & vont aborder à une prairie d'un autre côté de la Ville.

La fille du Visir, rappelée à la vie par leurs soins, se vit bientôt exposée à un danger encore plus terrible, que celui auquel elle venoit d'échapper.

264 *Suite des mille & une Nuits*,

Son extrême beauté fit la plus vive impression sur les trois frères. Une querelle violente s'éleva entre eux, & chacun d'eux en prétend la possession. Ils étoient prêts d'en venir aux mains, lorsque le hasard conduisit auprès d'eux un jeune cavalier. Ils le prirent pour arbitre. Le sort seul, leur dit le jeune homme, après s'être instruit du sujet de leur dispute, peut terminer votre différent : je vais tirer trois flèches de trois côtés différens, celui qui de vous aura plus vite atteint une des flèches, sera le possesseur de cette beauté. La proposition parut si raisonnable aux trois pêcheurs, qu'ils l'acceptèrent sans balancer. Le cavalier bande aussi-tôt son arc, & tire successivement trois flèches, vers trois points différens. Les trois frères partent aussi-tôt avec rapidité, chacun d'eux, dans l'espérance d'atteindre le but le premier. Le cavalier les voyant éloignés, saute à terre, met Ghulnaz en croupe, en remontant à cheval, s'éloigne au grand galop des Pêcheurs, & gagne son village.

Il étoit de la destinée de Ghulnaz d'embrâser tous ceux qui la voyoient. A peine le cavalier eut mis pied à

terre , qu'il lui déclara la violence de sa passion. La fille du Visir voyant qu'elle ne pouvoit éviter cette nouvelle attaque que par la ruse , écouta sans courroux l'aveu qu'il lui fit de ses feux ; elle feignit même d'y être sensible ; elle conjura seulement de différer son bonheur jusqu'à la nuit : il me vient , lui dit-elle , une idée , qui , toute bizarre qu'elle est , pourra contribuer à votre tranquillité & à la mienne. Personne n'est prévenu ici de notre arrivée : prêtez-moi un de vos habits , vous me ferez passer pour un de vos parens qui revient des pays étrangers ; comme l'on ne soupçonnera point mon sexe , vous n'aurez point de rivaux à redouter.

Le Cavalier , enchanté , lui donna un habillement complet. Quand elle s'en fut revêtue , je veux vous prouver , ajouta Ghulnaz , que je ne démens point le sexe sous lequel je paroïs à vos yeux , & que peu d'hommes n'égalent mon adresse à manier un cheval. Elle dit , & en même tems sauté avec légèreté sur celui du cavalier , & lui fait faire plusieurs voltes. Tandis qu'il admiroit sa bonne grace , elle s'éloigne insen-

siblement, & pressant avec l'éperon les flancs du cheval; elle lui fait prendre le grand galop, & disparut comme un éclair aux yeux du cavalier éperdu. La crainte d'être poursuivie, la fit courir tout le reste du jour & toute la nuit sans suivre de route assurée.

Les premiers rayons du soleil qui frappèrent l'horizon, lui firent découvrir une grande Ville. Incertaine, elle tourne les pas de ce côté là. Quel fut son étonnement, lorsqu'elle vit les habitans venir à sa rencontre? Notre Roi est mort cette nuit, lui dirent ils, comme il n'a point laissé d'héritiers de son trône, & qu'il craignoit une guerre civile, il a ordonné, par son testament, d'y placer celui qui se trouveroit le premier à l'ouverture des portes de la Ville le jour de son décès.

Ghulnaz reçut d'un air majestueux & affable, tout à la fois, les hommages de ses nouveaux Sujets, qui étoient bien éloignés de soupçonner son véritable sexe. Elle traversa les rues aux acclamations du peuple, & alla prendre possession du Palais, séjour ordinaire des souverains de cette contrée.

Dès qu'elle fut sur le trône, elle

s'appliqua toute entière au Gouvernement de l'Etat. Elle choisit des Visirs intègres & éclairés, & elle eut un soin tout particulier de faire rendre justice à tout le monde. Ses Sujets admiroient la sagesse de son Administration, & bénissoient le sort qui leur avoit donné un Roi plus occupé de leur bonheur que du sien propre.

La belle Ghulnaz régnoit depuis quelque tems, lorsqu'elle reçut des nouvelles du Visir son père qu'elle avoit instruit de sa fortune. Il lui marquoit qu'elle devoit remercier la Providence de son élévation, & finissoit sa lettre par lui donner des conseils sur la manière dont elle devoit se comporter dans les Etats dont elle avoit le gouvernement. Elle mit si bien à profit les leçons du Visir son père, qu'elle se fit chérir de ses Sujets. Elle s'occupoit des embellissemens de sa Capitale, & fit élever une fontaine magnifique au milieu d'une vaste place. Quand cet édifice fut achevé, elle fit faire son portrait, & sans expliquer au Peintre les raisons particulières qu'elle avoit, elle voulut être représentée sous un habillement de Reine. Le portrait

fut placé par ses ordres sur le haut de la fontaine. Des Gardes qu'elle posta aux environs, eurent ordre de lui amener tous ceux qui, en considérant ce portrait, poufferoient quelques soupirs, ou témoigneroient quelque sentiment de douleur.

Dans ces entrefaites, le jeune Porteur-d'eau étoit inconsolable de la perte de sa chère esclave : sa mère, privée de la compagnie de Ghulnaz qu'elle aimoit comme sa fille, mourut bientôt après, du chagrin de l'avoir perdue. Son fils, au désespoir, parcouroit toutes les Villes, dans l'espérance de découvrir les traces de la fille du Visir, dont il ignoroit la naissance. Il vint à cette fontaine ; à peine eut-il aperçu les traits de Ghulnaz qui étoit toujours présente à son esprit, qu'il poussa un profond soupir. Les Soldats s'apercevant du trouble du Porteur-d'eau & de ses fréquens soupirs, le saisissent aussi-tôt, & le conduisirent devant Ghulnaz, qui le reconnut pour le Porteur-d'eau qui l'avoit si maltraitée. Elle lui ordonna, d'un ton irrité, de lui apprendre le motif qui l'avoit engagé à verser des larmes à
la

la vue du portrait placé sur la fontaine. Celui ci, tout tremblant, lui raconta ses malheurs, sans omettre aucune de ses aventures : Ghulnaz le fit mettre en prison, & donna cependant des ordres pour qu'on eût de lui le plus grand soin.

Le hasard conduisit, à quelques jours de là, les trois frères pêcheurs à la même fontaine : quelle fut leur surprise, en reconnoissant dans le portrait qui en faisoit l'ornement, celle qu'ils avoient sauvée du naufrage. Leur flamme mal éteinte, se ralluma à cette vue, & ils ne purent s'empêcher de soupirer. Il furent menés devant Ghulnaz, qui, après leur avoir fait les mêmes questions qu'au Porteur-d'eau, les envoya aussi en prison. Le Cavalier & le Juif vinrent aussi à la même fontaine; & ayant témoigné la même sensibilité, ils eurent le même sort.

Quand ils furent tous réunis, la fille du Visir les fit comparoître devant elle. Si la personne qui est l'objet de vos regrets, leur dit-elle, d'un air ému, paroïssoit ici à vos yeux, la reconnoîtriez-vous ? Ils assurèrent tous Ghulnaz, que, sous quelque forme

qu'elle parût, elle avoit fait trop d'impression sur leurs cœurs pour ne pas la reconnoître. A peine eurent-ils prononcé ces paroles, que, détachant son manteau royal, elle se fit voir sous les habits de son véritable sexe. Tous les six tombèrent à ses pieds, & lui demandèrent pardon des excès auxquels un amour trop violent les avoient portés. La fille du Visir les relèva avec bonté. Puis ayant fait entrer les Ministres & les Grands de son empire qu'elle avoit convoqués, elle prit le Porteur-d'eau par la main, & le fit asseoir sur son trône, après l'avoir fait revêtir des habits royaux. Elle raconta ensuite son histoire, & les pria de reconnoître pour leur Roi son ancien Patron, dont elle répondoit de la sagesse & du discernement : elle l'éprouva peu de jours après, & les noces furent célébrées avec une magnificence vraiment royale.

Le Juif, les trois frères pêcheurs & le Cavalier, furent renvoyés dans leur pays, comblés de richesses, qui, toutes considérables qu'elles étoient, ne les empêchèrent pas d'envier le sort du Porteur-d'eau.

A peine le Porteur-d'eau fut-il cou-

ronné, qu'il voulut rendre lui-même la justice à ses Sujets; de sorte qu'on amenoit devant lui tous ceux qui étoient pris en flagrant délit.

Un jour qu'il sortoit de prendre le sordet avec son épouse, on lui amena deux domestiques accusés d'avoir assassiné leur maître qui respiroit encore assez pour pouvoir être transporté devant le nouveau Roi.

Après avoir interrogé les coupables, ils avouèrent que le crime qu'ils venoient de commettre envers leur maître, étoit involontaire. Mohallek, c'étoit le nom du blessé, convint que ses domestiques, quoique ses meurtriers étoient innocens, & que lui seul étoit criminel. Qu'il reconnoissoit, mais trop tard, la vérité de ce proverbe; *que celui qui creuse un piège à son frère, tombe lui-même dedans.*

Le Roi, d'après l'aveu de Mohallek, soupçonnant que cet homme ne s'avoit point coupable, sans qu'il le fut véritablement, exigea de lui le récit des Aventures qui avoient précédé ce tragique événement. Mohallek, quoique souffrant beaucoup de ses blessures qui étoient mortelles, eut

172 *Suite des mille & une Nuits,*
encore assez de force pour parler
& raconter l'histoire suivante.

HISTOIRE

Des Cruautés inouïes de Mohallek.

JE suis Négociant de cette Ville; ayant perdu mes père & mère à l'âge de vingt ans, je fus obligé de tout vendre pour payer leurs Créanciers, de sorte que j'étois réduit presque à la mendicité. Cette action fit du bruit, parce que je pouvois, si j'eus voulu, ne rien payer, & j'aurois joui d'une fortune assez considérable: un vieux Musulman, qui avoit connu mes parens, avoit appris avec plaisir, les sacrifices que je venois de faire pour conserver leur réputation. Il me fit venir chez lui: Mohallek, me dit-il, la bonne action que tu as faite est méritoire; tu as préféré l'honneur aux richesses... reçois-en la récompense: tu n'as rien; mais j'ai une fille qui est encore jeune; je te la donne avec tout mon bien...

Je sautai au cou de mon bienfaiteur : il fit venir sa fille. Sa vue me charma. Je devins le plus heureux des hommes. Après une année de bonheur, trois jours après il envoya chercher le Cadi, qui nous maria.

Le Ciel me fit père d'une fille : j'en eus une joie si vive, que je distribuai à chacun de mes domestiques dix sequins : ma joie ne fut pas de longue durée, je perdis six mois après le père de ma femme ; je l'aimois beaucoup. Sa mort me pénétra. Je le pleurai long-tems, & jamais regrets ne furent plus sincères. Je crus que ma femme me sçauroit bon gré de mon affliction : au contraire, je n'essuyois d'elle que des mépris. J'attribuai ce changement d'humeur au chagrin de la perte de son père. Je crus ne devoir lui faire aucun reproche. Elle étoit jeune, aimable ; & les momens de plaisir que je comptois me procurer avec elle, me faisoient oublier tous ses caprices. Quelle étoit mon erreur ! elle devint si impérieuse, qu'elle ne voulut plus partager avec moi ni son cœur, ni son lit. Je tenois d'elle toute ma fortune. Il me fallut filer doux. L'in-

grate ! moi qui avoit renoncé en sa faveur au privilège que me donnoit la loi, en lui jurant une fidélité à toute épreuve !

Je fis des réflexions, & pensai qu'éloigné d'elle, j'oublierois bientôt les sermens que je lui avois faits.

Les affaires de mon négoce m'obligèrent de faire un long voyage. Je devins épris des charmes d'une jeune & belle esclave que j'achetai cinq cens sequins. Neuf mois après, cette esclave mit au monde un garçon, dont la naissance, loin de me frapper, me causa les plus vives allarmes.

Foible, subjugué, redoutant ma femme & voulant la paix dans mon ménage, je l'achetai par un crime. Cette épouse que j'avois oublié dans un instant d'ivresse, se présenta alors à mon esprit; & la crainte d'une femme jalouse, me fit dépouiller tout sentiment d'humanité.

Je commençai par immoler à mon repos ma jeune esclave, & après l'avoir fait périr, je voulus sacrifier son fils. Mais la voix de la Nature, tout cruel que j'étois, se fit entendre au-dedans de moi-même, malgré moi, & arrêta

mon bras. Pour ne point verser mon propre sang, je pris le parti de porter l'enfant dans un désert, persuadé que cette innocente victime ne tarderoit pas à y périr.

La providence qui veilloit sur les jours de mon fils, conduisit un pâtre dans l'endroit où je l'avois exposé : sa beauté, ses cris, sa misère, touchèrent le pauvre Berger qui le porta à sa cabane : sa femme, aussi compatissante que lui, se chargea volontiers de cet enfant, & lui donna une chèvre pour sa nourrice.

Il étoit déjà parvenu à l'âge de quatre ans, qu'en retournant dans ma Patrie, je passai dans le village où demeuroit ce Berger; le hasard me fait entrer chez lui pour y loger. J'apperçus un enfant que je ne reconnus point. Mais soit que je fus frappé de sa beauté, soit que la nature parlât en sa faveur, je me sentis émouvoir à sa vue, & je demandai au Berger s'il en étoit le père.

Quelle fut ma surprise, lorsque le Berger m'eut raconté de quelle manière il avoit trouvé cet enfant ? Je reconnus mon fils. A cette sympathie qui m'avoit

176 *Suite des mille & une Nuits,*

louché succédèrent les sentimens d'une haine violente... Je dissimulai pourtant & feignis que les graces de cet enfant me touchoient si vivement, que je le priai de me le vendre, & lui en offris cinquante sequins.

La misere du Berger, son amitié pour cet enfant, sa persuasion qu'il feroit plus heureux entre les mains d'un homme riche qu'entre les siennes, le firent consentir à ma proposition.

Je ne l'eus pas plutôt dans mes bras, que je l'emmenai & le conduisis jusques sur le bord de la mer. La beauté de ce jeune enfant, son innocence, ses tendres caresses, ses cris, ses larmes, rien ne put me fléchir. Je prends mon fils, je le fais entrer dans un sac de cuir que j'eus le soin de bien lier, & sans pitié je le jette dans la mer, me flattant que pour cette fois il n'échappera pas à la mort. Mais le Ciel en avoit ordonné autrement. Le sac donna dans le filet d'un pêcheur, qui le retira par hasard dans le même moment.

Le Pêcheur, étonné, délie le sac, l'ouvre, & voyant dedans un enfant qui respiroit encore, il le suspendit par les pieds, & après l'avoir rappelé

à la vie, il le porta dans sa chaumière. Mon fils étoit destiné à trouver partout des âmes sensibles, excepté celle de son coupable père.

Par son adresse & par son intrépidité, mon fils se fait aimer du Pêcheur, qui l'éleva dans sa profession. Il étoit déjà parvenu à l'âge de quinze ans, lorsque dans un des voyages que je fis pour mon commerce, je passai par la Ville où mon fils demouroit. Je le rencontrai avec le Pêcheur qui lui avoit sauvé la vie : ils étoient chargés de poissons qu'ils débitoient dans les rues. La bonne mine de ce jeune homme me frappa, & pour avoir occasion de sçavoir qui il étoit, j'achetai quelques poissons du Pêcheur. Je lui demandai ensuite si celui qui le suivoit étoit son fils. Le Pêcheur me répondit franchement, qu'il n'étoit pas son père, & me raconta de quelle manière il l'avoit trouvé dans ses filets, enfermé dans un sac de cuir.

Je ne pus comprendre comment ce malheureux enfant avoit pu échapper à une mort que j'avois cru inévitable.

Désespéré de voir le mauvais succès de tant de crimes, je résolus de mieux

prendre mes mesures. J'offris cinq cens sequins au Pêcheur pour le prix de ce jeune homme, & le marché fut bientôt conclu.

Je gardai comme esclave auprès de moi mon fils, sans me faire connoître à lui. Sa douceur, sa fidélité, rien ne put toucher ma cruauté. J'étois toujours déterminé à le faire périr. Je n'aurois pas voulu, pour toute ma fortune, que ma femme que je sçavois être jalouse à l'excès, eut le moindre soupçon sur mon compte. Quoique la loi Mahométane autorisa la Polygamie, je lui avois promis une fidélité inviolable.

Trois années s'étoient écoulées depuis que mon fils me servoit avec un zèle sans exemple. J'aimois intérieurement cet enfant, & je regrettois, au fond de mon ame, qu'il ne fut pas né le fils de mon impérieuse épouse. Un jour je le fis venir dans mon cabinet: Kébat, lui dis-je, (c'étoit le nom que lui avoit donné le Pêcheur) « je suis attaché à vous plus que vous » ne pensez: je vais vous donner une » preuve de ma confiance. Voici une » lettre, partez pour Bagdad, vous

« y trouverez ma fille, & vous la lui
 « remettrez. Je lui recommande de
 « prendre soin de vous. Vous resterez
 « auprès d'elle jusqu'à mon retour.
 « Je ne tarderai pas à vous suivre. »

Kébal obéit, & se mit aussi-tôt en route. Arrivé à Bagdad, il s'informe de ma demeure, & frappe à la porte de la maison qu'on lui indique. Ma fille ouvre, & voit un jeune homme plus beau que l'amour qui lui remet une lettre de ma part. Impatiente, elle l'ouvre; mais de quelle horreur n'est-elle pas saisie, en lisant ces paroles: *Celui qui vous remettra cette lettre est mon plus grand ennemi; je vous l'envoie afin que vous le fassiez punir: j'exige de vous cette preuve de votre tendresse.*

M O H A L L E K.

Ma fille, loin de me ressembler, avoit un cœur simple, & plein de sentimens d'humanité; elle considéra plus attentivement celui qui lui avoit remis ma lettre, & elle ne put se défendre de l'aimer. L'amour lui suggéra un moyen de sauver la vie à Kébal, qui, depuis un moment, lui étoit devenu si cher, qu'elle conçut le dessein de se l'attacher pour jamais. Ayant ordonné

au jeune homme de l'attendre ; elle écrivit, en contrefaisant mon écriture, une autre lettre conçue en ces termes : celui qui vous remettra cette lettre, m'est plus cher que ne me seroit mon fils : regardez-le comme un autre moi-même ; confiez lui l'administration de tous mes biens, & faites-lui épouser ma fille Mélahié. *Votre époux, MOHALLEK.*

Après avoir écrit cette lettre, elle la cacheta. Passant ensuite dans la chambre où elle avoit laissé Kébal : vous vous êtes mépris, lui dit-elle, la lettre que vous m'avez donnée étoit pour ma mère, je vais vous conduire à son appartement. Le jeune homme remit la lettre à ma femme, qui, après l'avoir lue, & ne doutant pas qu'elle fut de moi, examina le jeune homme avec attention, & l'ayant trouvé beau & bien fait, elle exécuta les ordres que je lui donnois, & fit épouser ma fille à Kébal.

Mes affaires terminées avec tous mes Correspondans, je repris la route de Bagdad. Je fus le plus étonné des hommes, en arrivant chez moi, de retrouver mon fils, plein de vie, & ma surprise augmenta, lorsque j'appris

qu'il étoit devenu mon gendre. Tous ces événemens me parurent incroyables. La crainte que l'on ne sçut tous mes forfaits, me fit garder le silence. Je pris le parti de dissimuler, & déguisai sur les apparences de l'amitié, la haine mortelle que je portois toujours à ce fils innocent.

Ma fille n'étoit point la dupe de ma tranquillité apparente; sa tendresse alarmée pour les jours de Kébal qu'elle chérissoit, lui faisoit voir toutes mes démarches.

Quelques jours après mon arrivée, je fis distribuer à chacun de mes domestiques un mouton, & quelques cruches de vin... « Réjouissez-vous » cette nuit, leur dis-je, & célébrez » mon heureux retour dans ma Patrie : » mais j'exige de vous un grand service. » Un ennemi secret en veut à ma vie. » Je l'attirerai ce soir dans ma maison. » Il descendra vers la quatrième heure » de la nuit l'escalier de mon appartement, aussi-tôt que vous l'entendrez, poignardez-le, & je vous récompenserai : » ils firent tous serment d'exécuter mes ordres.

L'heure arrivée, je fis venir Kébal.

Je lui dis d'aller à la cour où étoient mes domestiques à se réjouir, & de m'en amener un. Soumis aveuglement à mes volontés, il obéit sans répliquer. Il falloit qu'il passât par l'escalier fatal; lorsque son épouse, toujours aux aguets & toujours soupçonneuse; l'arrêta, & le conjura de ne point exécuter une commission dans laquelle elle entrevoyoit du mystère, & l'emmena avec elle.

Agité de différentes passions, inquiet du succès de ma férocité, une demie heure s'étoit déjà écoulée sans avoir des nouvelles de la réussite de ma perfidie. Impatiens, je voulus savoir si mes domestiques avoient enfin servi ma vengeance. Comme je descendois avec promptitude, ceux que j'avois chargé d'exécuter mes ordres, & qui, jusques-là, n'avoit entendu passer personne dans l'escalier, ne doutant point que ce ne fut leur victime, se précipitèrent sur moi, & me massacrèrent dans l'obscurité. Aux cris que je fis, ma femme, ma fille & Kébal accoururent: ils firent arrêter mes domestiques: le bruit se répandit bientôt que je venois d'être assassiné. Le Cadi se

transporta aussi-tôt dans ma maison, me fit panser, & conduire devant votre Majesté. Vous voyez, Seigneur, que j'ai tombé moi-même dans mes propres filets, & que le Ciel ne laisse rien d'impuni.

D'après cet aveu, le Roi renvoya Mohallek chez lui, où que'ques jours après il mourut : le jeune Kébal, à qui ce père barbare avoit donné la vie, & auquel il avoit tenté plusieurs fois de la lui ôter, hérita de tous ses biens ; comme sa naissance étoit un mystère pour lui, il vécut tranquillement avec son épouse, & ne sçut jamais qu'elle étoit sa sœur.

Il y avoit près d'une heure que le Cadi attendoit que le nouveau Roi fut libre pour lui demander une audience qu'il obtint sur le champ de ce Monarque : Seigneur, lui dit-il, je viens vous rendre compte des informations que j'ai faites, par vos ordres, au sujet de l'esclave d'Asfendiar, qui, depuis vingt ans, a disparu de chez lui. Loin de l'avoir fait périr comme on a voulu le faire entendre à votre Majesté, Asfendiar l'a accablé de bienfaits, & c'est avec raison que ce riche Né-

gociant est surnommé le bienfaisant. Voici les nouvelles que j'ai apprises de cet esclave :

Aventure de Behloul, dans l'Isle des Genies.

Asfendiar voulant contribuer au bonheur d'un de ses esclaves, lui rendit la liberté. Il fit ensuite équiper un vaisseau, & lui donna de quoi aller chercher fortune dans tel pays qu'il lui plairoit choisir.

Behloul s'étoit toujours acquitté de ses devoirs ; avant que de partir, il se recommanda au saint Prophète en qui il avoit mis toute sa confiance ; puis, après avoir remercié Asfendiar de ses bontés, il s'embarqua, & mit à la voile au premier vent. Mais à peine il étoit en mer, qu'une tempête affreuse, après neuf jours de navigation, le jeta dans une Isle qu'il croyoit déserte. Il avoit perdu ses Marchandises, son équipage avoit été submergé. Il étoit seul, sans secours, & livré à l'incertitude d'un avenir qui ne lui présentoit rien que de funeste. Il marchoit sans dessein, absorbé dans ses réflexions,

lorsqu'un chemin tracé s'offrit à ses regards : une voie secrète lui disoit au fond de son cœur ; *marche , qui craint Dieu & son Prophète doit tout espérer.* Il avance , & n'eut pas marché pendant une heure , qu'il apperçut de loin une grande Ville. Il y dirigea ses pas. O Mahomet , s'écria-t-il , tu n'abandonnes point tes serviteurs. Quel fut son étonnement , lorsqu'en approchant il se vit environné d'habitans accourus à sa rencontre : des hérauts commencèrent à crier : Peuples , voici votre Monarque ; les acclamations le précédèrent dans la Ville , où il fut conduit avec pompe. On l'introduisit dans le Palais , séjour ordinaire des Rois ; il fut revêtu d'un manteau de pourpre , & sa tête fut couronnée du diadème. Les principaux Seigneurs vinrent lui jurer au nom du peuple l'entière obéissance dûe aux Souverains.

Behloul ne pouvoit croire que ce ne fut pas un songe. Cependant , persuadé par une plus longue expérience de la réalité du sort qu'il éprouvoit , & qu'il étoit effectivement un Monarque , il se demandoit à lui-même : « qu'est-ce que tout ceci ? & que veut de moi l'Être

» suprême. Je suis Roi, mais suis-je
 » digne de l'être. Je règne cependant :
 » divin Prophète, éclaires-moi. »

Cette pensée qui l'agitoit sans cesse, l'invita à prendre des éclaircissemens : il appella celui des Seigneurs de la Cour qui l'approchoit le plus souvent, qui lui donnoit des conseils, & que la providence sembloit avoir destiné à partager le Gouvernement avec lui. Visir, lui dit-il, qu'est-ce qui m'a fait votre Roi ? je ne suis qu'un esclave affranchi. Pourquoi m'obéit-on ? & que dois-je devenir ? Sachez, Prince, lui répondit le Ministre, que les Génies qui habitent cette Isle, ont demandé à Dieu de leur envoyer chaque année un enfant d'Adam pour régner sur eux. Le Tout-Puissant a daigné exaucer leurs vœux, & toutes les années, à pareil jour, il aborde en cette Isle un homme. Les peuples empressez accourent à sa rencontre, comme vous l'avez vu, & le reconnoissent pour leur Souverain ; mais le cours de son règne ne peut-être que d'une année. Ce terme fatal écoulé, il est précipité du trône, dépouillé des ornemens royaux, & revêtu d'habits grossiers ; des Soldats impitoyables le

traînent sur le bord de la mer, & le jettent sur un vaisseau qui le conduit à une autre Isle, qui, par sa nature, est aride & déserte. Celui qui, peu de jours auparavant, étoit un puissant Monarque, ne trouve ni sujet, ni ami, ni consolateur, & il traîne une vie pénible & douloureuse. Les peuples, après avoir ainsi traité leur ancien Roi, sortent de la Ville pour aller au-devant de leur nouveau Monarque, que la providence leur envoie constamment chaque année. Telle est, Prince, la loi irrévocable que vous ne pouvez pas changer.

Mes prédécesseurs, dit Behloul, à son Visir, ont-ils été instruits d'un sort si rigoureux ? Aucun d'eux, répondit le Ministre, ne l'a ignoré ; mais ils n'ont pas eu le courage de fixer sur un avenir fâcheux, des yeux éblouis de l'éclat qui environne le trône : l'ivresse des plaisirs passagers, les a détournés de l'idée d'un bonheur durable, & ils n'ont pas su prévenir le triste sort qui les menaçoit ; l'année de leur prospérité s'est toujours écoulée, sans qu'ils s'en soient apperçus ; & le jour fatal est enfin venu, sans qu'ils aient rien fait pour éviter une destinée inévitable & funeste.

Ce discours du Ministre pénétra de crainte Behloul ; comme Prince , il songea avec effroi qu'une partie de ce tems précieux s'étoit déjà écoulée , & il résolut d'écouter la voix qui , dans l'intérieur de son ame , lui inspiroit ce qu'il devoit faire , il résolut de mettre à profit le peu de tems qui lui restoit. Sage Visir, dit-il au Génie, vous m'avez annoncé des malheurs, quel autre que vous pourroit m'enseigner les moyens de les détourner de dessus ma tête.

Souvenez-vous, Seigneur, lui dit le Génie, que vous êtes entré nud dans cette Isle ; sachez que vous en sortirez de même, & que vous n'y rentrerez jamais. Il ne vous est donné qu'un seul moyen d'éviter les maux dont vous êtes menacé : il faut envoyer dans l'Isle déserte & aride où vous serez conduit, des ouvriers habiles, qui, par vos ordres, construiront de vastes Magasins, que vous remplirez de provisions nécessaires pour les besoins de la vie. Profitez des momens de votre prospérité, & faites-vous des ressources pour un tems plus difficile : mais il faut que ces travaux soient achevés promptement. Le terme approche, & vous n'avez pas

de tems à perdre. L'instant échappé ne renaîtroit plus. Souvenez-vous sur-tout que vous ne trouverez dans le lieu que vous devez habiter si long-tems, que ce que vous y aurez fait transporter d'ici dans le peu de jours qui vous restent.

Behloul approuva le projet du Ministre, & se conduisit par ses conseils pour l'exécuter. Les ouvriers furent envoyés dans l'instant : les épargnes destinées à ces travaux furent employées utilement pour avancer l'ouvrage. Le Monarque Behloul fit passer dans cette Isle autant d'habitans qu'il le crut nécessaire pour la rendre agréable & fertile.

Cependant le moment approchoit où il devoit quitter son Royaume ; mais Behloul, loin de le regretter, soupiroit après l'instant où il devoit prendre possession de ses nouveaux États. Le jour prescrit arriva enfin. Il fut précipité du trône, dépouillé des habits royaux comme on le lui avoit prédit, & conduit sur un vaisseau qui le porta dans le lieu de son exil. Le Monarque détrôné y arriva heureusement, & il y vit plus heureusement encore avec les secours que la sagesse y a fait amasser.

Qu'ordonnez-vous, Seigneur, dit le

190 *Suite des mille & une Nuits,*

Cadi, après avoir fini son récit ? Que l'on rende sur le champ la liberté à Asfendiar, reprit le Sultan, & dites-lui que sa bienfaisance envers son esclave ne restera pas sans récompense. J'ordonne en même-tems que le procès soit fait à ses calomniateurs. Le Cadi promit d'obéir : le Sultan resté seul, fit de profondes réflexions sur l'histoire de l'esclave Behloul. Il crut voir dans *Asfendiar l'homme bienfaisant, Dieu ; dans l'esclave, l'enfant qui est conçu. Dans le vaisseau sur lequel son maître le fait embarquer, le ventre de sa mère. Dans le naufrage du vaisseau, l'instant de sa naissance. L'Isle où il aborde, le monde. Les Génies qui vont à sa rencontre, sont les parens qui prennent soin de son enfance. Le Ministre qui l'avertit du triste sort qui l'attend, c'est la sagesse. L'année qu'il doit régner, c'est le cours de la vie, & l'Isle déserte où il est conduit, c'est l'autre monde. Les ouvriers qu'il envoie, sont les bonnes œuvres qu'il a faites durant sa vie ; les peines qui l'ont précédés, sans faire réflexion aux malheurs qui les menaçoient ; sont la plupart des hommes, qui, uniquement occupés des plaisirs de ce monde, ne songent pas*

à l'autre où ils sont malheureux, en se présentant les mains vuides de bonnes œuvres devant le trône du Tout-Puissant.

Fin de l'Histoire du Porteur-d'eau, & de la belle Ghulnaz; de l'Histoire de Mohallek, & des Aventures de Behloul.

La lecture de ces diverses histoires avoit procuré, comme à l'ordinaire, au Sultan Rasibillak, les douceurs du sommeil : on avoit remarqué que plus les histoires étoient intéressantes, & plus elles avoient le don de l'endormir : le Prince n'oublioit aucune des aventures dont on lui faisoit le récit, & pendant le jour, il s'en occupoit souvent avec ses Ministres, lorsque les affaires qu'on devoit traiter dans son conseil, étoient terminées.

Ces Contes avoient encore le don de le distraire de la douleur profonde qui le consumoit lorsqu'il pensoit à la Sultane son épouse. Il n'y avoit que les aventures les plus étonnantes qui l'attachoient davantage. Chaque fois que ses Ministres le voyoient plongé dans la douleur, ils ne manquoient

pas de faire prévenir le jeune Lecteur pour le même soir, en lui recommandant d'apporter une histoire encore plus merveilleuse, s'il lui étoit possible, que toutes celles dont le Sultan avoit déjà entendu la lecture.

Le fils du Médecin Chinois, d'après les ordres qu'il recevoit, consultoit les manuscrits de son père, & après avoir lu les remarques qui étoient écrites du Médecin à la fin de chacun de ces Contes, il en profitoit. L'heure de se rendre au Palais étant arrivée, il prit avec lui un manuscrit qui contenoit des aventures si extraordinaires, qu'il ne put s'empêcher de faire avertir les Ministres & les Grands qui accompagnoient le Sultan, pour profiter de la lecture du soir dont ils verroient les effets merveilleux. Après s'être assis sur un carreau les jambes croisées, devant Rasibillak, il commença ainsi l'histoire suivante.

*Fin de la troisième Partie de la Suite
des Mille & une Nuits.*

S U I T E



S U I T E

D E S

MILLE ET UNE NUITS.

CONTES ARABES.

QUATRIÈME PARTIE.

LES AVANTURES MERVEILLEUSES

D E N A D I R.

LE Trône de Balsora, Capitale du Royaume de ce nom, étoit occupé par un Prince, qui, par ses vertus, faisoit l'admiration de l'Orient. Ibiskan, c'étoit son nom, adoré de ses Sujets, respecté de ses voisins, chéri de la

Tome II.

I

Sultane, qui, par sa beauté & les plus brillantes qualités de l'esprit & du cœur, méritoit toute la tendresse de ce grand Roi, eut été le Prince le plus heureux, si cette charmante personne lui eût donné un héritier, à qui il pût transmettre son trône & ses vertus. Un jour qu'Ibiskan, retiré dans son cabinet, pour y faire la prière ordinaire, s'y préparoit par la lecture des versets du livre divin, il tomba sur un passage qu'il n'avoit jamais lu, quoiqu'il eut médité depuis long-tems tous les préceptes de l'Alcoran : ce passage étoit conçu en ces termes : *il ne faut jamais désespérer de rien. & je n'abandonnerai jamais les fidèles Sectateurs de ma loi.* Eh bien, grand Prophète, s'écria le Sultan, en se prosternant humblement, tu connois tous les secrets de mon cœur, & tu sçais à quel point je desire un Successeur de ma race, qui puisse diriger les véritables Croyans dans le chemin de la vertu dont tu nous a donné des préceptes que tu avois puisés dans le sein du Très-Haut dont tu es le fidèle Ministre. Je ne désespère donc plus de voir l'accomplissement de mes vœux, puisque jusqu'ici je n'ai cessé

de méditer ta loi, & de la pratiquer. Il se releva en même-tems, & voulut continuer sa lecture; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il vit à la suite du verset qui avoit excité son trouble, cet autre verset écrit en lettres d'or : *Il faut que la Sultane fasse un pèlerinage sur le Mont Ararat, là se terminera l'aventure.* Le Prince, enchanté de cet oracîe, se prosterna de nouveau, baïsa respectueusement les caractères sacrés qu'il regardoit comme l'ouvrage du Prophète, ferma soigneusement son livre, & se transporta dans l'appartement de la Sultane, qu'il instruisit de cette merveille, & lui dit de se préparer pour le pèlerinage qui lui étoit prescrit d'une manière aussi extraordinaire.

La Sultane qui ne désiroit pas moins que le Prince de lui laisser des fruits d'une union qui faisoit tout son bonheur, accepta avec joie la proposition d'Ibiskan. On fit sur le champ les préparatifs du voyage, & le lendemain elle se rendit à la montagne, avec une suite digne de son rang.

Il ne lui arriva rien d'extraordinaire sur la route : elle parvint sans peine

au sommet de cette montagne, & elle y découvrit une superbe Mosquée qui étoit desservie par une douzaine de Derviches. Ils avoient pour Supérieur un vénérable vieillard, qui vint la recevoir à la tête de sa Communauté. Ce vieillard l'introduisit seule dans l'intérieur du Temple, lui fit faire sept fois le tour de l'édifice, & l'invita à baiser avec respect la pierre sacrée sur laquelle est gravé le pied du Prophète. Cette Princesse fit exactement tout ce qu'on lui prescrivit, & la cérémonie étant achevée, elle alla rejoindre sa suite, & reprit le chemin de Balsora. Elle ne tarda pas à ressentir les effets de la promesse du Prophète, & neuf mois après, elle mit au monde un Prince dont la naissance fut célébrée avec la plus grande magnificence.

Nadir, c'est le nom de ce Prince, fut élevé avec le plus grand soin, il portoit sur sa figure quelque chose de divin, & l'on ne pouvoit le regarder sans être pénétré de respect. Un jour que ce Prince, après s'être occupé quelque tems à la lecture, étoit venu dans une des allées magnifiques qui entouroient le Palais, pour y prendre le

frais , s'étant éloigné sans y penser , il se trouva à l'entrée de la forêt à laquelle aboutissoient ces allées. Le soleil avoit disparu de dessus l'horison , & la nuit commençoit à couvrir de ses aîles cet endroit solitaire. Comme il étoit seul & sans armes , la vue de ce lieu rempli de bêtes féroces , lui causa quelque effroi. Il se préparoit à retourner au Palais , lorsqu'il fut arrêté par une voix qui lui crioit : *les lâches ne parviennent jamais à l'immortalité.* Il s'arrêta un moment pour voir d'où provenoient les sons extraordinaires qui avoient frappé ses oreilles. A l'instant , les arbres qui l'entouroient se courbèrent jusqu'à terre , il apperçut à cinquante pas de distance un pavillon magnifique d'où partoît une lumière qui éclairoit tous les environs. Il étoit entouré de vingt jeunes gens de la plus grande beauté , vêtus de robes blanches parsemées d'étoiles d'or. L'un d'eux vint droit à lui , & l'invita à venir se reposer avec eux.

Nadir , étonné d'une telle merveille , ne sçavoit quel parti prendre. Mais ce jeune homme le prenant par la main , l'amena , sans qu'il fit la moindre ré-

sistance, vers ce lieu enchanté. Lorsqu'il fut à six pas du pavillon, les autres jeunes gens s'avancèrent vers lui : *Humilie toi, foible mortel*, lui dirent-ils, *devant le grand serviteur du Très-Haut, & rends-toi digne des faveurs dont il a dessein de te combler* Alors ils se prosternèrent tous, frappèrent trois fois la terre de leur front, & sans quitter cette posture, ils répétèrent à haute voix la prière des Musulmans. Nadir se mit dans la même posture, & répéta la formule avec eux. Au même moment, le pavillon s'ouvrit, il apperçut un vieillard d'une taille majestueuse, & dont le visage, semblable au soleil, lançoit des rayons que l'œil avoit peine à soutenir. Il étoit assis sur des coussins, qui, par leur éclat, paroissoient faits de la matière dont sont formées les étoiles. Il tenoit à la main un sabre magnifique, & le déposa à ses pieds. Aussi-tôt Nadir entendit distinctement ces paroles : *Ce n'est point pour languir dans le repos que je t'ai donné l'être, il est tems que tu commences à parcourir la noble carrière à laquelle je t'ai destiné. Sois toujours fidèle à ma loi, n'épargne point mes ennemis, & mérite la récom-*

vense qui i'est réservée. A l'instant, la terre trembla, le tonnerre, par ses éclats, sembloit confondre tous les élémens. Nadir ne pouvant soutenir ce spectacle terrible, resta quelque tems sans mouvement. Enfin, le calme ayant succédé à la tempête, il ouvrit les yeux & se trouva dans les ténèbres. Il vit à ses pieds le sabre que le Prophète tenoit à la main. Il en sortoit une lumière qui éclairoit toute la forêt. Il le ramassa avec respect, & ne doutant plus que ce sabre ne fût destiné pour lui, il résolut de ne jamais s'en défaire. Il regagna le Palais où l'on étoit fort inquiet de son absence, & garda le plus profond silence sur cette aventure étonnante.

Retiré le soir dans son appartement; il fit mille réflexions sur le spectacle dont il avoit été le témoin. Il se sentoit animé d'un desir pressant de se signaler. Le reproche que lui avoit fait le Prophète, ne lui sortoit pas de la tête, & il résolut, à quelque prix que ce fût, de sortir de l'espèce de léthargie dans laquelle il avoit vécu jusqu'alors.

Ne sachant à quoi se déterminer, il se leva de grand matin, & n'eut

Rien de plus pressé que de retourner à l'endroit où il avoit été spectateur de tant de merveilles. Mais il n'aperçut rien d'extraordinaire. Fatigué de sa course, il se reposa au pied d'un arbre, qui, par sa vétusté, sembloit tirer son origine du tems. A peine y fut-il resté quelques instans, qu'il sentit la terre trembler. Surpris de ce nouveau prodige, il se leva, & vit auprès de l'arbre une ouverture large de six à sept pieds, il y courut aussi-tôt, sans faire la moindre réflexion sur le danger, & aperçut un escalier qu'il résolut de descendre, au risque de tout ce qui pourroit en arriver.

Comme l'escalier étoit roide & étroit, & qu'il alloit en tournant, il ne put pas juger d'abord de sa profondeur. Mais surpris de n'en pas voir la fin, après avoir marché pendant plus de quatre heures, il fut obligé de s'asseoir sur les degrés pour se reposer un moment. Aussi-tôt, un bruit extraordinaire qu'il entendit, comme partant d'un lieu éloigné & bien au-dessous de la place qu'il occupoit, lui ayant fait présumer qu'il n'avoit plus beaucoup de chemin à faire, il se remit en marche,

& descendit, toujours éclairé par la poignée du sabre merveilleux dont il étoit armé.

Il parvint enfin au bout de l'escalier, & y trouva une pente douce qu'il suivit avec intrépidité. Le bruit qu'il entendoit paroissoit s'augmenter considérablement, à mesure qu'il avançoit, & après avoir marché fort long-tems, il arriva dans un endroit si vaste & tellement élevé, que sa vue se perdoit de tous les côtés comme cel'e d'un homme qui regarde la mer.

Ce prodigieux espace étoit fort éclairé, mais il lui fut impossible de juger ce qui pouvoit produire cette clarté. Plusieurs nuages de diverses couleurs, entassés les uns sur les autres, & semblables aux flots de l'Océan, lorsqu'il est dans la plus violente agitation, tournoient avec une rapidité inconcevable, qui occasionnoit le bruit horrible qui frappoit ses oreilles, & du milieu de cet amas tumultueux, s'élevoient par intervalle des matières enflammées qui sembloient fermer tous les passages, & devoir consumer ceux qui auroient la témérité de vouloir les franchir.

Nadir, étonné, contempla long-tems cet étrange spectacle avec cette sorte d'admiration stupide, fort ordinaire dans les gens qui ne sont pas suffisamment instruits. Saisi de terreur, quoique d'ailleurs très-courageux, il n'osa passer outre, & se préparoit à reprendre le chemin qui conduisoit à l'escalier par lequel il étoit entré, lorsqu'une voix bruyante & semblable aux éclats du tonnerre lui fit entendre ces paroles : *Téméraire mortel, qui n'as pas craint de descendre dans ces immenses espaces où sont renfermés ces monstrueux & terribles vestiges du Cahos, poursuis ta noble carrière, ne crains point de franchir les obstacles qui se présentent, monte sur ces nuages, pénètre à travers ces feux, & montre-toi digne de posséder les charmes de l'infortunée Zarengébal, fille du puissant Arbaghestel, Chef général des légions de l'impie Nardoun, Souverain des Génies rebelles au Prophète. Cette femme, l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti des mains de la nature, gemit depuis plusieurs siècles dans une dure captivité. Elle doit être le prix de ton zèle pour le rétablissement de la foi Musulmane altérée dans un grand royaume.*

Souviens-toi de ton origine, que rien ne t'arrête : garde-toi sur-tout d'être trop crédule, & sois attentif à garantir ton esprit & ton cœur des prestiges de la séduction.

Non, s'écria Nadir, quels que soient les périls qui m'environnent, rien ne sera capable de m'arrêter. Aussi-tôt, s'étant promptement élancé sur le nuage le plus prochain de l'endroit où il se trouvoit, il se sentit porté rapidement à travers ces tourbillons, de même que s'il eut été sur un vaisseau poussé par la tempête ; & la situation devint d'autant plus affreuse, qu'il ne pouvoit prévoir quel seroit le terme de cette entreprise. Quelque confiance qu'il eut dans les paroles qu'il venoit d'entendre, il ne fut pas le maître de dissiper l'effroi dont il fut laisi, & regarda sa perte comme infaillible. En effet, le bruit que faisoient ces nuages en se froissant, lui causoit des émotions qui le faisoient tressaillir malgré toute sa fermeté. La crainte d'être consumé par les exhalaisons ignées qu'il voyoit s'élever de tous côtés autour de lui, l'effrayante biarrerie des objets qui se presentent à

sa vue, l'horrible fracas de tant de milliers de corps de toutes figures & de toutes matières qui se formoient & se brisoient avec une violence extrême, le peu de consistance & de solidité du nuage qui le portoit, au-dessous duquel il croyoit voir une mer enflammée d'où s'élevoient par intervalle des éclats de lumière semblables aux éclairs, qui la rendoient transparente, & qui paroissoient encore augmenter le péril, en laissant appercevoir des précipices affreux; tout excitoit en lui des mouvemens de terreur inexprimables; tout lui présentoit l'image d'une mort certaine, & malgré toute sa fermeté, il commençoit à désespérer de son salut, lorsqu'après avoir erré un espace de tems assez considérable dans la prodigieuse immensité de ces vastes abymes, il sentit qu'il étoit sur un terrain plus solide, & que le nuage qui le soutenoit, avoit disparu.

Plein d'espérance, & joyeux de se voir enfin délivré du plus grand danger auquel un mortel puisse être exposé, il se hâta de marcher, & se trouva bientôt dans une très-grande salle, dont la voûte qui lui parut d'azur,

étoit soutenue par un grand nombre de colonnes faites d'une matière qui lui étoit absolument inconnue, mais qui étoit si lumineuse, qu'il fut obligé de se couvrir les yeux, pour en éviter l'éclat. Les intervalles qui séparoient ces colonnes, étoient garnis de plusieurs vases d'une forme admirable, du milieu desquels s'élevoient des arbres chargés de fleurs & de fruits inconnus sur la terre; ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'est que ces vases brillants & ce qu'ils contenoient, n'étoient qu'un amas d'exhalaisons colorées par la réflexion de la lumière qui partoît de ces colonnes.

Surpris de plus en plus par la variété merveilleuse de tant d'objets singuliers, il ne pouvoit se lasser de les admirer, lorsqu'après avoir traversé cette salle, il entra dans un grand cabinet dont la richesse surpassoit ce qu'il y a de plus magnifique dans l'univers; mais ce qui le frappa le plus, ce fut un trône superbe qui soutenoit un riche sofa, sur lequel il apperçut une femme dont il ne put facilement distinguer les traits à cause de l'éloignement.

Elle étoit vêtue d'une étoffe blanche disposée de manière qu'on appercevoit facilement la forme de son corps. Ses mains étoient croisées sur sa poitrine, ses cheveux éparstomboient par boucles jusqu'à ses pieds, & sur sa tête, elle portoit une couronne d'or.

Nadir, poussé par un mouvement de curiosité dont il ne fut pas le maître, s'approcha des degrés du trône pour la voir de plus près; mais il n'eut pas plutôt fixé les yeux sur son visage, que les charmes qu'il y découvrit, lui causèrent l'émotion la plus vive, & firent sur son cœur une impression si forte, qu'il se livra sans réflexion aux mouvemens impétueux du plus violent amour. Il étoit au reste bien excusable. La beauté de cette femme étoit au-dessus de toute expression. Il étoit aisé de connoître qu'elle étoit d'une essence bien supérieure aux êtres mortels, & non-seulement il étoit impossible de la voir sans l'aimer, mais même sans se sentir affecté de tous les autres mouvemens de l'ame indépendans de l'amour, qui peuvent déterminer en faveur d'un objet. Interdit à la vue de tant de beauté 44

ne put proférer un seul mot ; & peu maître de lui , il se contentoit d'exprimer , par ses gestes , l'excès d'admiration dont il étoit frappé , lorsque cette femme incomparable l'ayant fixé d'une manière qui lui pénétra le cœur , lui dit ces mots en Langue Arabe.

Vous voyez en moi l'infortunée Zarengabal , victime déplorable de l'attentat d'Arbaghesthel mon père , Chef des Génies qui suivirent le parti du rebelle Nardoun. Captive & gémissante en ces lieux par des ordres suprêmes , j'attends depuis bien des siècles le mortel généreux désigné par le décret irrévocable des destinées , pour être mon libérateur & mon époux. Je ne puis le méconnoître en votre personne , & je crois en être d'autant mieux convaincue , que nul de ceux de votre espèce , excepté celui qui m'est destiné , n'auroit jamais eu la facilité de pénétrer dans ces abymes. Vous êtes , au reste , le premier d'entr'eux que j'aie vu. Quel événement ! qu'il a lieu de me surprendre ! comment se peut-il faire , ô Ciel , qu'un de ces êtres , faits pour habiter la superficie du globe terrestre , & qui sont si fort

au-dessous de ceux de mon espèce, me cause mille mouvemens inconnus auxquels je vois bien qu'il n'est pas en mon pouvoir de résister. Que dis-je hélas ? lorsqu'elle est mon erreur ! je suis encore moins étonnée du trouble secret qui m'agite, que du plaisir que je ressens en m'y laissant entraîner !

Adorable Princesse, reprit Nadir, transporté de joie, charmante intelligence digne de l'hommage de toute créature, que ne vous dois-je pas pour des sentimens si fort au-dessus de mes espérances ! que ne suis-je assez maître de moi dans cet instant qui met le comble à ma félicité, pour vous exprimer fidèlement les sentimens dont je suis pénétré. Mais, ne me fais-je point illusion ! puis-je concevoir qu'un simple mortel soit assez téméraire pour aspirer à la possession d'un être aussi parfait, & aussi supérieur à l'espèce humaine ?

Hélas, répondit Zarengebal, vous n'en pouvez douter sans crime, puisque malgré les ordres précis d'Arbaghestel mon père, je n'ai pu résister au mouvement secret qui me force à vous en assurer ! Mais puis-je espérer que

fenfible aux peines que me caufe la cruelle captivité dans laquelle je gémis depuis tant de fiècles, vous ayez affez de courage pour tenter de m'en affranchir, malgré les périls auxquels je prévois que va vous expofer une pareille entreprife ?

Rien n'est capable de m'arrêter, reprit Nadir : oui, je vous le jure, trop aimable Zarengebal, je me ferai un devoir de vous obéir aveuglement ; trop heureux fi je puis vous prouver, par ma foumiffion, jufqu'à quel point je vous adore !

Eh bien, dit elle, s'il est ainfi, ne tardez pas, venez auprès de moi, faiffiez-vous de la couronne que vous voyez fur ma tête, malgré tous les obftacles qui s'oppoferont à votre entreprife ; que rien ne vous arrête, & fur-tout, foyez en garde contre les discours qu'on pourra vous tenir, pour vous détourner de faire ce que je demande de vous.

Nadir, fans rien écouter davantage, s'avança pour exécuter l'ordre qu'il venoit de recevoir ; mais à peine eut-il fait le premier pas, que le trône fut fe placer de lui-même dans le fond

de ce vaste cabinet. En même tems, un bruit affreux se fit entendre, la terre s'ouvrit & vomit des tourbillons de flammes, au milieu desquels il apperçut un Génie d'une figure si hideuse, qu'à peine osa-t-il soutenir ses regards.

Paroissez, s'écria ce spectre, d'un ton terrible, paroissez, monstres auxquels je commande en ces lieux; venez punir l'amant téméraire de l'incomparable fille d'Arbaghestel, qui ne souffrira jamais qu'elle se mesallie, ni qu'elle ait pour époux un mortel de la race maudite d'Adam.

Aussi-tôt Nadir apperçut à la funeste lueur des flammes, une multitude incroyable de serpens ailés & d'autres animaux d'une forme affreuse qui l'environnèrent, en jettant des cris effroyables.

Animé par la présence de Zarengebal, il mit le sabre à la main, afin de se faire un passage; mais ayant bientôt connu par la facilité avec laquelle il perçoit ces monstres & par le peu d'effet de ses coups, qu'il ne combattoit que contre des phantômes, il les foula aux pieds, & s'avança jusqu'aux pieds du trône. Mais à peine

y étoit-il parvenu , que la terre étant ent'ouverte de nouveau pour engloûtir tous ces monstres , il vit à leur place une femme de la plus rare beauté .

Où courez-vous , lui dit-elle , mortel téméraire ? gardez-vous d'approcher de cette perfide , redoutez ses prestiges. Cette créature maudite est l'odieux rejetton du plus méchant & du plus rebelle des Génies , qui ne desire que votre anéantissement. Que dis-je ! elle ne souhaite autre chose que la destruction de la nature entière , & c'est un secret que je veux bien vous révéler , pour vous soustraire aux périls qui vous menacent.

Aussi-tôt , l'ayant pris par la main , elle l'entraîna malgré lui , dans une salle voisine. Je vous le répète encore , lui dit-elle , gardez-vous de ses prestiges , & ne vous laissez point gagner par ses dehors trompeurs , ni par les discours pleins d'artifice. Prévenez , par une prompte fuite , les effets de sa mauvaise intention , & connoissez , par ce que je vais vous dire , combien il vous importe de suivre mes conseils.

Arbaghestel est l'un des principaux Chefs de ces Génies rebelles qui furent

précipités dans les espaces immenses de l'abyme, en punition de leur révolte contre l'Être suprême, & de leur criminel attachement au parti de Nardoun & de Deggial. Quoique Zarengabal n'eut pas trempé dans ces forfaits, elle fut cependant en quelque manière enveloppée dans la ruine des Génies de sa race, & de peur qu'elle n'en donnât d'odieux rejettons par l'alliance qu'Arbaghestel vouloit faire d'elle avec un des enfans de Nardoun, elle fut reléguée dans ces lieux dont elle ne peut sortir. Comme elle ressent, ainsi que son père, une haine immortelle pour votre univers, & ses habitans, quoiqu'elle ne les ait jamais connus autrement que par la nouvelle de leur création, qu'il n'a pas été possible de lui laisser ignorer, & qu'excepté vous, aucun des humains n'a pénétré dans ces souterrains, vous avez tout à craindre de sa fureur, & du desir qu'elle a de se venger de sa longue captivité. Je ne puis cependant vous dissimuler que votre présence vient de lui inspirer des sentimens si singuliers & si peu d'accord entr'eux, qu'il n'est pas facile de les développer. Partagée en ce

moment entre cette haine, qu'elle & son père ont juré de conserver éternellement contre le Créateur & ses ouvrages, & l'amour que votre vue lui a inspiré, elle voudroit satisfaire en même-tems ces deux passions fort opposées. De quelque manière qu'elle se détermine, le péril est égal pour vous. Soyez sûr que la fureur & le desir de la vengeance l'emporteront, & qu'en cherchant à vous attirer pour satisfaire la passion qu'elle est forcée de ressentir pour vous, elle espère en même-tems trouver plus aisément le moyen de vous détruire. Fuyez, croyez moi, retournez habiter votre hémisphère, & remplir vos brillantes destinées.

Nadir, pénétré de douleur, interdit, & ne sçachant à quoi se résoudre, resta quelque tems dans un morne silence, mais se rappelant bientôt les paroles qu'il avoit entendues lorsqu'il étoit arrivé dans le souterrain, & trouvant qu'elles avoient un juste rapport avec celles de Zarengabal, il prit sur le champ son parti : Non, s'écria t-il, avec un transport dont il ne fut pas le maître, Zarengabal n'est

point telle que vous venez de la peindre, & comme elle n'est point complice du crime de son père, je ne peux me persuader qu'elle participe à cette haine dont ce rebelle est enflammé contre le Créateur & ses ouvrages : tout en elle semble annoncer son innocence, & l'on ne peut être aussi perfide avec tant de charmes.

En même tems il protesta que rien ne pourroit le détourner de son dessein, & que dût-il en périr, il exécuteroit les ordres que cette femme adorable lui avoit donnés. Mais, poursuivit-il, en continuant de s'adresser au Génie qui lui parloit sous la figure d'une femme, puisque vous paroissez si zélée pour moi, ne refusez pas de m'apprendre de quelle utilité sont ces restes du cahos dont vous venez de me parler, & qu'un heureux destin m'a fait franchir avec tant de facilité. Je veux bien avoir cette complaisance pour vous, lui répondit-elle, malgré votre peu de confiance dans mes discours.

Ces vestiges du cahos, ce sont les restes de la matière première que le Créateur n'a pas daigné débrouiller, & qui ne servent qu'à jeter la plupart

des hommes dans l'erreur. Les mauvais Génies qui ne s'occupent qu'à chercher les moyens de leur nuire, les séduisent d'abord par différentes illusions, prenant ensuite une partie plus ou moins étendue de cette manière informe, ils l'introduisent dans leur cerveau, ce qui obscurcit tellement la raison que la nature leur avoit donnée en les formant, qu'ils se livrent à toutes les impressions qu'occasionne l'amas confus de ces vapeurs bisarrement mêlées. De-là, naissent tous les désordres, tous les travers, & tous les ridicules qui sont & seront toujours le triste partage des habitans de la terre. Il me faudroit un tems considérable pour vous expliquer tout cela, mes occupations exigent que je vous quitte, & si vous êtes sage, vous profiterez du conseil que je vous donne, d'abandonner la perfide Zarengabal, & de la laisser dans le cahos où l'éternel l'a plongé; j'ai assez de pouvoir pour vous reconduire sans danger sur la terre; je vous ramènerai auprès du Roi votre père, qui est dans cet instant prêt à succomber sous le poids de la douleur que lui cause votre absence, & je vous inti-

truirai plus à fonds des vérités que je n'ai fait qu'effleurer.

Nadir, flottant dans l'incertitude, ne sçavoit quel parti prendre. L'image de ses parens affligés de son départ, faisoit sur lui la plus vive impression, le doute que le Génie avoit fait naître dans son ame sur la confiance qu'il devoit avoir aux discours de la belle Zarengabal, la crainte de partager sa disgrâce s'il tentoit de la secourir, tout cela le jettoit dans l'état le plus violent; mais, d'un autre côté, la manière miraculeuse dont il étoit parvenu jusqu'à elle, l'amour violent dont il étoit enflammé, les promesses du Prophète, & peut-être plus que tout cela, un mouvement involontaire auquel il ne pouvoit résister, l'entraînoient vers le trône sur lequel reposoit tout ce qu'il avoit vu de plus parfait dans la nature: il quitta donc brusquement le Génie qui disparut à l'instant, s'approcha sans obstacle de Zarengabal, & se saisit de la couronne; puis, s'étant jeté d'un air soumis à ses genoux, il prit une de ses mains qu'il portoit à sa bouche avec les transports les plus vifs lorsqu'il perdit tout d'un coup connoissance.

Il ne lui fut pas possible de sçavoir combien de tems il resta dans cette situation , mais il fut étrangement surpris , en reprenant l'usage de ses sens , de se trouver au même endroit & sous le même arbre auprès duquel il avoit trouvé l'escalier qui l'avoit conduit dans les abymes qu'il avoit parcouru.

Il regarda fort attentivement , pour découvrir quelques traces de ce passage , mais n'en trouvant aucun vestige , il pensa que tout ce qu'il avoit vu n'étoit qu'un songe dont il ne lui restoit de réel que le violent amour qu'il ressentoit pour Zarengabal. Cependant la couronne qu'il trouva dans les plis de sa robe , ne lui permit pas de douter de la réalité de son aventure. Il prit cette précieuse couronne , la couvrit des plus tendres baisers , & jura de ne rien épargner pour retrouver celle qui l'avoit portée.

Absorbé dans ces différentes réflexions , il reprit machinalement le chemin du Palais. Il étoit nuit lorsqu'il y arriva. Le Roi , instruit de son retour , lui fit les reproches les plus affectueux sur son absence , & lui demanda ce qu'il étoit devenu depuis

218 *Suite des mille & une Nuits,*

le matin. Mais ce Prince, craignant qu'on ne le prît pour un visicnaire, s'il parloit de ce qui lui étoit arrivé, s'excusa de son mieux, & dit à son père qu'étant sorti dès le matin pour se promener, il s'étoit égaré dans la forêt, & lui demanda en même-tems la permission de se retirer dans son appartement pour s'y reposer; ce que le Roi lui permit volontiers, en lui faisant promettre de ne plus s'absenter sans ses ordres.

Nadir s'étant retiré dans le cabinet le plus éloigné, se jeta sur un sofa; envain fit-il tous ses efforts pour y trouver le repos dont il avoit besoin; l'image de tout ce qui s'étoit passé, se présenteoit vivement à son imagination, & le jettoit dans un trouble inexprimable. Enfin cédant à la fatigue qu'il avoit éprouvée toute cette journée, le sommeil s'empara de ses sens, & il rêva toute la nuit à la belle Zarengebah, ainsi qu'aux autres merveilles dont il avoit été le témoin.

Le lendemain, il se leva avec le soleil, & la première personne qui s'offrit à sa vue, fut le Sultan qui, le serrant étroitement dans ses bras,

lui fit part d'une vision qu'il avoit eue dans la nuit. Je vous ai vu, lui dit il, pénétrant les antres les plus profonds de la terre, j'ai frémi mille fois à la vue des périls auxquels vous étiez exposé sur un nuage qui paroissoit s'entr'ouvrir & vous précipiter dans le cahos, mais, quelle a été la récompense de vos travaux ? jamais mortel n'a joui d'un si grand bonheur. Le grand Prophète m'a ordonné expressément de ne point m'opposer aux décrets de l'Être suprême qui vous appellent aux plus hautes destinées ; il ne m'a point caché les périls qui vous menaçoient : mais il m'a fait entrevoir que si vous étiez fidèle observateur des préceptes qu'il vous avoit donnés, vous surmonteriez tous les obstacles, & vous jouiriez enfin d'une félicité inaltérable. Quelque dur qu'il soit pour moi de me séparer d'un fils qui est l'objet de toute ma tendresse, je vous laisse absolument libre, & vous êtes le maître de suivre les mouvemens qui vous seront inspirés par notre grand Prophète qui a daigné jeter les yeux sur vous, pour l'accomplissement des volontés du Très-Haut.

Puisque vous le permettez, illustre

Sultan, lui répondit Nadir, en se jetant à ses genoux, & baignant de ses larmes les mains de son père qu'il tenoit étroitement serrées, je suivrai ma destinée, & je me flatte que le grand Prophète, content de mon obéissance, ne me refusera pas son secours. Je sens que ce n'est point ici que je trouverai l'objet de mes desirs; je vais au tombeau du Prophète; peut-être daignera-t-il m'y découvrir ce qui me reste à faire pour parvenir au but où j'aspire.

Dès le jour même, il se mit en route, & après une longue marche, étant arrivé dans la ville d'Adel, Capitale du Royaume de ce nom, il résolut de s'y reposer quelques jours; & cherchant à se distraire de ses idées, il fit connoissance avec plusieurs jeunes gens les plus aimables & les plus gais qu'il put rencontrer. Mais toutes ces précautions furent inutiles, & rien ne put le tirer de la langueur qui le consumoit. L'absence de Zarengebal, pour laquelle sa passion augmentoit de jour en jour, & les circonstances merveilleuses de l'aventure par laquelle il l'avoit connue, l'étonnoient si fort, qu'il étoit toujours plongé dans un

abyrne de réflexions, dont rien n'étoit capable de le tirer. Son imagination ne lui offroit rien qui pût le satisfaire, il s'égaroit malgré lui dans ses propres pensées; il reclamoit envain les secours de sa raison; quelquefois il osoit concevoir quelque lueur d'espérance, mais elle se dissipoit bientôt, & il retomboit dans le même embarras. D'un autre côté le sabre & la couronne dont il étoit possesseur, la vision surnaturelle dont son père lui avoit fait part, & mille autres circonstances lui rendoient le courage, & l'invitoient à suivre le plan qu'il s'étoit proposé d'aller au tombeau du Prophète, si jusqu'au terme de son voyage, il ne trouvoit rien qui pût le conduire à de nouvelles découvertes.

Agité par toutes ces pensées, il se rendit au port, & y trouva un vaisseau prêt à mettre à la voile pour l'Isle de Cerame. Après plusieurs jours de navigation, il arriva dans le Royaume d'Achem, où les Négocians avec lesquels il étoit, s'arrêtèrent quelque tems, pour faire l'échange de leurs Marchandises; pour lui, il n'étoit occupé que de son amour & des moyens de

percer l'obscurité de son aventure. Sa rêverie l'ayant conduit un jour dans un jardin, dont les arbres formoient le plus agréable ombrage, il résolut de s'y reposer, & s'étant assis dans une allée couverte auprès d'une fontaine dont le bassin étoit entouré d'une balustrade de marbre, il étoit prêt de céder au sommeil qui commençoit à s'emparer de ses sens, lorsqu'il apperçut sur l'appui, deux insectes, chacun de la grosseur d'une abeille, qui paroissoient se battre avec l'animosité la plus vive. S'approchant aussi-tôt, pour les considérer attentivement, & pour voir quelle seroit l'issue de ce combat extraordinaire, il les observa curieusement, & vit avec la dernière surprise, que ce qu'il avoit pris pour deux insectes, étoient un homme & une femme, parfaitement bien formés & proportionnés, malgré l'extrême petitesse de leur corps, avec cette différence cependant que la femme étoit très-belle, & que l'homme étoit de la figure la plus hideuse & la plus effrayante.

La nouveauté d'un spectacle si singulier l'ayant obligé de renouveler toute son attention, il ne put s'empêcher

d'admirer leur adresse & leur agilité; mais comme la violence des efforts que faisoit la petite femme, l'avoit extraordinairement fatiguée; les forces lui manquèrent, elle fut contrainte de céder, & son ennemi l'ayant saisi par le milieu du corps, la fit tomber; la douleur qu'elle ressentit, & le désespoir de se voir hors d'état de se défendre, lui firent jeter des cris proportionnés à sa taille. Nadir, ému de pitié pour ce petit animal qu'il voyoit dans le plus grand danger, l'en délivra tout d'un coup, en écrasant ce petit monstre avec la lame de son poignard. Elle profita de la liberté que lui procuroit la mort de son Adversaire, pour s'échapper & se précipiter dans la fontaine.

Le Prince fut d'autant plus fâché de sa perte, qu'il avoit résolu de s'en emparer, & de la conserver comme une des plus singulières productions de la nature. Il observa attentivement l'endroit où elle s'étoit jettée, pour tâcher de la voir reparoître; mais l'eau, qui jusqu'alors avoit été tranquille, devint tout-à-coup dans une violente agitation, & au moment où

percer l'obscurité de son aventure. Sa rêverie l'ayant conduit un jour dans un jardin, dont les arbres formoient le plus agréable ombrage, il résolut de s'y reposer, & s'étant assis dans une allée couverte auprès d'une fontaine dont le bassin étoit entouré d'une balustrade de marbre, il étoit prêt de céder au sommeil qui commençoit à s'emparer de ses sens, lorsqu'il apperçut sur l'appui, deux insectes, chacun de la grosseur d'une abeille, qui paroissoient se battre avec l'animosité la plus vive. S'approchant aussi-tôt, pour les considérer attentivement, & pour voir quelle seroit l'issue de ce combat extraordinaire, il les observa curieusement, & vit avec la dernière surprise, que ce qu'il avoit pris pour deux insectes, étoient un homme & une femme, parfaitement bien formés & proportionnés, malgré l'extrême petitesse de leur corps, avec cette différence cependant que la femme étoit très-belle, & que l'homme étoit de la figure la plus hideuse & la plus effrayante.

La nouveauté d'un spectacle si singulier l'ayant obligé de renouveler toute son attention, il ne put s'empêcher

d'admirer leur adresse & leur agilité; mais comme la violence des efforts que faisoit la petite femme, l'avoit extraordinairement fatiguée; les forces lui manquèrent, elle fut contrainte de céder, & son ennemi l'ayant saisi par le milieu du corps, la fit tomber; la douleur qu'elle ressentit, & le désespoir de se voir hors d'état de se défendre, lui firent jeter des cris proportionnés à sa taille. Nadir, ému de pitié pour ce petit animal qu'il voyoit dans le plus grand danger, l'en délivra tout d'un coup, en écrasant ce petit monstre avec la lame de son poignard. Elle profita de la liberté que lui procuroit la mort de son Adversaire, pour s'échapper & se précipiter dans la fontaine.

Le Prince fut d'autant plus fâché de sa perte, qu'il avoit résolu de s'en emparer, & de la conserver comme une des plus singulières productions de la nature. Il observa attentivement l'endroit où elle s'étoit jettée, pour tâcher de la voir reparoître; mais l'eau, qui jusqu'alors avoit été tranquille, devint tout-à-coup dans une violente agitation, & au moment où

il s'y attendoit le moins, il vit paroître une femme d'une taille majestueuse, dont les traits étoient semblables à ceux qu'il avoit remarqués dans le petit animal qu'il cherchoit.

Prince, lui dit-elle, je suis celle dont vous êtes en peine. Vous venez de me délivrer de l'unique ennemi que j'avois à redouter; j'allois, sans votre secours, devenir sa victime. Je sens tout le prix d'un service aussi signalé, je veux vous en témoigner ma reconnoissance, & pour que vous n'ignoriez pas quelle est la personne que vous venez d'obliger, sçachez que je suis la Fée Mirza, fille du Génie Geber Bizal, Souverain d'une des plus grandes Provinces du Ginistan.

Elevée dans une Cour brillante, & fréquentée par un grand nombre des plus sublimes intelligences, plusieurs d'entre elles briguerent ma conquête. Mais j'aimois trop ma liberté pour prendre un engagement sérieux. Malheureusement je fus apperçue par un Afrit des plus horribles, de l'espèce de ceux qui sont rebelles au Prophète Mahomet; ce monstre ayant conçu pour moi la passion la plus violente,

mit tout en usage pour me posséder, mais plus il me pressoit, plus il m'inspiroit d'horreur. Il en conçut une telle fureur, que la haine prit en lui la place de l'amour. Il ne cessa cependant pas de me poursuivre avec tant d'acharnement, que je fus obligée d'employer toute la force de mon art, pour éviter de tombar en sa puissance.

Comme je traversois les airs aujourd'hui, dans le dessein de me rendre dans la Capitale de Perse, pour y assurer le bonheur du Prince de Georgie, & de la Princesse Nargibé, fille du Roi de Perse, je fus apperçue de ce maudit Afrit; je le vis prêt à fondre sur moi; mais, pour éviter sa poursuite, je pris la forme sous laquelle vous m'avez vue, & je me cachai sous les feuilles d'une rose. Il ne me perdit pas de vue, & pour venir plus facilement à bout de son dessein, il se proportionna à la forme que j'avois prise, & me saisit. Je me suis défendue fort long-tems, & malgré tous mes efforts, j'étois sur le point de devenir la victime de son intolence, lorsque vous m'avez délivrée de ce grand péril, en l'anéantissant, ce que vous

avez fait d'autant plus aisément, que ces mauvais Génies ne jouissent pas comme nous des prérogatives de l'immortalité, & que d'ailleurs il n'étoit pas en son pouvoir de résister à la puissance supérieure qui vous protège. Au reste, je sçais qui vous êtes; je suis instruite de l'amour que vous ressentez pour la charmante Zarengebal, & de tout ce qui vous est arrivé depuis votre naissance.

Puissante intelligence, lui répondit Nadir, en se prosternant à ses genoux, puisque vous êtes instruite de mon sort, daignez m'instruire de ce qui me reste à faire pour accomplir les volontés du Prophète; je ne doute pas de la vérité de ses promesses, mais la crainte où je suis de ne pas me conformer à ses intentions, fait le tourment de ma vie, qui me deviendroit à charge, si je ne puis parvenir à la passer avec l'adorable Zarengebal.

Ayez plus de confiance, reprit Mirza, aux promesses du Prophète. Tout ce qu'il a fait pour vous, doit vous prouver combien il s'intéresse à votre bonheur. Il a daigné jeter les

yeux sur vous , & vous a choisi parmi tous les Princes Musulmans , pour abolir le culte impie des Sectateurs de Nardoun & de Deggial , si connus dans toute l'Asie sous le nom d'Adorateurs du Feu : c'est lui qui vous réserve Zarengebal pour épouse, pourvu que , docile à tout ce qu'il doit vous inspirer pour la réussite de ce projet, vous agissiez conformément à sa volonté.

N'ayez aucune inquiétude sur tout ce que vous a dit cette femme qui vous a parlé dans le souterrain. C'étoit un Génie suscité par Arbaghestel , pour vous tromper , & vous détourner de votre entreprise. Ce rebelle n'ignore pas les desseins du Prophète; & comme il sent bien qu'il n'est pas assez puissant pour s'opposer ouvertement à leur exécution , il a fait tous ses efforts pour la retarder. Il est furieux , lorsqu'il vient à penser que sa fille doit être un jour l'épouse de celui qui doit abolir le culte de la fausse divinité , dont il soutient le parti. Comme il sçait que le possesseur de la Couronne sera nécessairement son gendre , il n'a

rien négligé pour vous empêcher de vous en saisir.

Zarengabal n'ignore ni le destin qui l'attend, ni les dispositions d'Arbaghestel à cet égard. Sauvenue par l'espoir d'être bientôt délivrée de la captivité dans laquelle elle gémit depuis si long-tems, entraînée par les mouvemens de la vive tendresse que vous lui avez inspirée, elle vous a prescrit tout ce que vous deviez faire, & elle attend avec impatience le moment de se réunir à vous.

Voilà, Prince, tout ce qu'il m'est permis de vous apprendre. C'est une puissance supérieure qui veille tant sur vous que sur Zarengabal, & qui par des ressorts inconnus, doit agir de manière que vous vous trouverez au comble du bonheur, au moment même que vous l'attendrez le moins. Je suis fâchée de ce qu'il ne m'est pas permis de hâter cet instant; ce seroit le moyen de vous récompenser du service que vous m'avez rendu.

Elle se tut après ce discours; mais le Prince, après l'avoir remerciée des éclaircissmens qu'elle lui avoit donnés, la pria de l'instruire de l'endroit où

il devoit aller, & de la manière dont il devoit se comporter, pour réussir dans cette affaire, selon l'intention du Prophète. Agissez, lui dit-elle, selon l'inspiration que vous aurez, & tout ira bien : puis après l'avoir salué de la manière la plus affable, elle s'enveloppa dans un nuage qu'elle fit descendre, & partit pour se rendre dans la Ville d'Ispahan, où ses projets l'appelloient.

Nadir, après avoir long-tems réfléchi sur ce qu'il venoit d'entendre, & n'ignorant pas que les Adorateurs de Nardoun sont en plus grand nombre dans la Perse que dans tous les autres endroits de l'Asie, résolut de se rendre dans ce vaste Royaume, pour être plus à portée d'exécuter les volontés du Prophète. Il se mit donc en route sur un excellent cheval dont il s'étoit muni, & fit le plus de diligence qu'il lui fut possible.

Après plusieurs jours de marche, il se trouva malheureusement engagé dans une chaîne de rochers fort escarpés, & n'appervevant aucune route frayée pour en sortir, il se vit forcé de marcher au hasard. Il fut trois

jours sans rien rencontrer, ni pour sa subsistance, ni pour celle de son cheval qu'il eut le chagrin de voir tomber mort de soif & de fatigue.

Malgré l'extrême foiblesse qui l'accabloit lui-même, il ne crut pas devoir s'arrêter, & l'espoir de trouver quelque endroit habité ayant soutenu son courage, il continua son chemin pendant quelque tems. Etant enfin arrivé sur le bord d'un lac d'une largeur extraordinaire, il apperçut avec la plus grande joie plusieurs palmiers chargés des plus belles dattes qu'il eut vues. Son premier soin fut de rendre grâces à la providence du secours qui lui venoit si à propos; après quoi il se hâta d'en cueillir, & en mangea suffisamment pour réparer ses forces épuisées; puis, ayant appaisé la soif brûlante qui le tourmentoit, il se reposa à l'ombre d'un arbre fort épais, dans l'espérance d'y prendre du repos.

A peine commençoit-il à s'affoupir, qu'un bruit qu'il entendit auprès de l'endroit où il reposoit, l'obligea de se lever pour voir d'où cela pouvoit venir. Il apperçut deux espèces de créatures humaines de la plus hideuse

figure qui s'avançoient à grands pas, & qui portoient une longue chaîne de fer avec laquelle ils s'efforcèrent de le garotter; mais ils disparurent avec des hurlemens affreux, lorsqu'ils virent que cette chaîne s'étoit cassée d'elle-même en le touchant.

Surpris de cet événement qu'il ne sçavoit à quoi attribuer, & jugeant bien qu'il n'étoit pas en sûreté dans cet endroit, il en partit, & marcha le long des bords du lac, en rêvant sur cet aventure, lorsqu'il vit de loin un bateau qui lui parut être conduit par un homme qui ramaioit de toute sa force, & qui sembloit venir de son côté. Il résolut de l'attendre, dans le dessein de passer à l'autre bord; mais lorsque ce petit bâtiment eut gagné le rivage, il hésita sur ce qu'il devoit faire, quand il vit que ce qu'il avoit pris pour un homme, n'étoit qu'un grand singe qui lui faisoit signe avec sa patte de venir & de s'embarquer; il balança encore quelque tems, mais regardant sa première idée comme une de ces inspirations dont la Fée Mirza lui avoit parlé, il sauta hardiment dans le bateau. Il n'y fut pas

plutôt, que le singe se mit à ramer avec tant de vigueur, qu'il se trouva bientôt au milieu du lac. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'un vent impétueux s'étant levé tout-à-coup, excita la plus horrible tempête qu'il soit possible d'imaginer. L'eau s'agita avec tant de violence, qu'il se croyoit à chaque instant sur le point d'être submergé par les flots. En même-tems se voyant attaqué par plusieurs monstres d'une figure effrayante qui s'élevoient du fond de cette espèce de mer, & qui les mettoient dans la nécessité de se défendre, il fit usage de son sabre, & fit tout son possible pour les écarter. Le singe le secundoit merveilleusement, & sans que cela parut interrompre sa manœuvre, il en assommoit plusieurs à coup d'aviron.

Cependant le péril s'augmentoit considérablement : les monstres paroissoient en plus grand nombre ; leurs cris qui se mêloient au bruit du vent, & au mugissement des vagues, contribuoient à rendre sa situation plus affreuse, il eut besoin de tout son courage pour surmonter l'horreur que tant de circonstances effrayantes ne

pouvoient manquer de lui causer.

Enfin , après plus de deux heures d'une navigation si périlleuse , il aborda aux pieds d'un escalier de marbre , par lequel on montoit sur une grande terrasse qui s'avançoit dans le lac ; il y sauta promptement , la tempête aussi-tôt cessa , les monstres s'enfoncèrent sous les eaux , le singe & le bateau disparurent , & toutes les choses étant revenues dans leur état naturel , il ne songea plus qu'à se rendre sur la terrasse , au bout de laquelle il apperçut une allée fort longue , & parfaitement bien couverte , qui lui sembla terminée par un grand Château vers lequel il résolut de s'avancer.

L'espérance d'y rencontrer quelqu'un qui pût l'instruire , tant sur l'endroit dans lequel il se trouvoit , que sur la cause des prodiges dont il venoit d'être témoin , lui fit hâter ses pas. Il pensoit que ce commencement d'aventure pourroit le conduire à quelques nouveaux éclaircissimens , & l'esprit rempli de ces idées , il parvint jusqu'au Château , qui lui parut magnifique & régulièrement bâti.

Comme il trouva la porte ouverte ,

il entra facilement ; mais au lieu de voir des appartemens assortis à la beauté de l'extérieur, il se trouva avec beaucoup d'étonnement dans un endroit très-vaste, couvert d'une voûte, & qui ressembloit plutôt à la plus affreuse prison qu'au vestibule d'un Palais. Une lampe de cuivre suspendue à l'un des piliers répandoit beaucoup plus de fumée que de lumière, & n'éclairoit ce cachot que pour lui faire entrevoir dans le fond un jeune homme enchaîné par le milieu du corps. qui, le saluant avec beaucoup de politesse, lui fit en même-tems un signe, comme voulant lui faire entendre qu'il eut à se tenir sur ses gardes. Nadir lui rendit son salut, & se préparoit à lui faire quelques questions, lorsque d'un enfoncement pratiqué dans le mur, sortit tout-à-coup un tigre furieux qui avoit les aîles & la queue d'un dragon. Ce monstre courut à lui pour le dévorer. Nadir, sans se déconcerter, se présenta courageusement au combat : mais à peine l'eut-il touché du bout de son sabre, qu'il tomba mort en jettant les cris les plus horribles. Ils furent tous deux fort surpris, & fort contents de

se voir si facilement délivrés d'un pareil ennemi; ils se félicitèrent mutuellement d'un pareil succès qu'ils ne sçavoient à qui l'attribuer & l'inconnu ne cessoit de donner des marques de la plus vive reconnoissance à son libérateur.

Nadir, impatient de sçavoir quelle étoit la personne qu'il venoit de délivrer, l'interrompit: Seigneur, lui dit-il, cet événement paroît extraordinaire, mais la manière surprenante dont je suis parvenu jusqu'à ce Palais, & tout ce que j'ai vu sur le lac, avant d'arriver, me cause bien plus de surprise. Apprenez-moi de grace qui vous êtes: découvrez-moi la cause de la dure captivité dans laquelle vous gémissiez, & si vous le pouvez, instruisez-moi, tant sur ce Château, que sur toutes les choses dont je viens d'être témoin. Il commença par lui faire un détail de son aventure, dont ce jeune homme parut si fort étonné, qu'il demeura quelque tems les yeux baissés sans pouvoir prononcer un seul mot. Prenant enfin la parole, après avoir fait un soupir qui exprimoit la tristesse dont son ame étoit atteinte: je suis fâché,

Seigneur, lui dit-il, de ne pouvoir vous satisfaire; mais j'ignore absolument tout ce qui concerne ce prétendu Palais dont vous me parlez; je ne connois que l'affreux réduit dans lequel nous sommes, & je vous jure, qu'excepté ce monstre qui vient d'expirer, je n'ai vu depuis le séjour que je suis forcé d'y faire, aucune créature vivante. Ce qui me confond le plus dans cette aventure, c'est que je me trouve ici, sans savoir de quelle manière j'y suis venu, ni pourquoi j'y suis captif, & aussi indignement traité depuis près de trois mois.

Voilà, je vous l'avoue, reprit Nadir, un événement capable de faire échouer toute la prudence humaine. Cependant il ne faut point vous décourager, vous avez besoin de toute votre confiance pour supporter une pareille disgrâce, & vous devez espérer qu'elle finira bientôt. Eprouvons d'abord si je puis briser vos liens, & vous rendre la liberté: nous ferons ensuite ce qui dépendra de nous pour percer cette obscurité mystérieuse.

Il s'approcha en même-tems pour le délivrer du poids de ses chaînes:

mais il ne les eut pas plutôt touchées, qu'elles tombèrent d'elles-mêmes, & se brisèrent en mille morceaux. Ce nouveau prodige ne fit qu'augmenter leur trouble; ils en cherchèrent envain la cause, & n'y comprirent pas plus que dans tout le reste.

Le jeune homme, charmé de se voir en liberté, se jeta au cou de Nadir, & le tenant étroitement embrassé, il ne sçavoit comment lui témoigner sa gratitude. Mais ce Prince, quoique fort sensible à ces marques d'amitié, changea promptement de discours, & sa curiosité ne lui permettant pas de s'arrêter à d'autres objets : Seigneur, lui dit-il, les plus grandes difficultés sont surmontées, vous êtes libre, & nous devons actuellement travailler de concert pour dévoiler les causes de ces événemens extraordinaires. Voilà, continua-t-il, en lui présentant le poignard qu'il portoit à sa ceinture, de quoi combattre, en cas que l'occasion s'en présente, & que nous trouvions quelques ennemis. Au reste, je ne crois pas me tromper en pensant que nous aurons besoin de tout notre courage.

& de toute notre fermeté, pour nous tirer avec honneur de l'affaire dans laquelle nous nous trouvons engagés.

L'inconnu, touché de cette action qui lui prouvoit que Nadir le regardoit comme un homme sur la valeur duquel il pouvoit compter, se saisit avec joie du poignard, en lui protestant qu'il ne l'abandonneroit point, & qu'il tâcheroit de le seconder de son mieux; après quoi, ils entrèrent dans le jardin; ils résolurent d'y rester jusqu'à la nuit, afin de profiter de son obscurité pour s'introduire sans être apperçus dans le Palais, & voir plus facilement ce qui s'y passoit. Ils gagnèrent l'endroit le plus épais d'un petit bois dont les arbres étoient fort ferrés. Ils se reposèrent sur l'herbe, & comme Nadir étoit fort curieux de sçavoir quel étoit ce nouveau compagnon de sa fortune, il le pria de l'instruire de sa naissance & de ses aventures. L'inconnu céda volontiers à l'empressement d'un homme à qui il avoit tant d'obligations, & charmé de trouver ce moyen de lui donner une marque de confiance, il prit la parole en ces termes :

HISTOIRE

*D'Aboulmagar, Prince de Téfflis ;
& de Nagirbé, Princesse de Perse.*

MON nom est Aboulmagar, & je suis l'unique héritier du Sultan de Téfflis : ce Prince qui n'a que moi d'enfant mâle, m'a toujours aimé avec tendresse. Il s'est appliqué soigneusement à me faire donner une éducation convenable tant à ma naissance, qu'au rang pour lequel j'étois destiné ; je fis mes efforts pour répondre à ses bonnes intentions, & pour mettre à profit les leçons qu'on me donnoit ; mais ayant atteint l'âge de vingt ans, & n'étant gêné ni par mes maîtres, ni par les divers genres d'étude auxquels j'étois obligé de m'appliquer, je suivis mon inclination, & ma passion pour la chasse l'emportant sur toutes les autres, je m'y livrai entièrement, & j'y employois la plus grande partie de mon tems.

Un jour qu'après avoir couru pendant la plus grande ardeur du soleil, je m'étois éloigné de ma suite, pour me reposer à l'ombre de quelques arbres auprès desquels je me trouvois, je fus surpris d'appercevoir dans un filet le plus bel oiseau qu'il soit possible de se figurer. Cet animal se débattoit avec une violence extraordinaire, il sembloit même que ma présence lui faisoit redoubler ses efforts, mais comme il sentit bien qu'il n'étoit pas en état de se dégager, la douleur qu'il en eut lui fit jeter des cris si plaintifs & si touchans, que saisi de compassion, je rompis ses liens, & lui rendis sa liberté. Il se hâta d'en profiter, & partant aussi vite qu'une flèche, il fendit l'air si rapidement, & s'éleva si haut, que je le perdis bientôt de vue. Dans cet instant, ceux qui m'accompagnoient étant venus me rejoindre, je repris avec eux le chemin de Teflis, en rêvant involontairement à cette aventure; & satisfait du service que j'avois rendu à ce charmant oiseau, auquel je m'intéressois sans sçavoir pourquoi.

Le lendemain, après avoir lancé
deux

deux cerfs de suite, & les avoir courus fort long-tems, je me retirai dans le même endroit où s'étoit passée mon aventure, & je me préparois à y goûter un repos dont j'avois grand besoin, lorsqu'un bruit que j'entendis, me fit tourner la tête pour voir ce qui pouvoit l'occasionner. Surpris au-de-là de toute expression, d'appercevoir le même oiseau que j'avois délivré la veille, qui planoit au-dessus de ma tête, je fus saisi, malgré moi, d'un trouble extraordinaire. Cependant, faisant réflexion qu'il pouvoit avoir sa retraite dans le creux de quelque arbre voisin, je cessai de m'étonner, & je le regardois avec plaisir. Mais voyant qu'après avoir laissé tomber quelque chose qu'il portoit dans son bec, il s'éloignoit aussi promptement qu'il avoit fait, lorsque je l'avois dégagé de ses liens; je jugeai que tout cela n'étoit pas sans mystère, & je me hâtai de ramasser ce qu'il venoit de jeter.

C'étoit des tablettes assez belles que j'allois serrer avec indifférence, n'y trouvant rien qui pût m'indiquer à qui elles appartenoient, lorsqu'en les feuilletant, j'y trouvai, par hasard, ces

242 *Suite des mille & une Nuits,*

mots écrits sur l'une des pages : *About-magar sera l'époux d'une des plus belles Princesses de l'Univers, s'il a soin de porter toujours ces tablettes, & de ne s'en défaire jamais.*

Jugez de ma surprise, en voyant mon nom, & la promesse qui m'étoit faite, en cas que je voulusse me soumettre à la condition. Je ne sçavois trop quel parti prendre, mais cet événement me paroissant surnaturel, je résolus d'obéir d'autant plus volontiers, qu'il n'y avoit rien de fort difficile dans ce qui m'étoit prescrit. D'ailleurs, l'idée d'une belle Princesse qui devoit être mon épouse, me flattoit agréablement, & malgré mon penchant pour la chasse, je sentoís qu'elle me laissoit bien des vuides, & que j'avois un cœur auquel il manquoit un objet déterminé pour le rendre sensible. Je ferai donc ces tablettes avec soin, dans l'intention de les porter toujours sur moi. Mais un tems considérable s'étant passé, sans qu'il eut été question ni de Princesse, ni de mariage, je cessai d'y penser, & je gardois ces tablettes plutôt par habitude, que par tout autre motif. D'ailleurs, distrait

De ces idées par l'amour que je conçus pour un objet réel, j'abandonnai bientôt une espérance chimérique, pour me livrer tout entier à la passion qui s'empara de mon cœur, & voici comment la chose se fit.

Un fameux Négociant qui venoit de la Perse, étant arrivé dans la ville de Tefflis, fit annoncer au Sultan mon père, qu'il avoit apporté des Marchandises si rares & si curieuses, qu'il ne pouvoit guères s'en trouver de pareilles, & comme il l'avoit en même tems fait prier de permettre qu'il les lui fit voir, il eut ordre de se rendre au Palais avec tout ce qu'il avoit de plus beau. Nous eûmes lieu d'être satisfaits. Le Sultan l'honora de l'accueil le plus gracieux. Pendant qu'il fixoit le prix des choses qui étoient le plus de son goût, & qu'il s'entretenoit avec lui sur les voyages qu'il avoit faits, je m'amusai à considérer tous les bijoux qu'il avoit étalés sur des tapis. Le hasard me fit jeter la vue sur un tableau représentant une jeune personne, dont les traits me parurent si charmantes, que je ne pus me défendre de l'aimer.

Les traits frappans de ce merveilleux tableau me sembloient si fort au-dessus de ce qu'on pouvoit imaginer de plus beau, que je ne pus m'empêcher de dire au Marchand que je regardois cet ouvrage comme un effort du génie de quelque grand Peintre, qui, dans ce portrait, avoit surpassé la nature. Seigneur, me dit le Marchand, ce portrait est celui de la belle Nagirbé, qu'Abdelmoal, aujourd'hui Roi de Perse, eut, il y a dix-sept ans, d'un premier mariage qu'il avoit contracté du vivant du Roi son père, & je vous jure que cette copie, quoique très-fidelle, n'exprime pas encore tous les charmes dont la nature l'a favorisée.

Cependant, cette Princesse, quoiqu'elle semble être faite pour être heureuse, & pour faire le bonheur de celui qui doit la posséder un jour, est peut-être la personne qui, dans les Etats du Roi son père, se trouve la plus à plaindre, & je ne crois pas qu'on puisse imaginer de situation plus fâcheuse que la sienne. En effet, elle n'aura jamais d'autre époux que celui que doit lui procurer le hasard. On ne consultera jamais ni son goût ni

le choix du Roi son père, & les circonstances sont telles, qu'elle se trouvera peut-être, un jour, l'épouse d'un homme de néant, & sorti de la lie du peuple.

Mais, comment cela peut-il être, lui dis-je ? non, quoique vous me disiez, je ne puis croire qu'Abdelmoal, qu'on regarde, à juste titre, comme un des plus grands Monarques de l'univers, pense d'une façon si peu digne du rang où le Ciel l'a fait naître, & qu'il soit assez lâche pour s'avilir au point de sacrifier sa fille, & de se déshonorer par une alliance honteuse. Seigneur, reprit le Marchand, quoique ce que je viens d'avancer paroisse hors de toute vraisemblance, cependant je n'ai rien dit qui ne soit véritable. J'espère que vous ne douterez plus de ma sincérité, si vous voulez avoir la bonté de m'entendre, & je vais vous instruire des causes qui forcent ce Prince à penser d'une façon qui vous paroît si fort étrange. Vous ne sauriez me faire plus de plaisir, lui répondis-je, & l'ayant en même-temps conduit dans mon apparte-

ment pour n'être entendu de personne, il commença son récit de cette manière :



HISTOIRE

D'Abdelmoal, Roi de Perse, & de Zemgar, Princesse de Samarcande.

LE Roi de Perse peut avoir environ trente-cinq ou quarante ans ; quoiqu'il soit le plus bel homme de son Royaume, il est encore plus recommandable par les excellentes qualités de son âme que par l'éclat de son rang & les avantages de sa figure. Ce Prince fut marié très-jeune, & fort long-tems avant de monter sur le trône. La belle Nazirbé, dont vous venez de voir le portrait, fut l'unique fruit de cette union. Il perdit son épouse, & fut d'abord, comme c'est la coutume, si affligé de cette perte, qu'il protesta de ne jamais se remarier ; en effet,

il fut quelque tems sans paroître en avoir le moindre desir ; mais , dans les accès d'un violent chagrin , on prend souvent des résolutions qui s'évanouissent , lorsque le tems en a calmé les premiers mouvemens : c'est précisément ce qui arriva à ce Prince. Une nouvelle passion lui fit oublier la première , & son cœur , naturellement porté à la tendresse , ne put résister aux charmes de l'incomparable Zemgar , Princesse de Samarcande. Au reste , l'aventure qui la lui fit connoître est si merveilleuse & porte avec elle un caractère de singularité si frappant , qu'elle peut servir à justifier cette espèce d'inconstance , comme je vais vous l'apprendre.

Khafan-Séphi , Roi de Perse , & père d'Abdelmoal , étoit alors en guerre avec le Sultan de Samarcande , père de Zemgar. Le Prince Abdelmoal qui ne cherchoit que l'occasion d'acquiescer de la gloire & qui ne doutoit pas que les occupations militaires ne suspendissent le chagrin que lui causoit la perte de son épouse , demanda qu'il lui fut permis de se mettre à la tête des troupes de Perse. Le Roi qui con-

248 *Suite des mille & une Nuits,*

noissoit la bravoure & la capacité du Prince, ne fit aucune difficulté de lui confier le commandement de son armée. Ce jeune héros répondit parfaitement bien à la confiance du Roi. Il battit les ennemis dans plusieurs rencontres, s'empara de plusieurs Villes, & poursuivit le Sultan jusques dans la Capitale dont il fit le siège.

Lafel-Gehun, seconde femme du Sultan de Samacande, ayant vu passer le Prince Abdelmoal qui faisoit le tour des murailles pour découvrir par quel endroit il pouvoit plus facilement attaquer la ville, ne put s'empêcher de l'admirer & de concevoir pour lui la plus violente passion. Cette Sultane étoit d'un caractère très-vif & fort emporté, rien n'étoit capable de la retenir quand elle vouloit se satisfaire, & comme son amour étoit extrême, elle résolut de contenter sa passion à quelque prix que ce fût. Pour venir plus facilement à bout de son dessein, elle résolut de se défaire de son époux, & comme il n'avoit pas d'enfant mâle, d'offrir sa main & le trône au Prince de Perse. Elle se persuada que ce conquérant seroit reçu plus volontiers des

grands & du peuple, & qu'on le préféreroit aisément à la jeune Princesse, étant plus en état de tenir les rênes du gouvernement.

Elle exécuta bientôt ce projet criminel; elle gagna à prix d'argent quatre muets, qui, par ses ordres, étranglèrent le Sultan.

Le bruit de la mort de ce Monarque s'étant répandu dans le camp des Persans, Abdelmoal jugea qu'il devoit profiter de cette circonstance & du trouble que causent toujours de pareils événemens pour entrer dans la Ville avec ses troupes.

Lafel-Gehun, avertie de son dessein, fit semblant de modérer la douleur dont elle avoit paru affectée à la mort du Sultan, elle feignit une ardeur incroyable pour la défense de sa Capitale, & dit publiquement qu'ayant assez de troupes & de munitions pour soutenir un long siège, il étoit de son honneur de faire la résistance la plus opiniâtre, & qu'elle ne céderoit qu'à la dernière extrémité.

Chacun applaudit à sa résolution, on exalta son courage & sa fermeté, tous les chefs furent de son avis, elle

réunit tous les suffrages en sa faveur & sans les circonstances qui ne le permettoient pas, elle auroit été solennellement reconnue pour Souveraine légitime : mais tandis que par des dehors trompeurs elle cherchoit à s'attirer la bienveillance du public, elle ne perdoit pas de vue le projet qu'elle avoit formé, & brûlant d'impatience d'instruire le Prince de Perse de l'amour qu'elle avoit pour lui, elle lui fit secrètement rendre une lettre par laquelle elle lui mandoit que quoiqu'elle fut en état de se défendre, elle ne desiroit cependant que la paix, & que pour y parvenir plus sûrement & d'une manière conforme à son inclination, elle étoit résolue de le mettre en possession du trône de Tartarie, pourvu qu'il voulût consentir à l'épouser.

Abdelmoal lui fit réponse qu'il ne pouvoit rien décider sur un objet aussi important sans en avoir fait part au Roi son père, qu'il alloit lui dépêcher un courier, & qu'il se détermineroit d'après les volontés du Roi.

Ce retard ne plut point à la Sultane ; elle fut outrée de ce contre-tems qui ne s'accordoit point du tout avec la

violence de sa passion. Cependant, craignant que ce projet ne transpirât dans Samarcande, elle s'observa scrupuleusement, & ne cessa d'animer par sa présence les troupes qui défendoient la Capitale.

Le siège continuoit toujours, & les assiégés se défendoient avec la plus grande valeur. Une nuit que le Prince s'étoit retiré dans sa tente pour s'y reposer des fatigues de la journée, il étoit prêt à céder au sommeil lorsqu'un bruit qu'il entendit l'ayant obligé de regarder pour découvrir quelle en pouvoit être la cause, il fut fort effrayé lorsque la terre s'étant entr'ouverte il vit paroître l'ombre du Sultan de Samarcande. Roi de Perse, lui dit ce Spectre, vous devez me reconnoître sans peine, puisque vous m'avez vu si souvent à la tête de mon armée. L'amour que vous avez inspiré sans le vouloir à ma perfide épouse, est cause qu'elle m'a donné la mort. C'est plutôt pour satisfaire sa passion que pour procurer la paix, qu'elle vous offre sa main & mon trône. Gardez-vous de vous rendre coupable de son crime

par cette alliance aussi peu digne de vous qu'injurieuse à ma mémoire.

Comme je n'ai point d'héritiers & que l'infortunée Zemgar ma fille d'un premier lit qui est restée sans appui sous la puissance de sa cruelle marâtre, je viens pour tâcher de la soustraire à ses injustes persécutions, vous proposer de la prendre pour épouse, & de régner en ma place; elle n'est pas indigne de vos soins. J'ai prévenu Zemgar en votre faveur, vous devez être informé dans ce jour des sentimens qu'elle a pour vous, & vous apprendrez un événement auquel vous êtes bien éloigné de vous attendre. Il ne m'est pas permis de vous en dire davantage : adieu.

Il disparut aussi-tôt, & le Prince Abdelmoal resta si fort ému de cette apparition, qu'il fut long-tems comme immobile. Il fit mille réflexions sur ce qu'il venoit d'entendre. Le desir de connoître la Princesse qu'il se figuroit être la plus belle personne de l'univers, l'horreur du crime de la Sultane & la ferme résolution où il étoit de la punir, excitoient en lui des mouvemens qu'il ne seroit pas difficile de peindre. Agité par ces différens mouvemens, il crut

n'avoir rien de mieux à faire que de presser vigoureusement le siège. Il manda les principaux chefs de l'armée, qui se rendirent sur le champ à ses ordres.

A peine avoit-il commencé à leur faire part de son projet, qu'on entendit une grande rumeur dans tout le camp. Elle étoit occasionnée par l'arrivée du grand Visir & des premiers Officiers du Royaume qui parurent aussitôt dans le conseil, & qui le saluèrent comme Roi légitime, en l'instruisant de la mort de Khafan-Séphi son père.

Abdelmoal, à cette nouvelle, pénétré de la plus vive douleur, déchira sa veste, & donna les marques de la plus vive douleur, puis se rappelant les paroles du Sultan de Samarcande qui l'avoit qualifié de Roi de Perse, & qui l'avoit prévenu de cet accident, il tomba dans une profonde rêverie.

Cependant le Visir ayant fait mettre les troupes en bataille, annonça la mort de Khafan-Séphi, & le Prince Abdelmoal fut aussitôt reconnu pour légitime Successeur au bruit des acclamations générales. Comme sa présence étoit

nécessaire dans sa Capitale, & qu'il vouloit terminer la guerre avant son départ, il donna les derniers ordres pour l'assaut, & se préparoit à partir pour se mettre à la tête de ses troupes, lorsqu'un Eunuque s'étant fait introduire dans sa tente, lui remit secrettement une lettre de la Princesse Zemgar qu'il ouvrit avec précipitation. Elle étoit conçue en ces termes :

La Princesse Zemgar, au Nouveau Roi de Perse.

« Seigneur, effrayée par l'apparition inattendue du Roi mon père, »
 « forcée par ses ordres à vous prévenir, »
 « j'attends de vous un secours généreux. Ma perfide belle-mère, dont »
 « cette ombre infortunée m'a révélé »
 « les forfaits, est sur le point d'y mettre »
 « le comble en me sacrifiant à sa »
 « haine; hâtez-vous de me secourir, »
 « & si j'ai le bonheur de vous intéresser, je souscrirai volontiers aux »
 « ordres de mon père. »

Abdelmoal ne se donna pas le tems d'écrire à la Princesse, il dit seulement à l'Eunuque d'assurer sa maîtresse.

qu'elle verroit bientôt des preuves sensibles de l'ardeur qu'il avoit de la fervir, & partit sur le champ pour aller commander la principale attaque. Tout fut promptement expédié. La garnison ne fit qu'une foible résistance. Les troupes de Perse, après avoir escaladé les murailles & forcé les portes, entrèrent en confusion dans la place, & s'emparèrent d'abord du Palais. L'Officier, chargé des ordres particuliers d'Abdelmoal, trouva bientôt la perfide Sultane, & la fit massacrer à ses yeux.

Le Roi, après avoir reprimé par sa présence la fureur du soldat, remit la tranquillité dans la Ville autant qu'il put le faire dans une pareille circonstance, & n'eut rien de plus pressé que de voler à l'appartement de Zemgar. Frappé par l'éclat des charmes de la Princesse, il oublia sans peine la résolution qu'il avoit prise de renoncer à tout engagement. Zemgar éprouva à la vue d'Abdermoal des sentimens qu'elle avoit ignorés jusqu'alors : ces deux amans qui se trouvoient maîtres de leurs volontés, ne retardèrent point leur bonheur com-

mun. Abdelmoal, après avoir pris les précautions les plus sages pour la sûreté de ses conquêtes, se hâta de revenir dans sa Capitale avec sa chère Zemgar qu'il fit, bientôt après, couronner solennellement après l'avoir épousé.

Charmé de posséder un objet dans lequel il découvrait tous les jours des nouvelles perfections, sa tendresse sembloit s'augmenter par la jouissance, & sa satisfaction fut sans égale pendant la première année de son mariage; mais il éprouva peu de tems après, qu'il n'est point dans la vie de plaisir, qui ne soit mêlé d'amertume. En effet, étant un jour entré dans l'appartement de la Reine auprès de laquelle il passoit tous les momens qu'il pouvoit dérober aux affaires, il fut fort surpris de ne point la trouver. Il la chercha par-tout, & donna les ordres les plus précis pour qu'on découvrit l'endroit où elle pouvoit être, mais toutes ses recherches furent inutiles. Le désespoir s'empara de son ame, il tomba dans la mélancolie la plus affreuse. Elle s'augmenta de jour en jour, & cet infortuné Monarque est dans une langueur qui fait craindre pour sa vie. Cependant

il ne cesse de faire des aumônes à tous les Kalenders & à toutes les Communautés de Derviches pour les engager à faire des prières au Prophète, & d'obtenir de lui le retour de son épouse. Il a promis en outre des sommes immenses à ceux qui pouroient lui en donner des nouvelles, & s'est engagé, par un serment solennel, à n'accorder la Princesse sa fille qu'à celui qui lui découvreroit l'endroit où elle peut être, & qui la remettra entre ses mains. Toutes ces tentatives ont été jusqu'ici fort inutiles, & quoique plusieurs particuliers, tant Princes que Gens même de la plus basse extraction, animés par l'espoir d'une si grande récompense, aient employés toutes les ressources imaginables, aucun d'eux n'a pu réussir. Voila, Seigneur, continua le Marchand, ce qui m'a fait dire que le sort de la Princesse étoit très-malheureux. En effet, il n'est pas douteux que le serment téméraire d'Abdelmoal & l'incertitude affreuse qu'il jeta sur le sort de cette belle Princesse, ne lui cause les plus vives inquiétudes.

Cette histoire me parut des plus extraordinaires, & je doutai quelque

258 *Suite des mille & une Nuits,*

momens de la vérité de ce récit, mais le Marchand m'affura si positivement qu'il n'avoit rien avancé dont il ne fut certain, je commençai à le croire. Je lui proposai de me vendre ce portrait, & je lui donnai tout ce qu'il exigea pour m'en rendre le possesseur. Charmé de l'avoir en ma puissance, je ne pouvois me lasser de le considérer, je le regardois toujours avec un nouveau plaisir, & cette vue ne faisant qu'augmenter ma passion, je me livrois contre toute espérance aux transports que cette figure excitoit dans mon ame, mais bientôt, je me laissois aller à la douleur, lorsque je réfléchissois à l'impossibilité dans laquelle j'étois de remplir la condition sous laquelle le Roi de Perse avoit promis d'accorder la Princesse. Je tombai dangereusement malade, on craignit pour mes jours, la fièvre augmenta considérablement, les Médecins m'abandonnèrent après avoir épuisés les secrets de leur Art pour me guérir, & ce fut précisément ce qui me sauva.

Je n'eus pas plutôt repris mes forces, que ne pouvant résister au desir de voir un objet qui faisoit tant d'impression

sur mon cœur, je résolus de partir pour la Capitale de Perse afin de me donner cette satisfaction aux risques de ce qui pouvoit en arriver. Je fis confiance de ma résolution au Capitaine de mes Gardes dont je connoissois le zèle & la fidélité. Je le chargeai de faire les préparatifs du voyage, je ne manquai pas de prétexte pour obtenir du Sultan la permission de m'absenter, & tout étant disposé, nous partîmes *incognito* pour nous rendre dans cette fameuse Cour où nous ne tardâmes pas à arriver. Nous cherchâmes un logement auprès du Palais, mais, il n'étoit pas facile de me procurer la vue de la Princesse qui ne sortoit que rarement du Haram, & toujours couverte d'un voile qui déroboit absolument ses traits. Mon voyage auroit été tout-à-fait inutile sans le secours de l'Officier qui m'avoit accompagné. C'étoit un jeune homme entreprenant, courageux, & dont la conversation m'amusoit d'autant plus, qu'il avoit naturellement l'esprit tourné vers la plaisanterie.

Seigneur, me dit-il un jour que je me plaignois des difficultés que j'éprouvois,

je connois un moyen de vous tirer de la peine où vous êtes. Vous connoissez les hommes, vous n'ignorez pas que pour réussir auprès d'eux, il faut les prendre par leurs foibles & flatter leurs défauts. Vous savez fort bien que de tous les ressorts qui font mouvoir les esprits, la superstition est un de ceux qui les affuroit davantage, & vous connoissez par expérience qu'elle a le plus grand pouvoir sur l'esprit des femmes. Cela est vrai, lui dis-je, mais, que voulez-vous dire par là, & quel rapport la superstition peut-elle avoir avec mon état ? c'est ce que je vais avoir l'honneur de vous apprendre, continua-t-il ; je crois même qu'il n'est pas possible d'employer un meilleur moyen dans les circonstances présentes.

J'ai remarqué depuis notre séjour dans cette maison, une vieille femme qui va tous les jours au Palais, comme je la vois souvent entrer & sortir, je me suis informé de ce qu'elle alloit y faire, & j'ai sçu qu'elle étoit employée à faire les commissions des femmes du Haram. En conséquence, j'ai formé le plan de mon intrigue.

C'est elle que je veux employer pour vous faire introduire dans l'appartement de Nagirbé. Je trouverai facilement un prétexte pour lui parler, je tâcherai de la mettre dans mes intérêts par quelques présens, & comme toutes les vieilles sont curieuses, qu'elles aiment beaucoup à parler, & qu'elles croient volontiers ce qu'on leur dit, je vous ferai passer dans son esprit pour un Chek fort savant dans l'art de prédire l'avenir. J'ajouterai qu'instruit de l'inquiétude que cause à la Princesse le serment du Roi son père, vous vous êtes rendu dans cette Ville pour lui donner des éclaircissmens sur son sort, & pour tâcher de prendre des mesures pour qu'elle ne devienne point l'épouse d'un homme indigne d'elle. J'aurai grande attention de lui recommander le secret, & je suis sûr qu'aussi-tôt qu'elle verra Nagirbé, ce sera la première chose qu'elle lui dira. Cette Princesse donnera sûrement dans le panneau, & ne manquera pas de vouloir vous entretenir. Alors, il sera nécessaire que vous preniez l'habit de femme, afin que la vieille, puisse à

la faveur de ce déguisement, vous introduire dans le Haram.

Tout cela me paroît fort bon dans la spéculation, lui dis-je, mais, s'il arrivoit que Nazirbé, soit par crainte, soit par tout autre motif, ne voulût pas consentir à me recevoir, que ferions-nous ?

Seigneur, me répondit-il, cela ne sçauroit être; je connois assez bien les femmes pour vous assurer de la réussite. Au reste, dans ce cas là, je ferois croire à la vieille que vous agissez par les ordres du Prophète que je supposerois vous être apparu pendant la prière : alors Nazirbé sera la première à vous demander. Lorsque vous sçaurez ce qui m'est arrivé à la Chine, vous conviendrez qu'il n'est rien qu'on ne puisse faire croire aux femmes sous prétexte de religion. Je veux vous amuser, par le récit de cet événement, si vous voulez avoir la patience de m'écouter. Comme je n'ignorois pas qu'il faisoit quelquefois des histoires plaisantes, j'y consentis. Voici ce qu'il me conta :

Pendant que j'étois à Pekin, le hasard m'y fit connoître une jeune personne

dont je devins passionnément amoureux. Comme dans ce pays les femmes sont extrêmement gênées, ce ne fut pas sans de grandes difficultés que je parvins à lui déclarer ma tendresse, & sans le secours d'un de ses Eunuques que je sçus gagner à force de présens, je crois que je n'aurois jamais pu réussir. Un voyage que son père fut obligé de faire dans une Province éloignée, me facilita les moyens de la voir. L'Eunuque affidé m'introduisit chez elle; je l'abordai, & j'eus le bonheur de lui plaire. Cet heureux tems ne fut pas de longue durée; le retour du père mit fin à nos plaisirs. Nous fûmes obligés de cesser nos entrevues. Nous en ressentîmes le chagrin le plus violent, nous cherchâmes à adoucir la rigueur de cette absence par les lettres que nous nous écrivions par le moyen de notre confident, mais, comme ce commerce ne suffisoit pas à deux amans aussi fortement épris, nous tâchions de profiter de toutes les occasions que le hasard nous fournissoit pour nous voir. Ma maîtresse m'ayant un jour fait avertir qu'elle auroit le lendemain la permission de

264 *Suite des mille & une Nuits,*

sortir pour se rendre dans la plus fameuse Pagode de la Ville, pour y accompagner la Princesse de la Chine qui devoit y venir faire sa prière selon la coutume, elle me conseilla de prendre un habit de femme, & de m'introduire avec les autres à la faveur de ce déguisement, que je la reconnoitrois facilement par le moyen d'une marque qu'elle m'indiqua, mais qu'elle me recommandoit sur toutes choses de prendre les plus grandes précautions pour n'être pas découvert, attendu que l'entrée de ce Temple étoit interdite aux hommes ce jour là sous peine de mort.

Je saisis avec transport cette occasion de me satisfaire, ma passion m'éblouit sur les dangers, je trouvai bientôt un habillement convenable, & m'étant, outre cela, couvert la tête d'un voile de Mouffeline fort épais, j'entrai dans la Pagode, & je fus me placer auprès d'elle.

La Princesse s'étant assise sur son trône, la cérémonie commença. L'on y observoit un si profond silence, quoique l'assemblée ne fut composée
que

• que de femmes, qu'on auroit pu croire qu'il n'y avoit personne.

Malheureusement pour moi, l'un des plus fâcheux accidens me fit reconnoître, & pensa me coûter la vie. Je me sentis attaquer d'une si violente douleur d'entrailles, que n'ayant pu me contraindre, celles qui se trouvoient les plus proches de moi, ne tardèrent pas, malgré la vapeur délicieuse des parfums qu'on brûloit avec profusion, de s'appercevoir du sale désordre dans lequel j'étois. Il se fit aussi-tôt un grand murmure, on me traita d'impie, de sacrilège, & les plus zélées demandèrent qu'on fit en ma personne un exemple sévère qui servit à effrayer les téméraires qui seroient tentés de commettre une semblable profanation. Je fis mes efforts pour m'évader, mais cela me fut impossible. On m'arrêta sur le champ, & la Princesse à laquelle on exagéra l'énormité de l'action, ordonna que je fusse battu de verges après avoir été dépouillé jusqu'à la ceinture. Les Eunuques, chargés de cette exécution après m'avoir ôté le voile qui me couvroit, reconnurent aisément que je

n'étois pas une femme. Ils en rendirent compte à la Princesse, qui me condamna, suivant les loix, à perdre la tête. Déjà le glaive étoit levé, & j'allois être la victime de la fureur de cette troupe de femmes, lorsqu'ayant fait signe de la main que j'avois quelque chose à dire, il se fit un grand silence, & adressant la parole à la Princesse :

Je ne suis, m'écriai-je, coupable qu'en apparence, mais, vous n'ignorez pas qu'elle trompe souvent. Ce déguisement, qui, dans toute autre circonstance, seroit un crime impardonnable, cesse de l'être dans celle-ci, puisque je ne m'en suis servi que par les ordres de la Divinité qu'on adore dans cet auguste Temple; en effet, si dans cette occasion j'eusse agi de mon propre mouvement, auroit-elle exaucé mes vœux ? auroit-elle opéré sur ma personne un miracle éclatant que vous regardez comme un sacrilège, parce que vous en ignorez la cause ?

Tourmenté depuis plus d'un mois par des douleurs inconcevables, j'ai vainement eu recours à l'art des Médecins : mon mal plus fort que leurs remèdes, sembloit augmenter tous les

jours, & devint au point que voyant qu'à moins d'un secours surnaturel il étoit impossible que je pusse recouvrer la santé, j'adressai les prières les plus ferventes au Dieu qu'on adore dans ce Temple, il a daigné m'écouter favorablement; j'ai même éprouvé la protection d'une manière merveilleuse. Cette puissante divinité m'est apparue la nuit dernière dans tout l'éclat qui l'environne.

Jeune homme, m'a-t-elle dit, les prières de la Princesse de la Chine me sont d'autant plus agréables, qu'elle m'adresse ses vœux plutôt pour le bien de ses peuples que pour le sien. Je suis si sensible à cette générosité de sa part, & ce désintéressement me plaît à tel point, qu'indépendamment de ce que je fais pour la rendre heureuse, je veux encore lui montrer, en vous rendant la santé, combien sa piété m'est chère. Elle doit venir demain dans mon Temple, tu prendras l'habit d'une femme, & tu t'introduiras facilement à sa suite. C'est dans cette maison de prières que tu trouveras la fin de tes douleurs. J'ai cru devoir obéir ponctuellement à des ordres si précis. Mes

prières ont été exaucées, mes sens se sont émûs par une révolution si subite, que je n'ai pu résister à la puissance plus que surnaturelle qui agissoit en moi. Voila, Princesse, quel est mon forfait, faites-m'en subir la punition, je m'y soumets sans murmurer, mais je devois, avant de mourir, ce témoignage éclatant au pouvoir de la Divinité révérée dans ce Temple aussi bien qu'à la piété de l'illustre Princesse devant laquelle j'ai l'honneur de parler.

Ce discours prononcé d'un air d'assurance & de sincérité, fit tout l'effet que je pouvois desirer. On changea de sentiment. Je cessai d'être regardé comme un profane digne du supplice, l'Assemblée cria tumultueusement au miracle, & les Bonzes qui desservoient la Pagode, voyant que cette aventure, en augmentant la confiance du peuple, grossissoit aussi les offrandes, appuyèrent mon imposture. La Princesse me fit présent d'une robe magnifique, on me fit mettre au bain dans l'intérieur du Temple, puis après qu'on eut enfermé dans un vase d'or les preuves sensibles de ma guérison, on l'attacha près de l'Idole, & l'on mit dessous une inf-

cription pour perpétuer à jamais la mémoire d'une si grande merveille.

Cependant lorsque tout le monde fut sorti, les Bonzes m'entourèrent, & leur Chef, après m'avoir dit qu'il étoit aussi content de me voir délivré d'un si grand péril que du stratagème que j'avois employé, me conseilla de ne plus m'exposer à une pareille aventure; & comme il craignoit quelle qu'indiscrétion de ma part, ce qui auroit diminué son crédit, & l'auroit exposé lui & ses Associés aux railleries les plus piquantes, il m'enjoignit avec menaces, de quitter la Ville dans le même jour. J'obéis, sans répliquer, comme vous pouvez l'imaginer. Je fis ensuite plusieurs voyages après lesquels je revins à Teflis où j'eus le bonheur d'entrer à votre service. Il vous est facile de juger par ce trait de la crédulité des femmes en matière de religion, & de la fourberie de ceux qui se disent en être les Ministres. Au reste, les Musulmanes sont aussi superstitieuses que les Idolâtres, & nos Imaünes sont aussi rusés que les Bonzes. Ce sont des faits confirmés par l'expérience; n'en doutez nullement; de

tous les moyens que vous pourriez employer, il n'en est peut-être pas de plus sûr que celui que je vous propose.

Je crois bien, lui dis-je, que la superstition a beaucoup de force sur l'esprit des femmes, mais je doute fort que la belle Nazirbé soit assez crédule pour donner dans le panneau; cependant, quoiqu'il en puisse arriver, je veux bien vous permettre de faire cette épreuve, & le succès justifiera si vous avez raison ou si mon doute est raisonnable.

Il me quitta sans répliquer avec cet air de confiance que donne la certitude du succès, & je fus fort surpris de recevoir le lendemain un message de la Princesse par lequel elle témoignoit le desir de me voir, & me faisoit dire qu'elle m'attendroit à dix heures. La vieille ne manqua de venir me chercher, je me rendis au Palais avec elle, & j'entrai sans difficulté dans le Harem à la faveur du déguisement que j'avois pris. Comme j'avois eu la précaution de mettre une fausse barbe sous le voile qui me cachoit, la Princesse qui me prit pour un vieillard aussi-tôt que j'eus levé mon

voïle , m'ordonna de m'approcher d'elle , puis après avoir été quelque tems à me considérer :

Vénéérable Chek , me dit-elle , puis je ajouter foi aux rapports que l'on m'a fait ? pouvez-vous par le moyen de votre science remédier à mes peines & me rassurer sur la cruelle incertitude où me plonge le serment de mon père ? suis-je destinée à être l'épouse d'un Prince ou d'un homme privé ? parlez-moi avec sincérité , & que je sçache enfin quel est le sort qui m'est réservé.

Madame , lui répondis-je , avec un trouble que je tâchai de dissimuler , la possession d'une Princesse telle que vous , ne doit-être recherchée que par les plus grands Princes , & la destinée de celui qui sera votre époux , sera mille fois plus glorieuse que celle des plus puissans Monarques de l'univers. Ne craignez point de devenir la victime d'un homme indigne de vous. Le Souverain Être qui dirige toutes nos actions , ne sçauroit abandonner son plus parfait ouvrage aux viles créatures faites pour ramper sur la terre. Hélas ! Madame , que ne m'est-il permis de m'expliquer plus clairement , & de

vous révéler un secret que je n'ose vous confier dans la crainte de vous déplaire ? bientôt persuadée de la vérité de mes paroles , peut-être seriez-vous assez indulgente pour.....

Mais que signifie ce discours , interrompit-elle ? pourquoi me parlez-vous d'un ton si passionné & quels pressentimens s'élèvent tout-à-coup dans mon ame ? que voulez vous dire par cette énigme qui peut exciter en moi le desir curieux d'en être instruite ? quels mouvemens inconnus ! seriez-vous assez téméraire pour oser employer contre moi les secrets de l'art magique dans lequel on me dit que vous excellez , & dois-je attribuer le trouble involontaire qui m'agite , à la force de vos enchantemens ?

Princesse , lui répondis-je , avec une vive émotion , l'amour le plus tendre est l'unique enchantement dont je me fers auprès de vous. Oui , Madame ; continuai-je , peu maître de mes transports , & me jettant à ses pieds , je ne suis ni Chek ni Magicien. Connoissez en moi le tendre Aboulmacar , Prince de Teflis , qui , touché des attraits qui brillent en vous , a osé se

servir de cette ruse innocente pour pouvoir vous jurer qu'il vous adore, que le bonheur de vous posséder est le seul bien auquel il aspire, & qu'il conservera ces sentimens jusqu'à la mort. J'arrachai en même-tems ma fausse barbe, & je lui racontai par quel hasard j'avois vu son portrait, & comment j'avois été instruit de sa situation. Si cet aveu de ma tendresse vous offense, lui dis-je, punissez un amant audacieux qui a tout risqué pour pouvoir vous assurer par lui-même de son amour.

Levez-vous, Prince, me dit-elle, en me jettant un regard qui exprimoit son trouble. hélas, que le serment de mon père va me coûter de larmes, & que je crains d'être plus sensible que je ne le devrois à l'aveu que vous venez de me faire. Comblé de ses bontés, je pris une de ses mains que je ne pus m'empêcher de baiser avec transports. Mais, quel fut mon effroi, lorsque j'entendis ouvrir la porte de l'appartement où nous étions !

Je vis entrer un homme que je ne pus méconnoître pour le Roi de Perse, tant par son air languissant que par le

nombre d'Eunuques dont il étoit suivi. Mon attitude qui n'étoit pas équivoque & la fausse barbe que j'avois jetée sur le plancher, ne lui permirent pas de douter de la vérité de ce qui se passoit. Ce Monarque, transporté de colère à la vue d'un homme qu'il surprenoit aux pieds de sa fille dans un endroit où il n'en entre aucun qui ne soit puni de mort, ordonna qu'on me coupa la tête, & qu'on fit souffrir le même supplice à la Princesse.

Je ne puis vous dire tout ce que je souffris dans cet instant fatal, mais je vous assure que j'étois plus touché du sort de Nazirbé que du supplice qui m'étoit réservé. Cette infortunée Princesse tomba sans connoissance aux pieds de son père. Quant à moi, pénétré de douleur à ce spectacle, je courus vers elle pour la secourir, mais, les Eunuques noirs m'ayant saisi pour obéir à l'ordre de leur maître, ils commençoient à me dépouiller lorsque les tablettes dont je vous ai parlé & que j'avois toujours porté sans y penser, tombèrent de l'une de mes poches.

Le Roi qui les apperçut, fit un grand cri, & ordonna qu'on suspendit l'exé-

cution du Jugement qu'il venoit de prononcer. Ayant ensuite fait revenir la Princesse de son évanouissement, il ouvrit ces tablettes avec précipitation, puis les ayant considérées avec une attention extraordinaire dont je ne pouvois pénétrer la cause, il vint à moi d'un air affable, & m'ayant embrassé tendrement: pardonnez-moi, Prince de Tefflis, me dit-il, vous n'ignorez pas que j'ai fait un serment solennel par lequel je me suis engagé de n'accorder ma fille qu'à celui qui me donneroit des nouvelles certaines de la Reine mon épouse. Comme c'est par votre moyen que j'apprends non-seulement ce qu'elle est devenue pendant son absence, mais même qu'elle va m'être rendue, je tiens ma parole avec joie, me croyant trop heureux de vous dédommager par cette alliance des craintes qu'un arrêt dicté par le premier mouvement de ma colère avoit prononcé. Mais vous n'ignorez pas la rigueur de nos loix, & dans de pareilles circonstances, vous n'eussiez peut-être pas agi autrement.

Ces tablettes appartiennent à la Reine. Elles ont été faites par un

savant Mage de Chaldée qui les a fabriquées avec tant d'art, que tout ce qu'on souhaite de sçavoir, s'y trouve écrit selon la volonté de celui qui en est possesseur. La Reine qui connoissoit leur merveilleuse propriété, les gardoit avec un soin extrême. Vous ne devez donc pas être surpris de la vivacité avec laquelle je m'en suis emparées lorsque je les ai vu tomber de votre poche. Je me suis hâté de les ouvrir, desirant être éclairci sur le sort d'une femme pour laquelle je ressens la plus vive tendresse. Ce que j'y viens de trouver me fait oublier tous les chagrins que j'ai ressentis depuis le jour fatal où j'ai été privé de cette femme adorable. Mais, jugez par vous-même d'une aussi grande merveille, dit-il, en me les présentant.

Aussi-tôt me rappelant à la mémoire ces tablettes auxquelles je ne pensois plus depuis long-tems, je me souvins de ce que j'y avois lû lorsque je les ramassai dans le moment qu'elles tombèrent du bec de l'oiseau que j'avois remis en liberté dans la forêt, puis pressé par une curiosité bien pardonnable, je les ouvris & j'y lu ces mots :

Zemgar, pendant son absence, a toujours gémi sous l'audieux pouvoir du Magicien qu'on connoît sous le nom du Vieillard de la Vallée sombre. Ce mauvais Génie voulant satisfaire la passion qu'il a toujours ressentie pour Zemgar, l'a fait enlever par les Farfadets auxquels il commande, mais, désespéré de ses rigueurs & de la courageuse résistance avec laquelle Zemgar s'est continuellement refusée à ses desirs criminels, il la fait enfermer dans la prison de son Palais où cette courageuse Princesse a beaucoup souffert. La Fée Mirza qui vient de punir ce cruel en l'aneantissant, a brisé les fers de cette infortunée qu'elle vous ramène, & vous présente en même-tems le Prince de Teflis qui s'est introduit dans l'appartement de Nazirbé, pour en faire l'épouse de cette Princesse.

Je n'eus pas plutôt achevé cette lecture, qu'un bruit extraordinaire se fit entendre. Nous appercûmes un nuage, qui, ayant pénétré dans le salon où nous étions, s'ouvrit tout-à-coup, & nous en vîmes sortir deux femmes de la beauté la plus parfaite. Aux cris de joie que jeta le Roi de Perse, aussi-bien qu'à l'empressement

avec lequel il se jetta dans les bras du l'une d'elles, je ne pus méconnoître Zemgar, & je me doutai que l'autre étoit la Fée Mirza. Je restai comme interdit, & je ne pouvois me remettre de la surprise que me causoit une apparition si merveilleuse.

La Fée nous regardant avec bonté, Roi de Perse, & vous Prince de Teflis, nous dit-elle, c'est à moi de dévoiler le mystère de cette aventure. Je suis la fille unique d'un des Génies les plus puissans. Je suis malheureusement devenue l'objet de la passion d'un Affrit des plus hideux & des plus méchans, il n'a jamais cessé de me persécuter, mais j'en suis enfin délivrée par le Prince Nadir, fils du Sultan de Bassora, qui vient de l'anéantir.

Nadir, surpris de s'entendre nommer par Aboulmacar, se fit connoître, & lui raconta de quelle manière il avoit écrasé ce Génie sur le bord de la fontaine. Aboulmacar, charmé d'une rencontre à laquelle il ne s'attendoit pas, lui témoigna combien il étoit flatté de l'heureux événement qui les avoit rassemblés, puis il reprit ainsi le fil de son histoire.

Je faisois tous mes efforts , poursuivit la Fée , pour éviter les embuches de cet odieux amant , & comme un jour , pour lui dérober la connoissance de la route que j'avois dessein de suivre , j'avois pris la figure d'un oiseau , je me trouvai prise dans un filet d'où je fus tirée par le Prince de Teflis , qui , sans sçavoir qui j'étois , eut assez de générosité pour me délivrer.

J'ai pensé que je ne pouvois mieux m'acquitter de ce bienfait qu'en lui procurant une épouse digne de toute sa tendresse. Les belles qualités de Nazirbé m'ont déterminé en sa faveur. C'est moi qui , sous la figure d'un Marchand , ai présenté à Aboulmacar le portrait de cette Princesse , ne doutant pas de l'effet qu'il produiroit. Je m'étois emparé quelque tems avant du bracelet de Zemgar pendant son sommeil ; enfin je l'ai délivrée de la captivité dans laquelle elle gémissoit , en punissant le mauvais Génie qui la tourmentoit. J'aurois bien pu terminer toute cette aventure en moins de tems & avec beaucoup moins de dangers pour Aboulmacar , mais , il est bon de laisser quelquefois les hommes cher-

cher des ressources dans leur propre génie; autrement, la confiance aveugle qu'ils auroient dans un pouvoir supérieur, énerveroit leur courage, & les rendroit trop peu soigneux, & c'est leur rendre service que d'attendre pour les aider qu'ils aient épuisées toutes les ressources qu'ils ont reçues de la nature.

Puissante Fée, s'écria le Roi de Perse, je suis si pénétré de vos bontés, que je ne puis trouver de termes assez forts pour vous l'exprimer. Et comme votre pouvoir vous met au-dessus de tout ce que je pourrois faire de plus éclatant pour vous témoigner ma reconnaissance, j'espère que vous voudrez bien vous contenter du zèle avec lequel je vous offre mon hommage. Je suis on ne peut plus flatté de l'alliance que vous me proposez : je l'accepte avec le plus grand plaisir. Jouissez donc du bonheur d'être réunis, continua-t-il, en me présentant la Princesse, & ne songeons plus qu'à célébrer cet heureux jour par tous les plaisirs que pourra nous procurer notre joie réciproque.

Je me jettai aux pieds de ce Monarque pour lui témoigner toute ma

reconoissance , je saisis en même-tems la main de Nazirbé que je pressai dans les miennes , & je la supplia de rendre ma félicité parfaite en m'assurant que sa tendresse pour moi l'engageoit autant à consentir à cette union que l'obéissance qu'elle devoit à son père. Un soupir qu'elle laissa échapper en me regardant avec cet air enchanteur qui m'avoit séduit dès le premier instant où j'avois eu le bonheur de la voir , fut l'interprète de ses sentimens , & mit le comble à ma félicité. Je donnai promptement avis de ce qui se passoit au Sultan de Teflis , qui confirma cette alliance avec la plus grande satisfaction. Notre mariage fut célébré peu de jours après. Je me vis enfin possesseur d'une des plus belles Princesses de l'univers.

Le Roi de Perse voulut que je restasse à sa Cour qui étoit des plus brillantes , & trois mois après , mon épouse étant devenue enceinte , je crus mon bonheur au plus haut point , mais j'étois dans l'erreur , & vous allez bientôt voir quel sort m'étoit réservé.

Une nuit que m'étant endormi profondément auprès de mon épouse , je fus pétrifié à mon réveil de me trouver

chargé de fers & gardé par un monstre dans ce même cachot dont vous venez de me tirer, & cela sans savoir comment l'on m'y avoit conduit, ni la raison pour laquelle j'étois si cruellement maltraité, n'ayant par jour pour ma subsistance qu'un peu de pain avec un vase plein d'eau.

Voilà, Seigneur, un fidèle récit de ce que vous m'avez paru si curieux de savoir. Je regarde la liberté que vous venez de me procurer, comme un présage de la fin de toutes mes peines. J'ai d'ailleurs tant de confiance dans votre courage, que je ne doute point d'un succès favorable dans cette aventure. Soyez au reste bien persuadé que je ferai tous mes efforts pour vous seconder, & vous prouver, par mon ardeur à vous imiter, que je ne suis pas indigne du secours que vous voulez bien me procurer.

Fin de l'Histoire d'Aboulmacar, Prince de Tesslis, contée par lui-même.

*SUITE des Aventures merveilleuses
de Nadir.*

Le Prince de Tefflis, ayant ainsi fini son histoire, Nadir l'assura de son estime & de son amitié. Voulant ensuite lui témoigner une égale confiance, il lui raconta ses malheurs, & ne lui fit point mystère de l'amour violent qu'il ressentoit pour Zarengebal. Aboulmacar, surpris de tant d'événemens étranges, ne savoit presque ce qu'il en devoit croire, & son étonnement étoit si grand, qu'il n'auroit pu s'empêcher d'en douter sans l'estime qu'il avoit conçue pour son Libérateur, qu'il ne pouvoit soupçonner d'être un Visionnaire capable d'en imposer.

Nadir, qui jugeoit bien que le merveilleux de ses Aventures pouvoit les faire regarder comme des Fables, l'assura de leur réalité d'une manière si positive, & fit paroître tant de jugement & d'esprit, qu'Aboulmacar ne put s'empêcher de le plaindre, & de gémir avec lui des obstacles qui le forçoient à vivre éloigné de l'objet de sa tendresse.

Comme la nuit étoit déjà assez obscure pour favoriser le dessein qu'ils avoient formé de voir ce qui se passoit dans le Château sans être apperçus, ils se hâtèrent de sortir du bois dans lequel ils s'étoient reposés, puis s'étant avancés vers le bâtiment, ils en firent le tour, & se trouvèrent bientôt devant la principale porte; mais voyant que les fenêtres d'une salle basse qui communiquoit au vestibule étoient fort illuminées, ils s'en approchèrent, & plusieurs voix d'hommes qui paroissoient s'entretenir ensemble ayant frappé leurs oreilles, ils furent curieux d'entendre ce qu'ils disoient. Cependant, retenus par la crainte de tomber dans quelque piège, ils se cachèrent derrière la porte qui n'étoit pas fermée tout-à-fait, & prirent toutes les précautions imaginables pour n'être point découverts; mais comme ils ne pouvoient rien voir de cet endroit, ils le quittèrent bientôt, & par le moyen de quelques pierres qu'ils trouvèrent, ils montèrent facilement sur l'appui d'une des fenêtres.

Ils apperçurent dans une grande salle ornée magnifiquement, une ving-

taine d'hommes assis sur des sofas disposés en rond autour d'un Autel sur lequel il y avoit un feu très-ardent. Surpris d'un spectacle si singulier, ils redoublèrent d'attention pour tâcher d'entendre leurs discours, lorsqu'une porte qui rendoit dans cette salle s'étant ouverte, ils en virent sortir un jeune homme suivi d'une très-belle femme qui paroissoit être enceinte. Mais, comment exprimer leur surprise lorsque Nadir s'aperçut que ce jeune homme ressembloit parfaitement au Prince de Teflis, & lorsque de son côté le Prince de Teflis eut reconnu que cette femme étoit la belle Nazirbé son épouse.

Interdits tous deux, immobiles comme s'ils eussent été frappés de la foudre, ils se regardèrent sans pouvoir proférer un seul mot, mais, dans ce moment, ayant distingué la voix de la Princesse, ils entendirent qu'elle parloit d'une voix entrecoupée par les larmes qu'elle répandoit en abondance.

Qu'exigez vous de moi, mon cher époux, disoit-elle, dans quels lieux me conduisez-vous, & pourquoi me forcez vous de paroître en présence

de tant de personnes qui me sont inconnus ? que signifie cet étrange appareil ? ah ! malgré l'extrême confiance que je ne puis m'empêcher d'avoir en vous, il me cause une frayeur excessive. Hélas ! serois-je assez infortunée pour....

Approchez, Princesse, lui répondit celui qui paroissoit sous les traits d'Aboulmacar, dans un instant je vais vous éclaircir de tout, & vous instruire de mes desseins. Mon cher Seigneur, reprit elle, la vive tendresse que je ressens pour vous, l'ardeur dont vous m'avez juré que vous brûliez pour moi, tout m'engage à vous obéir, mais ne me faites point un crime de la crainte involontaire que m'inspire tout ce qui s'offre à mes yeux.

En achevant ces paroles, elle lui présenta la main, & lui, sans lui répondre, l'ayant fait entrer dans le cercle, la plaça près de l'Autel; toute l'Assemblée fit éclater sa joie par un murmure confus, ensuite ce faux Aboulmacar ayant témoigné par son geste qu'il vouloit parler, il se fit un grand silence. Perfide Musulmane, lui dit-il, voici l'Autel de la puissante

Divinité que nous adorons, sur lequel tu vas être immolée par le Grand-Prêtre des Mages. Graces à mes soins, rien ne peut plus arrêter les transports de notre zèle. Je ne t'abuse plus; cesse de me voir le Prince ton époux, & connois enfin celui qui, par une heureuse adresse, a trouvé le moyen de te mettre en son pouvoir. Je suis le Magicien Zopal Jaffer, & je n'ai pris la ressemblance d'Aboulmacar que pour t'attirer dans ce Palais dont je suis le maître.

En même-tems, quittant la figure du Prince de Teflis, il parut sous l'extérieur le plus affreux; & son maintien horrible n'inspiroit que l'effroi. Puissans Mages, s'écria-t il, fideles Adorateurs du feu, rien ne s'oppose plus à la consommation du sacrifice qu'exige notre Divinité. Que tardons-nous, que notre Grand-Prêtre s'avance, & qu'il se hâte d'arracher du flanc de cette infidelle un enfant de Sang-Royal que nous devons brûler sur cet Autel sacré comme la plus agréable victime que nous puissions offrir au Dieu qui préside à nos sacrifices.

La Princesse infortunée ayant ouies

ces paroles, tomba sans connoissance au pied de l'Autel, & le Grand-Prêtre, secondé par le barbare Zopal-Jaffer, prenoit déjà le glaive avec lequel il alloit s'acquitter de cette horrible fonction, lorsque Nadir & le Prince de Tefflis, poussés tous deux d'un même mouvement, se précipitèrent dans la salle avec une fureur, qui auroit inspiré de l'effroi aux hommes les plus courageux. Aboulmacar se jétta sur les premiers qui parurent à sa rencontre, & se servant du poignard que Nadir avoit eu la précaution de lui donner, il massacra tous ceux qui eurent la témérité de s'opposer à son passage.

Nadir, de son côté, s'étant avancé le sabre à la main près de l'Autel, trancha la tête au perfide Zopal-Jaffer, après avoir fait tomber sous ses coups plusieurs de ces barbares. Le reste, épouvanté, n'osa pas faire une plus longue résistance, & ils périrent tous par les mains de ces deux braves Musulmans.

Leur premier soin, après cette victoire, fut de voler au secours de la belle Nazirbé, qu'ils tâchèrent, par leurs soins, de faire revenir. Cette
Princesse

Princesse ouvrit enfin les yeux, mais quoiqu'Aboulmacar tâchât de la rassurer par les empressements les plus tendres, elle ne pouvoit se résoudre à le croire, tant son esprit étoit préoccupé par la crainte d'être encore abusée par les prestiges de Zopal-Jaffer. Ce Prince cependant l'ayant embrassée tendrement, & l'ayant rassurée en lui montrant le corps du Magicien baignant dans son sang, il l'entraîna hors de la salle dans laquelle s'étoit passée cette scène tragique. Alors elle se livra toute entière à la joie de revoir un époux qu'elle adoroit. Aboulmacar l'instruisit en peu de mots de la manière dont il avoit été traité dans ce Palais, il lui dit qu'il devoit sa délivrance au Prince Nadir, & lui raconta tout ce qu'ils avoient fait jusqu'au moment qu'ils étoient entrés pour la secourir.

Nazirbé fit à Nadir des remerciemens proportionnés au service qu'il venoit de lui rendre; puis après s'être reposé quelques instans, elle parcourut avec les deux Princes les appartemens du Palais. Ils n'y rencontrèrent personne, mais ayant trouvé dans une des salles un magnifique repas que le barbare

Zopal Jaffer avoit fait préparer pour régaler les détestables complices de son crime, ils crurent devoir en profiter, & ils en avoient réellement besoin.

Fort contents de cette découverte, ils commencèrent à manger, sans cesser de s'entretenir sur cet événement dont ils ne pouvoient pénétrer le mystère. Chacun d'eux en parloit suivant les différentes idées qui lui venoient dans l'esprit, lorsqu'un bruit qu'ils entendirent les ayant obligés de jeter les yeux du côté d'où il sembloit partir, ils apperçurent la Fée Mirza, leur Protectrice.

Prince, leur dit elle, je vous ai tant d'obligations, que je saisirai toujours avec joie les occasions de vous être utile. Vous venez d'éviter un péril d'autant plus grand, que sans la couronne que porte Nadir, laquelle à la vertu de rompre les plus forts enchantemens, il ne vous auroit pas été possible d'en échapper. Que la propriété merveilleuse de ce rare trésor, dit-elle au Prince, vous rassure; ne vous rebutez point, agissez toujours d'une manière conforme à ce que je vous ai déjà dit, & ne perdez point

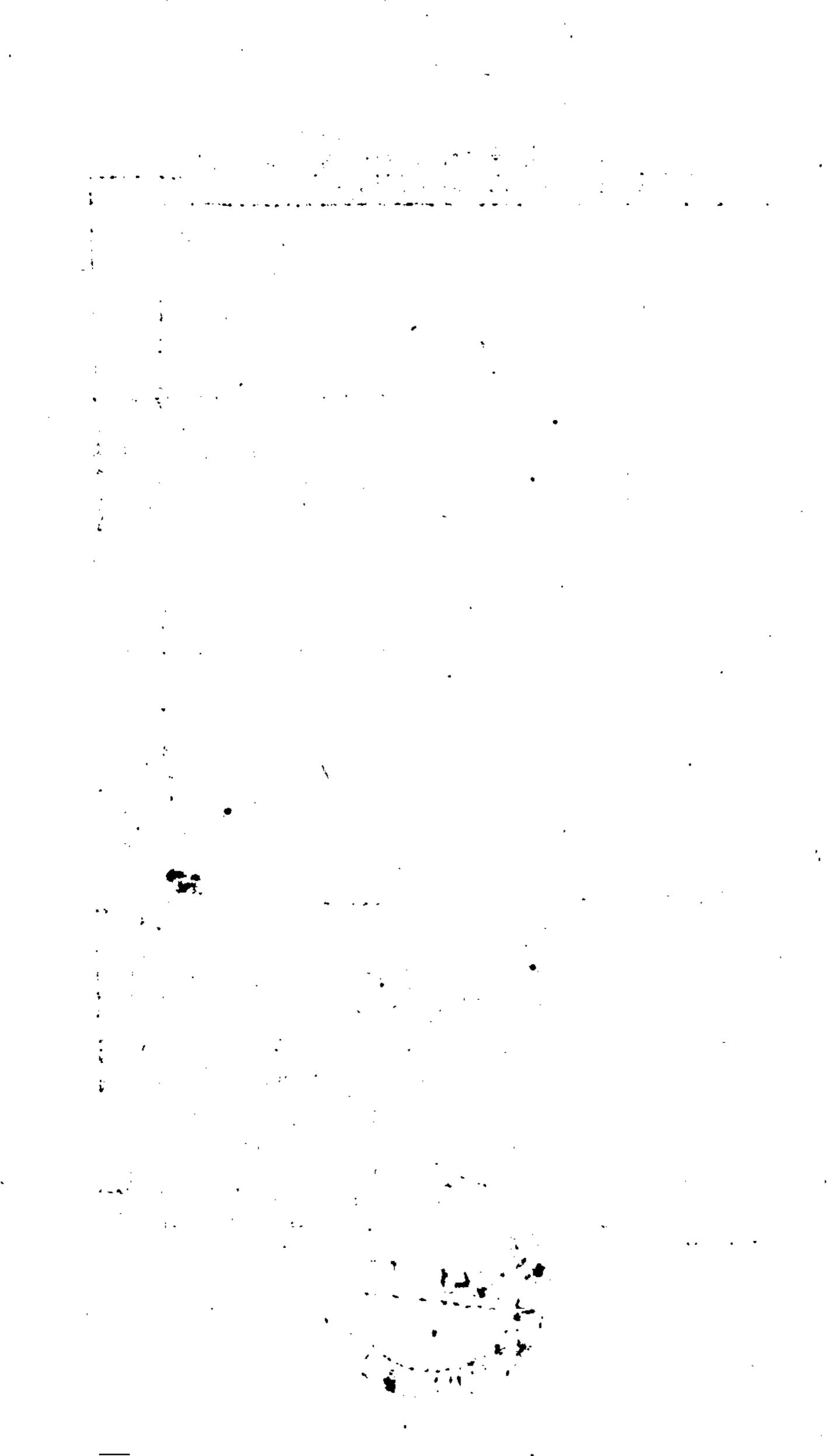
*A peine ils étoient à table que la Fée Mircia,
leur Protectrice, leur apparut)*



Tome II,

page 290.





l'espérance de posséder un jour la belle Zarengabal. Je vous le répète encore, je suis fâchée de n'avoir rien de plus positif à vous apprendre sur un sujet qui vous intéresse si vivement, mais, cela n'est pas en ma puissance.

Pour vous, Aboulmacar, continue-t-elle, vos disgraces sont finies. Vous allez jouir sans trouble pendant un grand nombre d'années du bonheur de posséder votre charmante épouse qui s'est vue sur le point de devenir la victime de la plus étrange barbarie qu'il soit possible d'imaginer. Cependant, comme vous êtes curieux d'être instruits des prodiges dont vous venez d'être les témoins, je vais vous dévoiler en peu de mots le secret de cette affreuse aventure. Il est juste qu'après l'avoir si courageusement terminée, vous en appreniez la véritable cause.



HISTOIRE

Du Mage Zopal-Jaffer, Adorateur du feu.

ZOPAL-JAFFER est le fils d'un de ces démons connus sous le nom d'Incubes, & de la plus méchante des Goules. Imbu dès sa plus tendre enfance des principes détestables de cette partie de l'art magique qui n'a d'autre objet que d'apprendre à faire du mal, cette étude a fortifié son mauvais naturel, & dans la suite il s'est rendu coupable de tant de monstrueux forfaits que les plus grands scélérats ne pouvoient, sans frémir, en entendre le récit.

Parvenu dans l'âge auquel les passions se font sentir avec le plus de violence, il a tout sacrifié pour les satisfaire, & s'est rendu tellement odieux & si redoutable, que sans les enchantemens qu'il scavoit employer à propos pour sa sûreté, ceux mêmes au parti desquels

il étoit le plus attaché , l'auroient fait périr dans les tourmens autant pour le punir, que pour se mettre à l'abri de ses fureurs.

Comme il n'ignoroit pas qu'il étoit extrêmement haï de tout le monde , & qu'à l'exception d'un très-petit nombre d'amis aussi méchans que lui, tout le reste auroit contribué volontiers à sa perte, il prit le parti de se retirer dans ce Palais, dont il confia la garde à plusieurs mauvais Génies auxquels il commandoit. Il leur enjoignoit en même-tems de se saisir de tous les Musulmans qu'ils verroient en approcher, & de les enfermer dans des souterrains dans lesquels il les faisoit enchaîner & garder par des monstres jusqu'au moment qu'il avoit choisi pour les immoler à la Divinité qu'il regardoit comme l'objet de son culte. Voulant encore défendre l'entrée de cette habitation par des barrières qu'on ne put franchir, il imagina de l'entourer d'un grand lac qu'il remplit de Génies sous la forme de différens animaux, & tout étoit si bien disposé, qu'il n'étoit guères possible d'éviter de tomber dans ses pièges. En effet,

294 *Suite des mille & une Nuits,*

le Prince Nadir auroit éprouvé le même sort de beaucoup d'autres que leur malheur a conduit dans ce lieu funeste, sans la vertu merveilleuse de la couronne de Zarengabal.

Ce perfide ayant appris que le Grand-Piêtre des Mages avoit une fille qu'on disoit être d'une beauté surprenante, il fut curieux de la voir, & malgré son naturel féroce, il ne put s'empêcher de ressentir pour elle l'amour le plus violent. Ne pouvant résister à la passion qu'elle lui avoit inspirée, il la demanda en mariage à son père, mais celui-ci ne voulut pas la lui accorder qu'il n'eut consulté la Divinité dont il étoit le principal Ministre, & lui promit de lui faire sçavoir sa décision sous trois jours.

Zopal-Jaffer, naturellement très-vif & fort emporté, souffrit impatiemment ce délai, mais forcé d'y souscrire, il dissimula la peine que ce retard lui causoit, & revint après l'expiration du terme prescrit.

Le Grand-Prêtre alors lui déclara que le Dieu qu'ils adoroient, (dont le feu qu'ils brûloient sur leur Autel est le Symbole) lui avoit expressément

défendu de marier sa fille à d'autres qu'à celui qui montreroit assez de zèle pour lui présenter une victime humaine digne de lui, qu'il falloit donc que cette victime fut de race Royale, qu'il étoit nécessaire qu'il choisit une Princesse enceinte de six ou sept mois, & brûlat son enfant après l'avoir tiré de son corps, que ce double sacrifice étoit seul capable d'appaiser sa colère justement irritée par les progrès que faisoit le Mahométisme au préjudice du culte qu'on lui devoit. Il l'avertit que si il n'obéissoit ponctuellement à ses ordres, & que par quelque cause que ce fut il ne réussissoit pas dans son entreprise, il seroit exposé aux plus grands malheurs.

Tout autre eut frémi d'horreur à cette proposition cruelle, mais Zopal-Jaffar, loin d'en être rebuté, promit tout avec joie, & jura sur sa tête d'accomplir la condition.

Il y avoit environ cinq mois, poursuivit la Fée, que vous veniez d'épouser Nazirbé, & qu'elle se trouvoit enceinte. Ce fut-elle, & l'enfant qu'elle portoit, que ce monstre destina pour cet horrible sacrifice, & comme il ne

vouloit pas que son projet put échouer, il choisit le tems que vous étiez plongé dans un profond sommeil pour vous faire transporter par les Génies dans l'endroit de ce Palais où vous a trouvé le Prince Nadir. Ayant pris ensuite votre parfaite ressemblance de laquelle cependant il n'a point abusé pour attenter à l'honneur de votre épouse, il a trompé toute la Cour qui le prenoit pour vous, puis ayant encore différé de deux mois pour que l'enfant se trouva plus formé. Il a conduit la Princesse dans ce Château, sous prétexte de lui faire prendre l'air de la campagne, puis il a fait informer le Grand-Prêtre de tout ce qu'il avoit fait, & ce Ministre n'a pas tardé de se rendre à l'invitation avec tous ceux que vous avez vus.

Vous n'ignorez pas ce qui s'est passé depuis ce moment, puisque vous en avez été le témoin, & que par votre valeur & les secours de Nadir vous avez terminé cette cruelle aventure. Qu'il vous suffise de sçavoir que je veillois sur vous, & que c'est moi qui ai conduit ici le Prince dont la couronne seule pouvoit détruire l'en-

chantement. Au reste, si je n'ai pas employée ma puissance pour vous délivrer tout d'un coup comme il m'étoit facile de le faire, c'est que je voulois éprouver votre courage qui m'a paru digne du sang illustre dont vous sortez tous deux.

Fin de l'Histoire de Zopal-Jaffer.

Suite & Conclusion des Aventures merveilleuses de Nadir.

Voilà, Seigneur, continua la Fée, ce que vous desiriez d'apprendre; mais, comme il est tems de quitter ces lieux funestes, & de vous rendre à la Cour de Perse, je ne veux point différer votre retour; cependant, il est à propos que je détruise un séjour tel que celui-ci, qui a été le théâtre infâme de tant de cruautés. Aussi-tôt, ayant prononcé quelques paroles, le Château disparut, puis elle les transporta tous trois au Palais d'Abdelmoal auquel elle raconta cette aventure.

Le Roi de Perse ne put s'empêcher de frémir plus d'une fois pendant ce récit, il remercia la Fée de sa pro-

cession, & après avoir témoigné à sa fille & à son gendre la joie qu'il resentoit de les voir échappés à la fureur fanatique de ces cruels Idoâtres, il assura le Prince Nadir de sa reconnaissance & de son amitié. Faisant ensuite réflexion que le péril qu'Aboulmacar & Nazirbé venoient d'éviter, n'avoit été occasionné que par la multitude des Mages Adorateurs du feu dont on toléroit la religion dans la plus grande partie de ses Etats, il forma le dessein d'exterminer les Sectateurs impies d'un culte aussi odieux, & comme il avoit appris de la Fée que Nadir étoit destiné par le Prophète pour le rétablissement universel de la foi Musulmane, il voulut seconder de tout son pouvoir les desseins de Mahomet, & pour signaler son zèle, il leva promptement une armée nombreuse, & choisit ce Prince pour la commander.

Nadir, flatté de la confiance du Roi, ne tarda pas à se mettre en campagne, & quoique les Mages fussent soutenus par un grand nombre de soldats parfaitement bien disciplinés, il les poursuivit jusques sous les murs de leur

Ville principale, après avoir remporté sur eux des avantages considérables dont il sçut bien profiter.

Cependant, comme il voyoit qu'ils s'étoient retranchés autour de cette place, & qu'il ne pouvoit en faire le siège qu'après les avoir chassés de leur camp, il résolut, pour ne point perdre de tems, de leur livrer bataille. En conséquence il disposa son armée le plus avantageusement qu'il lui fut possible, les Mages qui jugèrent de son dessein par les manœuvres qu'ils lui voyoient faire, se préparèrent à opposer une résistance d'autant plus vigoureuse, que le succès de cette action devoit décider de leur rétablissement, ou de leur ruine totale.

Déjà les signaux du combat étoient donnés de part & d'autre, & leurs Baraillons commençoient à s'ébranler, lorsque le Génie Nardoun, qu'ils regardoient comme leur Dieu principal, transporté de colère de ce que cette entreprise de Nadir tendoit à l'annéantissement du culte qu'il étoit jaloux qu'on lui rendit, ne put voir, sans frémir, ses Autels sur le point d'être renversés. Il crut donc devoir se

montrer à son armée dans tout son éclat pour lui inspirer du courage, & paroissant tout-à coup à la tête des Mages avec une multitude de Génies soumis à ses ordres, les troupes de Nadir, effrayées par la figure hideuse de ces terribles Adversaires, murmuroient hautement & refusoient de marcher.

Nardoun, s'étant apperçu du trouble que sa présence avoit jetté parmi ses ennemis, en profita pour les attaquer, & fondit sur le centre de l'armée que commandoit Nadir, pendant que le reste des Mages donnoit sur les ailes.

Ce Prince, quoiqu'abandonné d'une partie des siens, ne laissa pas que de marcher courageusement à sa rencontre, mais, à peine eut-il fait une partie du chemin que la couronne de Zarengabal qu'il portoit toujours comme il lui avoit été prescrit, s'étant détachée d'elle-même, s'éleva dans les airs. Ayant ensuite paru sous la forme d'un globe lumineux, il en sortit des éclairs accompagnés de feux subtils & pénétrants qui s'elancoient contre Nardoun & ses gens avec un si horrible fracas & tant de rapidité, qu'ils en furent

tous consumés en un instant, de manière qu'il ne parut en leur place qu'un gros monceau de cendres.

Ce prodige auquel les Persans étoient loin de s'attendre, les ranima. Ils ne doutèrent point de la victoire, & voyant qu'il ne leur restoit plus à combattre que des hommes déjà à demi vaincus par l'effroi que leur avoit causé le spectacle dont ils venoient d'être les témoins, ils fondirent sur eux avec rapidité; mais, les Mages s'étant écriés tumultueusement *il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet est son Prophète*, se rendirent sans résistance, & parurent tout d'un coup aussi zélés pour la foi Musulmane, qu'ils s'en étoient montrés les plus cruels ennemis pendant l'existence de Nardoun.

Nadir ne pouvoit revenir de la surprise que lui causoit ce merveilleux étonnement. Il s'empara sans différer de la Ville des Mages dans laquelle il entra triomphant avec Aboulmacar qui ne l'avoit point quitté pendant cette expédition, puis après avoir pourvu à tout ce qu'il crut nécessaire tant pour obvier aux abus que pour empêcher le désordre inséparable d'une

conquête, il se retira dans son appartement pour se reposer des fatigues de la journée.

Il y fut à peine entré, que forcé de céder au plus profond assoupissement qui s'empara de ses sens, il se jeta sur un sofa & s'endormit; mais qui pourroit exprimer les mouvemens dont son cœur fut agité, lorsqu'en s'éveillant il se vit aux genoux de Zarengabal dans la même attitude qu'il avoit, lorsqu'après qu'il se fut saisi de sa couronne la première fois qu'il parut à ses yeux, il perdit connoissance, & fut séparé d'elle sans savoir comment ce prodige s'étoit opéré.

Interdit, & saisi d'admiration, est-il bien vrai, s'écria-t-il, que je sois assez heureux pour jouir de votre aimable présence, adorable Zarengabal? n'est-ce point une illusion & puis-je enfin me flatter que le bonheur qui me rapproche de vous, soit aussi réel que le violent amour que vos charmes m'ont inspiré?

Cher Nadir, lui dit-elle, bannissez actuellement vos craintes. Le cruel enchantement dans lequel je gémis depuis tant de siècles vient enfin d'être

dissipé pour toujours. Arbaghefel, mon père, a cessé d'être rebelle, il a reconnu l'immense pouvoir de l'Être suprême, il s'est humilié devant le grand Mahomet, qu'il regarde aujourd'hui comme le premier des Prophètes. En conséquence de cet heureux changement, il vient d'être rétabli dans sa première splendeur; & comme le culte du perfide Nardoun vient d'être entièrement aboli par votre courage, & que cet audacieux a été totalement anéanti par la vertu de la couronne dont vous étiez dépositaire, rien ne s'oppose actuellement à notre commune félicité. Vous allez jouir avec moi de la rare prérogative de l'immortalité, & le sort qui vous est réservé doit vous dédommager de la perte du trône de vos ancêtres.

Soyez bien persuadé que depuis le moment où vous parûtes devant moi pour la première fois jusqu'à ce jour, je n'ai cessé de m'intéresser à votre sort, & que j'ai d'autant plus souffert de votre absence, que vous êtes le seul mortel que j'aie vu depuis que j'existe, & le seul capable de m'inspirer ces tendres affections de l'âme, que vous

autres habitans de la terre avez désignés sous le nom d'amour. J'ignore absolument l'effet qu'ils peuvent produire dans l'intérieur des êtres de votre espèce, mais comme je ne puis ignorer que notre essence est beaucoup plus parfaite que la leur, je ne crains point de vous assurer que ces sentimens de mon cœur sont si singuliers, si vifs & si tendres, que jamais mortel n'éprouvera des sensations aussi délicieuses. J'y cède d'autant plus volontiers, qu'il m'est permis de m'y livrer sans réserve par l'accomplissement du décret tracé sur la table de lumière.

Nadir, passant rapidement d'un état d'incertitude, toujours cruelle à la joie la plus pure, alloit répondre à un discours si flatteur, lorsque le grand Arbaghestel, accompagné des Génies dont il étoit le chef, ayant paru tout-à-coup, confirma ce que Zarengabal venoit de dire, il ne voulut pas différer plus long-tems une union que ces deux amans desiroient avec tant d'ardeur, & les engagea l'un à l'autre, par un serment solennel & sacré, que les Génies ont coutume de faire en pareille circonstance.

Les ayant ensuite transportés dans les brillantes contrées qui sont le séjour délicieux des intelligences du premier ordre, ils y goûtèrent enfin ces plaisirs séduisans qu'on ne peut exprimer sans les ressentir, & leur ardeur est si vive, qu'ils ne cessent encore aujourd'hui de se donner mutuellement les preuves les plus tendres & les plus solides d'un amour qui sera vraisemblablement immortel comme ils le sont eux-mêmes.

Fin des Aventures merveilleuses de Nadir.

Après cette histoire intéressante dont le récit des faits étonnans avoient procuré au Sultan Rasibillak le plus doux sommeil, le jeune Chinois, conformément aux volontés de son père, ne manqua point de revenir le lendemain vers le coucher du soleil, dans le Palais du Prince, qui, accoutumé de le voir tous les jours à cette heure, se faisoit un plaisir de l'entendre.

Ce jeune homme qui lisoit très-bien, avoit apporté avec lui un nouveau Conte : il se promettoit d'endormir le Sultan beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire. Seigneur, lui dit-il, vous avez

été satisfait des Aventures étonnantes de Nadir, & elles m'ont paru vous faire tant de plaisir, qu'elles ont assoupi votre Majesté beaucoup plutôt que les jours précédens. Le trait rare de la générosité d'un Calife, que je vais avoir l'honneur de vous lire, fera, je l'espère, sur vos sens le même effet.

HISTOIRE

De Numan & de Zéïneb.

SOUS le règne du Puissant Abdoulmalik, cinquième Calife de la race des Ommiades, vivoit à Couza un riche Négociant, nommé Abner, qui n'avoit qu'un fils. Cet enfant fut l'objet des plus tendres soins d'un bon père; & quand il lui eut donné dans ses premières années, une éducation convenable, il desira de le rendre heureux pour le reste de sa vie, en lui associant une compagne aimable.

Abner étoit fort riche : il prodigua

l'or pour trouver une beauté touchante, qui, plus jeune que son fils, put s'embellir encore sous ses yeux, & mériter la tendresse du maître dont elle devoit devenir l'épouse. Une Circassienne fut choisie, entre beaucoup d'autres, pour jouir de cet heureux sort. Zeïneb, (c'étoit son nom) s'en trouva digne ; à une figure ravissante, elle joignoit des mœurs douces & plus d'esprit que n'en ont ordinairement ces femmes renfermées dans les murs d'un Harem, & dont les idées sont toujours retracées par l'esclavage ou par la crainte.

Zéïneb, née pour plaire, enchantâ bientôt le jeune Numan, (c'étoit le fils d'Abner) l'éducation de ces deux amans se continuoît sous les yeux du père, & se perfectionnoit par leur tendresse mutuelle ; les mêmes maîtres les initièrent dans tous les arts agréables, & leurs progrès étoient d'autant plus rapides, qu'ils avoient tous deux le motif de se plaire davantage.

Les années ayant perfectionné leurs caractères & leurs beautés, Abner résolut de les unir. Ces deux amans touchoient à ce moment désirable, lorsqu'un jour s'entretenant sous le

Kirchik, qui est à l'extrémité du jardin d'Abner, Zeïneb prit un luth pour accompagner sa voix, & se mit à chanter & les graces de son amant, & le bonheur dont elle alloit jouir.

Mohaldi, Général des Armées du Calife, passoit sous les murs du jardin; il entendit une voix qui le força de s'arrêter, & comme il en admiroit les accens, il se figura que cette Chanteuse ne pouvoit être que très seduisante. Ce Général, depuis long-tems, vouloit faire un présent à son maître, & il crut que, si cette belle répondoit à ce que son imagination lui peignoit, il ne pouvoit rien donner au Calife qui lui fut plus agréable. Mohaldi s'informa quel étoit le maître du jardin, & sur-tout quelle étoit cette jeune personne qu'il avoit entendue avec tant de plaisir.

On lui rapporta qu'il ne s'étoit pas trompé en la croyant si belle, que Zeïneb étoit en effet une merveille de la nature, & l'objet des plus tendres soins d'un amant riche qui alloit en faire son épouse, & d'Abner, père de cet heureux amant qui ayant employé une somme considérable pour

l'acheter, espéroit lui donner une éducation digne de son fils.

Les obstacles que Mohaldi prévoyoit, l'affligèrent sans le rebuter ; ne pouvant pas espérer d'acheter Zéïneb, il résolut de la ravir ; mais il avoit beaucoup de difficulté à vaincre. La maison d'Abner étoit remplie d'esclaves des deux sexes, tous attachés à leur maître, & principalement à la belle Zéïneb & à son amant. Il craignoit d'ailleurs d'employer la violence dont on n'auroit pas manqué de se plaindre, & que le Calife, à qui il vouloit plaire, auroit permis.

Une ruse le mit en possession de celle qu'il n'osoit pas enlever. Il y a à Couza, comme ailleurs, de ces vils instrumens du vice qui, après avoir usé leur honneur avec leur jeunesse, trafiquent de celui des beautés de leur sexe. Une de ces méprisables créatures, plus fourbe que toutes les autres & plus insinuante, étoit souvent employée par les libertins, à qui elle faisoit payer cher ses services. Ce fut à cette vieille intrigante que Mohaldi s'adressa. La profession de dévote qu'elle exerçoit en public, & qui couvroit

toujours l'autre profession, à laquelle elle étoit plus attachée, lui ouvrit le Harem de Numan. Elle parut devant Zeïneb, le visage voilé, tenant d'une main un des plus grands chapelets qu'ait jamais fabriqué l'hypocrisie, & s'appuyant avec l'autre main sur un bâton, comme si elle eut plié sous le faix des années. La jeune esclave, aussi dévote que tendre, avoit eu dès son enfance une grande vénération pour les personnes qui mentroient de la vertu. Trompée par l'extérieur hypocrite de la vieille, elle la reçut avec toute sorte de respect. Son air doux & mortifié, l'étoffe grossière dont elle étoit vêtue, les yeux élevés tantôt vers le ciel, & tantôt baissés vers la terre, les fréquens soupirs, tout persuade Zeïneb qu'elle a le bonheur de posséder dans son Palais une favorite du grand Prophète.

L'adresse de cette méchante vieille subjuga bientôt l'amante de Numan, qui crut ne pouvoir plus s'en passer. Quand cette hypocrite se fut apperçue de l'ascendant qu'elle avoit acquise, elle parla de quitter sa nouvelle proselyte : que vous êtes cruelle, ma

bonne mère, lui dit Zéïneb, de vouloir nous abandonner; quel motif pressant vous oblige de nous priver si-tôt de la douceur de votre conversation? si je ne consultois que mon amitié pour vous, lui répondit la vieille, je ne balançerois pas à vous faire le sacrifice de tout mon tems; mais il est des devoirs d'une certaine nature qui l'emportent sur toutes les considérations humaines. Il y a ici dans le voisinage plusieurs dames, que la piété a réunies sous le même toit. Elles pratiquent dans la retraite toutes les vertus Musulmanes: elles jeûnent, non-seulement les jours de précepte, mais souvent encore pour se mortifier: enfin tout leur tems est consacré à la prière, à la lecture de l'Alcoran, & aux autres bonnes œuvres prescrites par la loi. Leur vie exemplaire soutient mes mœurs & les purifie: ces bonnes dames m'attendent pour me consulter sur un point de la loi de notre saint Prophète qui les embarrasse. Je ne puis me refuser à leur empressement.

L'ardeur de connoître des personnes aussi pieuses, enflamma bientôt le cœur de l'imprudente Zéïneb. Elle pressa

la D evote de lui faire lier une con-
noissance qui lui seroit si honorab'le
& si utile. La perfide vieille résista,
pour allumer de plus en plus le desir
de sa n eophite. Paroissant enfin céder
  son empressement, elle consentit à
la conduire dans cette retraite de
Saintes.

Cette abominable vieille quitta sa
jeune amie pour aller, disoit-elle,
pr ev enir ces bonnes dames, qui, sur
le récit de sa piété exemplaire, se
feroient un vrai plaisir de l'admettre
parmi elles. Elle revint quelques mi-
nutes après chercher la trop crédule
Zéïneb, & la conduisit dans une maison
qui n'étoit pas éloignée de celle d'Abner.
La vieille, sous le prétexte d'aller pré-
venir ces saintes dames, se sépara de sa
jeune amie.

Il n'y avoit que très-peu de tems que
Zéïneb étoit seule dans un vestibule,
lorsque quatre hommes masqu es la
saisirent, & lui mettant un mouchoir sur
sa bouche pour étouffer ses cris, ils
l'entraînèrent dans une litière qui prit
le chemin de Damas.

L'infortunée Zéïneb étoit dans un
 tat déplorable. Elle se plaignoit au
ciel

ciel de la méchanceté des hommes, & pleuroit amèrement son amant, son beau-père, & le sort heureux dont on la privoit. L'horreur de l'avenir mêloit des craintes à ses regrets, & les soins qu'on prenoit d'elle, ne faisoient que lui rendre la vie plus amère & plus insupportable.

Après trente jours d'une marche pénible, elle arriva à Damas : on présenta au Calife la jeune affligée de la part de son ravisseur. Malgré la douleur que cette belle avoit ressentie, ses graces n'en paroissoient que plus touchantes ; à tous les chagrins qui la tourmentoient, se joignit celui de plaire malgré elle. Le Calife, qui fut ravi de sa beauté, espéra qu'il éclairciroit ces nuages. Presque toutes les belles qui étoient devenues les conquêtes, avoient d'abord paru tristes à ses yeux, & le chagrin qu'il imputoit toujours aux horreurs de l'esclavage, & au regret d'avoir quitté des parens tendres, lui rendoit les beautés plus intéressantes, sans qu'il craignit de n'en pouvoir pas triompher.

Le faste du Harem, les respects d'une foule d'esclaves, qui s'adressoient tou-

jours à celle que le Prince préféroit, l'empressement même du Calife, ne purent calmer une douleur qui sembloient s'accroître avec le tems; & le Calife, qui, tout présomptueux qu'il étoit, commençoit à craindre que sa nouvelle esclave ne lui fût cruelle, confia à la Princesse sa sœur, son amour, & les obstacles qui l'arrétoient.

Azaba, c'étoit le nom de la sœur du Calife, voulut connoître cette fière beauté qui résistoit à son frère. A la première entrevue, elle ne put s'empêcher d'admirer les graces enchanteuses de Zeïneb, & sa figure intéressante qui annonçoit tant de douceur & d'ingénuité.

La Princesse étoit compâtissante, elle s'apperçut bientôt que le cœur de Zeïneb n'étoit pas libre. Elle lui scut gré d'être fidelle au point de préférer un amant obscur à un grand Prince devenu son maître. Ces deux beautés devinrent bientôt amies; mais jamais assez pour que Zeïneb laissât échapper son secret. Azaba qui entrevoyoit la vérité, conseilla à son frère d'écarter toute espèce de violence, en lui disant que le tems étoit l'unique remède au mal qui tourmentoit Zeïneb.

Quelque malheureuse que fut cette belle, son amant séparé d'elle, & ignorant le sort de ce qu'il aimoit plus que la vie, n'étoit pas moins à plaindre. Le jour fatal de leur séparation, étonné de l'absence de Zeïneb, il l'avoit attendue avec impatience; & lorsqu'il se vit réduit à ne plus espérer de la revoir, il desira de cesser de vivre. Un désespoir violent se convertit, après bien des jours, dans une langueur habituelle; la douleur de Numan étoit peinte sur son visage, & y faisoit chaque jour des progrès. Son père, aussi affligé que lui, craignoit sur-tout de le perdre. Il attendit du bénéfice du tems des soulagemens qu'il espéroit envain. Il prévoyoit avec effroi que la douleur & l'épuisement lui arracheroient son fils unique, lorsque le bruit se répandit dans la Ville qu'un célèbre Médecin y étoit arrivé. Cet homme possédoit l'Astrologie, la Géomancie, & tous les secrets de la Cabale. Mais nous verrons par la suite qu'il connoissoit bien les hommes, & qu'il sçavoit les tromper pour leur intérêt & pour le sien.

Abner ne manqua pas de consulter

316 *Suite des mille & une Nuits* ,

l'habile Médecin sur la maladie de son fils , & l'engagea de venir chez lui pour le visiter. Cet homme qui étoit , comme la plûpart de ses confrères , plus charlatan que savant dans l'état qu'il exerçoit , s'informa de la fortune du jeune homme , & quand il eut appris qu'il étoit fils unique , & le seul espoir d'un père qui l'aimoit tendrement , il se rendit à la maison d'Abner , vit Numan , & lui parla en secret. Il ne fut pas long-tems à découvrir la véritable cause de la maladie du jeune homme. Il connut que cette langueur qui l'accabloit ne pouvoit avoir qu'une cause morale ; & comme il étoit aussi adroit que savant , il tira bientôt de lui le secret de son cœur.

Il n'étoit pas facile d'apprendre le sort d'une jeune beauté perdue sur la surface de la terre , & que ses ravisseurs avoient le plus grand intérêt de cacher. L'adresse du Médecin , & un heureux hasard l'ayant mis au fait de tout ce qui s'étoit passé , il ne manqua pas d'attribuer la découverte à la force des sciences occultes dont il se disoit possesseur. Il y avoit alors à Couza une Juive , qu'un commerce de bijoux

avoit fait voyager dans toute l'Asie : elle avoit été à Damas admise plusieurs fois dans la Cour d'Azaba ; elle avoit été chargée par cette Princesse , & même par le Calife son frère , d'offrir à la jeune Zéïneb plusieurs bijoux de prix, que celle-ci avoit toujours reçus avec indifférence.

Les traces de douleur empreintes sur le visage de cette beauté , n'avoient pas échappé aux yeux de la pénétrante Juive : la fréquentation de cette femme dans le Harem ; l'avoit mis à portée de découvrir l'amour du Calife , les dedains de la belle esclave , & même de soupçonner la Princesse Azaba , la cause de ces dedains. Elle s'insinua auprès de Zéïneb ; & sous le prétexte de la consoler , elle lui demandoit la permission de lui raconter quelques histoires pour la distraire de l'ennui qu'elle sembloit éprouver. Zéïneb qui n'avoit pas changé de nom , y consentoit toujours. Madame , lui dit elle un matin , après avoir déjeuné avec elle , si vous voulez , je vous raconterai une histoire assez plaisante. Volontiers , reprit Zéïneb. La Juive commença ainsi :

HISTOIRE des Pantoufles d'Abou-Cazemb.

Il y avoit à Bagdad un vieux Marchand, nommé Abou Cazemb, célèbre par son avarice. Quoiqu'il fut très-riche, ses habits n'étoient que pièces & morceaux : son turban d'une toile grossière, étoit si sale, que l'on ne pouvoit plus en distinguer la couleur ; mais de tout son habillement ses Pantoufles étoient ce qui méritoit davantage l'attention des passans : les semelles épaisses d'un bon pouce étoient armées de gros clous, les empeignes étoient toutes rapiécetées. Jamais le fameux navire d'Argos n'eut tant de pièce, & depuis dix ans qu'il portoit ces Pantoufles, les plus habiles Sautiers de Bagdad avoient épuisé leur art pour en rapprocher les débris. Elles en étoient même devenues si pesantes, qu'elles avoient passées en proverbe, & lorsqu'on vouloit exprimer quelque chose de lourd, les Pantoufles de Cazemb étoient toujours l'objet de comparaison.

Un jour, ce vieux Marchand se promenant dans le grand Bazar, qui

est le Marché public de Bagdad , comme il étoit connu pour être fort riche , on lui proposa d'acheter une partie considérable de cristal, il conclut le marché , parce qu'y trouvant beaucoup à gagner , il étoit avantageux : ayant appris quelques jours après , qu'un Parfumeur ruiné , avoit pour toute ressource de l'eau rose à vendre , il alla le trouver , & profitant du malheur de ce pauvre homme , il lui acheta son eau rose pour la moitié de sa valeur. Cette excellente affaire l'avoit mis de la plus belle humeur , au lieu de donner un grand festin , selon la coutume des fameux Négocians de l'Orient , qui ont fait quelque marché considérable , il trouva plus expédient , & afin qu'il ne lui en coûtât rien , d'aller au bain , où il n'avoit pas été depuis long-tems.

Comme il ôtoit ses habits , un de ses amis , ou du moins qu'il prenoit pour tel , (car les avares en ont rarement ,) lui dit que ses Pantoufles le rendoient la fable de toute la Ville , qu'il n'y avoit pas jusqu'aux enfans qui se moquassent de lui , & ne le montraient au doigt ; qu'il devoit

bien en acheter d'autres. J'y songe depuis long-tems, répondit Cazemb, elles ne sont pourtant pas si délabrées qu'elles ne puissent me servir encore. Tout en causant, il fut déshabillé, & entra dans l'étuve.

Pendant qu'il se lavoit, le Cadi de Bagdad vint aussi se baigner, Abou-Cazemb étant sorti avant le juge, passa dans la première pièce; il reprit ses habits, & chercha envain ses Pantouffles. Il y étoit attaché, & ne les trouvant point, il alloit sortir, lorsqu'il apperçut une chaussure neuve en place de la sienne. Notre avare persuadé, parce qu'il le désiroit, que c'étoit un présent de l'ami qui lui avoit fait une petite remontrance, mit à ses pieds les belles Pantouffles qui lui épargnèrent le chagrin d'en acheter d'autres, & sortit du bain le cœur plein de joie.

Quand le Cadi se fut baigné, les Esclaves cherchèrent envain les Pantouffles de leur maître; il ne trouvèrent qu'une vilaine chaussure qui fut aussi tôt reconnue pour celle d'Abou-Cazemb. Les Huissiers coururent après le prétendu filou, & le ramèrent saisi du vol. Le Cadi, après avoir repris ses Pan-

touffles l'envoie en prison. Il fallut financer pour sortir des griffes de la justice; & comme Abou-Cazemb passoit pour être au moins aussi riche qu'avare, on ne l'en tint pas quitte à bon marché.

De retour chez lui, l'affligé Cazemb jette de dépit ses Pantouffles dans le tygre qui couloit sous les fenêtres. Quelques jours après, des Pêcheurs retirant un filet plus lourd que de coutume, furent bien étonnés de n'y trouver que les Pantouffles d'Abou-Cazemb, les clous dont elles étoient garnies avoient brisé presque toutes les mailles du filet.

Les Pêcheurs, indignés contre Cazemb & contre ses Pantouffles, imaginèrent de les jeter dans son logis par les fenêtres qu'il avoit laissées ouvertes. Les Pantouffles, lancées avec force, attaquèrent les flacons qui étoient sur les corniches, & les renversèrent: les bouteilles furent fracassées, & l'eau rose fut perdue.

Figurez vous la douleur d'Abou-Cazemb à la vue de tant de désordre. Maudites Pantouffles, s'écria-t-il, en s'attachant la barbe, vous ne me cau-

seriez plus de dommage; il dit, & prenant une bêche, il alla dans son jardin, y fit un trou pour y enfouir ses savattes.

Un de ses voisins qui lui en vouloit depuis long tems, l'apperçut remuant la terre : il crut aussi-tôt avertir le Gouverneur que Cazemb venoit de déterrer un trésor dans son jardin. Il n'en fallut pas davantage pour allumer la cupidité du Commandant. Il se transporte chez notre avare. Abou-Cazemb eut beau dire qu'il n'avoit point trouvé de trésor, qu'il avoit seulement voulu enfouir ses vieilles Pantoufles, & qu'on n'avoit qu'à le suivre, il seroit voir l'endroit où il les avoit enterrées. Le Gouverneur avoit compté sur de l'argent, & l'affligé Cazemb n'obtint encore la liberté que moyennant une fort grosse somme.

Notre homme, désespéré, donnant ses Pantoufles au diable de grand cœur, va les jeter dans un aqueduc éloigné à quelques milles de la Ville. Il croyoit pour le coup qu'il n'en entendroit plus parler; mais le diable qui n'étoit point las de lui faire des niches, dirigea les Pantoufles tout juste-

ment au conduit de l'aqueduc, ce qu'intercepta le fil de l'eau. Les Fontainiers accourent pour réparer le dommage. Quelle fut leur surprise de trouver la chaussure d'Abou-Cazemb. Ils la portèrent au Gouverneur, & lui déclarèrent que ces Pantouffles avoient causé tout le dommage.

On se transporte chez le malheureux maître des Pantouffles que l'on conduisit en prison. On lui fait son procès, & il est condamné à une amende bien plus forte que les deux autres. Le Gouverneur qui avoient puni le délit, prétendant n'avoir rien à personne, ordonna qu'on rendit fidèlement à Abou-Cazemb ses précieuses Pantouffles. Cazemb, pour se délivrer enfin de tous les maux qu'elles lui avoient causées, résolut de les brûler; comme elles étoient imbibées d'eau, il les exposa au soleil, sur la terrasse de sa maison. Car, quoique d'une avarice extrême, sa maison étoit fort belle, & il alloit tous les soirs, après le coucher du soleil, respirer le frais sur une terrasse qu'il avoit fait bâtir.

La fortune n'avoit point encore épuisé tous les traits contre lui, & le dernier

qu'elle lui réservoir, fut le plus cruel de tous. Un chien d'un voisin apperçut les Pantouffes, il s'élança de la terrasse de son maître sur celle de notre avareux, il prend dans sa gueule une des Pantouffes, & tout en la tirillant & en jouant, il la lâche dans la rue : la funeste savatte tombe directement sur la tête d'une femme enceinte qui passoit devant la maison. La peur & la violence du coup occasionnèrent une fausse couche à cette femme blessée : son mari porte plainte au Cadi, & Cazemb est condamné à payer une amende proportionnée au malheur dont ses Pantouffes sont la cause.

De rage & de désespoir, il retourne chez lui; & prenant ses deux Pantouffes dans ses mains : Seigneur, dit-il au Cadi, avec une véhémence qui fit rire le Juge, voila l'instrument fatal de toutes mes peines. Ces maudites Pantouffes m'ont enfin réduit à la pauvreté; daignez rendre un arrêt, afin que l'on ne puisse plus m'imputer les malheurs qu'elles occasionneront sans doute encore. Le Cadi ne put pas lui refuser sa demande. Abou Cazemb apprit à grands frais, le danger qu'il y a de ne pas changer assez souvent de Pantouffes.

Vous voyez bien, charmante Zéïneb, que quoique j'ignore ce qui peut causer vos chagrins, il y a des gens beaucoup plus à plaindre que vous. Voilà ce vieillard qui avoit de grands biens, & qui, par son avarice il est vrai, se trouve réduit à la dernière misère : croyez cependant qu'il n'est pas de maux sans remède, & si je puis vous être utile, disposez de moi, je suis toute à vous. Zéïneb la remercia. Elle alloit commencer une autre histoire, lorsque la Princesse Azaba entra. Ce qui obligea la Juive de se retirer.

Cette femme avoit des relations avec le Médecin Arabe, qu'elle entretenoit souvent de Zéïneb, de la passion du Calife, de l'indifférence de celle-ci, & de la flamme secrète dont on croyoit qu'elle brûloit. Il ne faut pas s'étonner qu'un Médecin-Charlatan & une Courtière eussent des relations; ces deux professions ont ensemble plus de rapport qu'on ne croit. Notre prétendu philosophe & notre vieille Juive vivoient tous deux de l'art de tromper les hommes, & s'accordoient souvent pour y réussir. Ils se procuroient chacun des connoissances soit pour s'enrichir, soit pour en faire des dupes.

326 *Suite des mille & une Nuits,*

Le Médecin, parfaitement instruit que son jeune malade mouroit d'amour pour une esclave appelée Zeïneb, & que cette Zeïneb étoit à Damas, afficha dès ce moment tout l'appareil de la Géomancie & de l'Astrologie. Il traça un globe du monde, il y marqua des points, & après avoir consulté le soleil, la lune, articulé bien des mots barbares, qu'il n'entendoit pas plus que tous ceux qui font le même métier que lui, il prononça gravement que Naman ne guériroit qu'après avoir fait un voyage à Damas; que dans cette Ville étoit le terme de tous ses maux. L'officieux Médecin, que l'intérêt guidoit & qui aimoit les voyages, s'offrit de l'y conduire, assurant qu'il auroit besoin de ses conseils & de son secours. Abner, qui ne connoissoit point de malheur pareil à celui de perdre son fils, consentit à tout, dans l'espérance de lui sauver la vie. Il fit partir le jeune malade dans une litière avec son Esculape, & leur donna tout l'or que sa richesse & l'amour paternel lui inspiroient de prodiguer.

Leur voyage fut heureux. Arrivés à Damas, le Médecin loua une maison

dans laquelle ils logèrent. Moins ignorant & plus hardi que ses confrères, notre Esculape eut bientôt plus de vogue qu'eux tous. Il n'est rien tel que le Charlatanisme pour réussir & se faire une prompte réputation. Il se fit annoncer comme un fameux Pharmacien, qui, par ses connoissances infuses dans son art, exerçoit avec le plus grand succès la Médecine. Il prit une boutique, c'est l'usage en Orient, & il la garnit de beaucoup de médicamens fort utiles pour lui, & qui ne pouvoient pas nuire à ceux qui s'en serviroient.

Numan qui passoit pour son disciple, revenoit à vue d'œil, l'espérance de revoir bientôt son amante, lui avoit rendu la santé. Il distribuoit les remèdes, & la beauté ravissante du jeune élève ne laissoit pas que d'achalander la maison du Médecin.

La réputation du Docteur Arabe s'étendit bientôt jusqu'au serail. Le Calife avoit épuisé tout l'art des Médecins de la Ville, pour dissiper la langueur de sa belle esclave, & pour tâcher de guérir des maux qui n'étoient pas de leur ressort. L'amoureux Prince voulut consulter encore cet homme

que l'on disoit si habile. Il lui dépêcha la kahermané, ou surintendante des femmes du serail, appelée Maziar, qui vint faire au Docteur, de la part du Souverain, de longs détails sur l'état de sa favorite. L'Arabe avoit en effet auprès de lui la seule personne qui put guérir Zeïneb. Il ordonna au jeune Numan d'aller chercher une bouteille, & lui fit écrire de sa main, sur un papier découpé & attaché à ce vase, la manière d'employer la liqueur qu'il contenoit.

On peut juger que les caractères de Numan étoient parfaitement connus de la tendre Zeïneb, & il seroit difficile d'exprimer le trouble qu'elle sentit à leur vue. Il augmenta lorsqu'elle eut appris que cette écriture étoit celle d'un jeune homme de Couza, d'une beauté ravissante, & qui paroïssoit relever d'une maladie de langueur. A peine Maziar eut fait tous ces détails, que Zeïneb s'évanouit. Revenue à elle-même par les secours qui lui furent donnés, & plus encore par la vertu de la divine liqueur du Médecin Arabe, les larmes de cette amante, ses questions précipitées, & la joie qui éclairoit malgré elle, trahirent bientôt son secret.

La compatissante Kahermané résolue de sauver Zaïneb, qu'elle avoit vue toujours si malheureuse, & à laquelle elle prenoit un très-vif intérêt. Car le fort de cette beauté, étoit d'être toujours aimée.

Maziar retourna à la maison de l'habile Médecin, & ayant parlé long tems de sa jeune malade, du soulagement que le médicament lui avoit procuré, de sa beauté, de sa tristesse, des grâces qui la distinguoient de toutes ses compagnes, & de l'amour du Calife, dont ce Prince n'avoit jamais reçu le prix, Numan qui dévorait ce qu'il entendoit dire, finit par s'évanouir à son tour.

Maziar, qui avoit voulu lire dans le cœur du jeune homme, fut très-contente de le trouver si tendre. Après avoir aidé le Médecin à lui donner du secours, elle lui fit connoître qu'elle l'avoit pénétré, & pour soulager sa douleur & enhardir sa flamme, elle lui promit une protection, que le jeune homme auroit voulu payer de tout son sang, & qu'il offrit de payer de toute sa fortune.

Le premier de tous les bienfaits,

devoit être d'introduire Numan aux pieds de celle qu'il appelloit son épouse. Maziar y consentit. La chose devint aisée à la faveur d'un déguisement. Numan fut travesti en fille. Malgré la régularité de ses traits, & la beauté de sa figure, son visage formé ne pouvoit plus être pris pour celui d'une femme, le voile qui devoit le couvrir favorisoit seul cette imposture.

Arrivés à la porte du serail, la surintendante applanit les difficultés que les Eunuques faisoient pour admettre dans l'intérieur une femme étrangère. Maziar le fit passer pour la femme du Médecin, qui avoit pour le moins autant de connoissances que lui. Elles montèrent l'une & l'autre vers une longue galerie, & Maziat qui, par discrétion, ne vouloit pas être témoin de la première entrevue de ces deux jeunes amans, indiqua à la prétendue femme du Médecin, l'appartement de Zeïneb. Il étoit voisin de celui de la Princesse Azaba. Numan tout troublé, prit une porte pour l'autre : étant entré dans une enfilade de pièces, toutes plus magnifiques les unes que les autres, il apperçut dans la dernière

une femme superbement vêtue, qui lui demanda avec hauteur, qui la rendoit si hardie d'entrer ainsi chez elle sans y être mandée.

Numan, pénétré d'effroi, voulut prononcer quelques mots : sa voix le trahit encore. La Princesse soupçonnant que ce voilé cachoit un homme, l'arracha, & ne tarda pas à se convaincre de la vérité. Alors sa colère redoubla, & comme elle étoit prête à faire péir le téméraire, il se précipita à ses genoux, & demanda à mourir aux pieds de Zéïneb, qui étoit la véritable cause de son crime. Se croyant perdu sans ressource, il raconta son histoire en peu de mots, avec autant de naïveté que de douleurs, & sans quitter les genoux de la Princesse qu'il tenoit embrassés.

Azaba, naturellement bonne, écouta avec intérêt le récit de ses malheurs, & se sçut gré d'avoir deviné la cause de la langueur de Zéïneb qu'elle aimoit beaucoup. Elle fit venir à l'instant cette jeune amante, & lui présenta ce ui qui lui avoit fait verser tant de larmes. Rien ne peut exprimer la surprise, le transport & la joie des deux jeunes

332 *Suite des mille & une Nuits,*

amans Quand ils eurent passés ensemble plusieurs heures délicieuses, la Princesse devenue leur protectrice, voulut leur donner une petite fête exécutée par tous les esclaves qui la servoient.

Numan, toujours voilé, passa pour une étrangère que la Princesse avoit appelée pour jouer du luth, qu'en effet il touchoit à ravir. Après un souper délicat, Azaba fit chanter à Zeïneb des airs tendres que la mélancolie lui avoit fait répéter plusieurs fois, tandis qu'elle regrettoit son cher Numan : celui-ci accompagnoit avec son luth la voix de sa maîtresse ; & ce concert exécuté par des Acteurs qui savoient si bien s'accorder, sembloit délicieux à celles même qui ne sçavoient pas combien ces Musiciens ressentoient de plaisir en unissant ainsi leurs talents.

La voix touchante de Zeïneb se fit entendre au-delà de l'appartement de la Princesse. Le Calife, qui passoit au bas de ses fenêtres ; fut arrêté par des sons qui avoient toujours trouvé le chemin de son cœur. Il entra, & fit agréablement la guerre à sa sœur, de ce qu'elle goûtoit dans son apparte-

ment des plaisirs auxquels il n'étoit pas admis.

La bienfaitante Azaba saisit l'occasion de faire deux heureux, & de guérir le Prince son frère d'une passion qui ne pouvoit lui être que funeste. Elle reçut le Calife avec tout le respect qu'elle devoit à son souverain, & toute la tendresse qu'elle lui avoit vouée dès sa plus tendre enfance. Elle lui versa elle-même des liqueurs délicieuses, & fit exécuter devant lui par ses femmes, des danses légères & brillantes pour amuser ses yeux, & égayer son humeur. Puis, lui demandant la permission de varier ses plaisirs, elle fit conter plusieurs histoires par celles de ses femmes qui s'en acquittoient le mieux, & avec le plus de grace. Elle favoit que son frère aimoit beaucoup la lecture, sur-tout celle des Auteurs qui, par leur morale instructive, s'étoient distingués dans la Littérature orientale.

HISTOIRE du malheureux Tai.

Seigneur, dit une des Esclaves, une coutume barbare, mêlée de superstition,

s'étoit introduite parmi les Arabes, avant que Mahomet fut descendu sur la terre. Deux jours de la semaine étoient consacrés à deux de leurs fausses divinités: le premier de ces jours étoient regardé comme un jour de bonheur, & le Prince, pour le célébrer, accordoit à tous ceux qui se présentoient devant lui la faveur qu'ils lui demandoient: le second, au contraire, étoit réputé de sinistre auguré. On immoloit tous ceux qui, dans ce jour, avoient l'imprudence de paroître devant le Roi pour solliciter quelque grace. L'idole auquel ce jour étoit consacré, passoit dans l'esprit de ces peuples grossiers & superstitieux pour une divinité terrible, & ils prétendoient appaiser sa colère par ces malheureuses victimes.

Sous le règne de Naam, un Arabe du désert, nommé Tai, étoit tombé d'une extrême opulence dans la plus affreuse misère. Il entendit vanter la libéralité de Naam, il prit la résolution d'y avoir recours: il part après avoir embrassé sa femme & ses enfans, & après les avoir assuré qu'il va chercher un remède à leurs maux. Ils n'avoient pas de pain. Cet infortuné, trop occupé

du soin de soulager sa famille, n'avoit pas fait réflexion au jour fatal qu'il choisiroit pour paroître devant le Roi comme suppliant : Naam ne l'eut pas plutôt apperçu, que, détournant la vue, il lui dit : qu'as-tu fait, malheureux, & pourquoi te présenter devant moi dans un jour aussi funeste que celui-ci ? il y va de ta vie, & il n'est pas en mon pouvoir de te la sauver.

Taiï, voyant sa mort certaine, se jeta aux pieds du Prince, & le conjura de différer du moins son supplice de quelques heures. « Qu'il me soit permis, » lui dit-il, d'embrasser, pour la dernière fois, ma femme & mes enfans, » & de leur porter quelques provisions, » faute desquelles ils périroient. Vous » êtes trop équitable pour envelopper » les innocens avec le coupable. Je » jure, par ce qu'il y a de plus sacré, » que je serai de retour avant le coucher » du soleil; vous déciderez alors de » mon sort; je le subirai sans murmurer. »

Le Prince, touché du discours de Taiï, voulut lui accorder le délai qu'il demandoit; mais il y mit une con-

dition qui rendoit presqu'inutile cette grace; il exigea une caution qu'il put faire périr à sa place, s'il manquoit à sa parole.

Tai, conjure envain tous ceux qui entouroient le Prince; personne n'ose s'exposer à un danger aussi évident: il s'adresse alors à Chérik-Benadi, favori du Monarque, & les larmes aux yeux, il lui dit: « vous Chérik, » vous dont l'ame est si noble & si » grande, serez-vous insensible à mes » maux? refuserez-vous de me servir » de garant? j'atteste les Dieux & » les hommes que je serai de retour » avant le coucher du soleil. Je ne » demande ce délai que pour porter » du pain à ma femme & mes enfans, » qui, ainsi que moi, n'ont pris aucune » nourriture depuis hier. »

Le discours de Tai, ses ma'heurs, son extrême attachement à sa malheureuse famille, touchèrent Chérik, qui étoit naturellement sensible: il dit au Prince qu'il n'hésitoit point de s'obliger pour Tai, que cet homme méritoit plus que tout autre qu'on s'intéressât à son sort. Qu'il le croyoit sur sa parole: & pria en même-tems Naam de lui faire
donner

donner quelques vivres pour sa femme & ses enfans. Taï, pénétré de reconnaissance, embrassa les genoux de Chérik, & partit aussi-tôt qu'il fut libre, pour rejoindre sa femme.

Le tems limité pour son retour s'écouloit insensiblement; le soleil étoit prêt de terminer son cours sans qu'il parut. On conduisit Chérik au lieu du supplice, on le garotta, le bourreau avoit déjà la hache levée pour donner le coup, lorsque l'on apperçut de loin un homme qui venoit de la plaine en courant. L'exécution est suspendue aussi-tôt par l'ordre de Naam; c'étoit Taï lui-même, qui étoit hors d'haleine & tout couvert de sueur & de poussière. Il est frappé d'horreur lorsqu'il apperçoit Chérik sur l'échafaud, prêt à recevoir la mort. Il s'y précipite, vole vers lui, l'embrasse, le délie, & se mettant à sa place : je meurs content, lui dit-il, puisque j'ai été assez heureux pour venir à temps vous délivrer.

Ce spectacle attendrissant arracha des larmes à tout le monde. Le Roi, lui-même, ne put retenir les siennes. Je n'ai jamais rien vu de si extraordinaire, s'écria-t'il, transporté d'admi-

ration : toi, Taiï, tu es le modèle de la fidélité que l'on doit garder à sa parole ; & toi, Chérik, personne n'égale ta grande ame en générosité : j'abolis en faveur de vous deux, une coutume odieuse que la barbarie avoit introduite parmi nous. Mes sujets pourront désormais m'aborder en tout tems sans crainte. Ce Monarque combla Taiï de bienfaits, & Chérik, lui devint plus cher qu'auparavant.

Je sçais encore un trait d'histoire, Seigneur, continua l'Esclave, qui fera plaisir à votre Hauteſſe, ſi elle veut permettre que je le lui raconte. Volontiers, reprit le Calife, pourvu toutes fois que la morale en ſoit pure : vous ſerez ſatisfait, répartit l'Esclave. Tout le monde ſçait, Seigneur, que Coſroès, ou Nouchirevan, Roi de Perſe, fut appellé à bon titre le Salomon de l'Orient. Le Roi des Indes, l'Empereur de la Chine & celui de Conſtantinople, ſe rendirent un jour à ſa Cour pour admirer ſa ſageſſe, & profiter de ſes lumières. Ces Monarques faiſoient parler devant eux tous les ſages ; & l'on ne traitoit rien dans cette illuſtre Aſſemblée, qui n'eût trait à la plus

sublime morale , & qui ne dût encourager la vertu. Cosroès demanda un jour à ses augustes Hôtes , qu'est ce qui pouvoit les flatter davantage dans la vie ? l'Empereur de Constantinople répondit que le bonheur d'accorder des graces , étoit , à son gré , le plus bel appanage de la Royauté. Je ne conçois point , dit l'Empereur de la Chine , de plaisir plus pur que celui de pardonner à l'offenseur que je suis en droit de punir. Et moi , dit le Roi des Indes , je mets tout mon contentement à me faire aimer des bons , & redouter des méchans. Grands Princes , répondit Cosroès , la vertu est une , & tout ce qu'elle inspire , doit être également précieux à des sages : exercer sa libéralité , montrer sa clémence , faire usage de la justice , voila trois grands bonheurs ; chacun de vous y a droit ; ne les choisissez pas , exercez-les tous ensemble : Je comprends très-bien , dit le Calife , le sens de ce trait d'histoire , -j'y vois clairement qu'un Monarque doit réunir dans sa personne toutes les vertus :

La Princesse Azaba voyant que son frère prenoit beaucoup de plaisir à ces

contes, elle le pria de vouloir entendre le récit de quelques traits de générosité d'un Chef des Arabes, qui ne l'intéresseroit pas moins que l'histoire précédente. Il y consentit. Elle fit signe à une de ses femmes qui se leva, & conta ce qui suit :

Traits de générosité & de libéralité.

Hatem, riche Arabe, passoit pour être si libéral, que les Monarques les plus plus puissans de l'Orient étoient jaloux de sa grande réputation. Le Sultan d'Alep voulut reconnoître par lui-même, si ce que la renommée publioit de ce chef des Arabes, étoit véritable : il fit partir un de ses principaux Officiers, chargé de présens pour Hatem, avec ordre de lui demander vingt chameaux qui eussent le poil rouge & les yeux noirs : cette espèce de chameaux étoit très-rare, & par conséquent de grand prix.

Sur cette demande du Sultan d'Alep, Hatem fit chercher dans le désert tous les chameaux aux yeux noirs & à poil rouge, promettant le double de la valeur de chacun. Les Arabes qui avoient dans Hatem la plus grande

confiance , rassemblèrent cent chameaux tels qu'ils le desiroient. Hatem les envoya au Roi , & combla de présens l'Officier.

Le Souverain d'Alep , étonné de cette magnificence , tenta de la surpasser ; il fit charger les mêmes chameaux d'étoffes précieuses , & les renvoya à Hatem. Celui-ci fit venir aussi-tôt tous ceux qui lui avoient amenés ces animaux si rares , & les leur rendit tous avec la charge qu'ils portoient. A cette nouvelle , le Sultan d'Alep se confessa vaincu.

La réputation d'Hatem franchit bientôt les limites de l'Asie , & parvint jusques en Europe. L'empereur de Constantinople , indigné de ce qu'on osoit comparer un simple Chef d'Arabes aux plus grands Monarques par sa libéralité , voulut , ainsi que le Souverain d'Alep , en faire l'épreuve.

Parmi le grand nombre de chevaux qu'entretenoit Hatem , il y en avoit un si extraordinaire , qu'il le prioit plus que toutes ses richesses. Jamais la nature n'avoit formé un animal si parfait ; le feu sembloit sortir de ses narines , & il surpassoit à la course

les cerfs les plus légers, ce cheval enfin n'étoit pas moins célèbre dans tout l'Orient par sa beauté, que son maître par sa libéralité.

L'Empereur qui sçavoit combien Hatem aimoit son cheval, résolut de le lui demander; croyant mettre la générosité à la plus rude épreuve, il envoya vers ce Chef des Arabes un Seigneur de sa Cour. L'Officier du Monarque arriva chez Hatem par une nuit obscure, & au milieu des orages, dans la saison où tous les chevaux des Arabes paissent dans les prairies. Cet Officier fut reçu comme l'envoyé de l'Empereur devoit l'être, par le plus magnifique de tous les hommes. Après le souper, Hatem conduisit son Hôte dans une tente très-riche.

Le lendemain, l'envoyé remit à Hatem; les présens du Monarque avec la lettre de ce Prince. Hatem, en la lisant, parut affligé: si vous m'eussiez prévenu hier, dit-il à l'Officier, de l'objet de votre dessein, je ne serois pas aujourd'hui dans le plus cruel embarras, & j'aurois donné à l'Empereur ce foible témoignage de mon obéis-

sance ; mais le cheval qu'il desire n'existe plus : tous les animaux paissent maintenant dans les prairies, nous sommes dans l'usage de ne réserver alors qu'une seule monture auprès de nous. J'avois choisi celle-là, surpris par votre arrivée, & n'ayant rien pour vous traiter, je l'ai fait égorger, & elle a été servie à votre souper. L'obscurité & le mauvais tems m'ont empêché d'envoyer chercher mes moutons qui sont dans des pâturages très-éloignés. Aussi-tôt Hatem fit venir les plus beaux chevaux, & pria l'Ambassadeur de les présenter à son maître. Ce Prince ne put s'empêcher d'admirer ce trait extraordinaire de la générosité d'Hatem, & convint qu'il méritoit véritablement le titre du plus libéral de tous les hommes.

Il étoit de la destinée d'Hatem de faire ombre à tous les Monarques. Aboulabbas, Roi de l'Arabie heureuse, conçut contre lui la plus violente jalousie: Ce Prince se piquoit de générosité, mais, dans le fond, il n'avoit que de l'ostentation. Il fit publier avec pompe dans tout l'Orient, que tous ceux qui desireroient quelque faveur ;

se rendissent au pied de son trône. Il ne songeoit qu'à surpasser Hatem en générosité, Il auroit voulu effacer de la mémoire des hommes le nom de ce rival odieux ; mais une foule innombrable répétoit le nom de ce bienfaiteur du genre humain, & publioit hautement ses louanges. Aboulabbas devenoit furieux : « est-il possible, s'écria-t-il, » qu'on ose mettre en parallèle » avec moi, un Arabe qui n'a ni » sceptre, ni couronne, & qui erre » dans les déserts ? » Sa jalousie augmenta sans cesse, il crut plus facile de le perdre que de le surpasser.

Il y avoit à la Cour d'Aboulabbas, un de ces courtisans vendus aux caprices des Princes, & prêts à tout entreprendre pour tout obtenir. Le Roi, le choisit pour en faire l'instrument d'un grand crime. « Pars, lui dit-il, » délivre moi d'un homme que j'abhorre, & compte sur une récompense égale au service que tu vas me rendre. »

Le Courtisan avide vole, & arrive dans le désert où étoient campés les Arabes : en découvrant de loin leurs Terres, il se rappella qu'il n'avoit

jamais vu Hatem, & il cherchoit les moyens de pouvoir le connoître, fans laisser pénétrer son dessein. Comme il révoit profondément, un homme d'une figure aimable l'aborde, & l'invite d'entrer dans sa terre. Il y consent, & est enchanté des politesses qu'il reçoit. Après un souper splendide, il veut prendre congé de son Hôte; l'Arabe le conjure de rester avec lui quelques jours. « Généreux inconnu, lui répondit l'Officier du Roi, je suis confondu du traitement que vous m'avez fait; mais une affaire de la dernière importance me force de vous quitter. — Seroit-il possible, reprit l'Arabe, que vous me fissiez part de cette affaire, qui paroît vous intéresser si fort? vous êtes étranger dans ces lieux, peut-être pourrai-je vous y être utile. » Le Courtisan, après avoir fait réflexion qu'il ne pourroit seul venir à bout de son entreprise, se détermina à profiter des offres gracieuses de service que lui faisoit son Hôte.

« Vous allez juger, lui dit-il, de la confiance que j'ai en vous, par l'importance du secret que je vais

346 . *Suite des mille & une Nuits* ,

» vous révéler : apprenez qu'Hatem
» a été dévoué à la mort par Abou-
» labbas , Roi d'Arabie. Ce Prince ,
» dont je suis le favori , m'a choisi
» pour être le Ministre de ses cruels
» desseins ; mais comment exécuter
» ses ordres , moi qui n'ai jamais vu
» Hatem ? faites-le moi connoître , &
» ajoutez ce bienfait à ceux dont vous
» m'avez déjà comblé. Je vous ai pro-
» mis de vous servir , répondit l'Arabe ,
» vous allez voir si je suis esclave de
» ma parole ; frappez , ajouta-t il en
» découvrant sa poitrine , versez mon
» sang ; puisse ma mort contenter
» votre Prince qui la desire , & vous
» procurer la récompense que vous
» espérez. Au reste , je dois vous pré-
» venir que les momens sont précieux ,
» ne différez point d'exécuter les
» ordres de votre Roi , & partez tout
» de suite , les ténèbres vous déroberont
» à la vengeance de mes amis & de
» mes parens. Si demain le jour vous
» surprend dans ces lieux , vous êtes
» perdu. »

Ces paroles furent un coup de foudre pour le Courtisan. Pénétré de la noirceur de son crime & de la

magnanimité d'Hatem , il tombe à ses pieds : « A Dieu ne plaise , s'écria t-il , » que je porte sur vous une main sacrilège : dussé-je encourir la disgrâce de mon Prince , dût-il me faire périr , rien ne sera capable de me forcer à une pareille lâcheté. » A ces mots , il reprend la route de l'Arabie heureuse.

Le cruel Monarque demande à son favori la tête d'Hatem ; celui-ci se prosterne à ses pieds , & lui raconte ce qui lui est arrivé. Aboulabbas , étonné , s'écrie : « c'est avec justice , » ô Hatem que l'on te révère comme une divinité ! Les hommes poussés par un sentiment de générosité , peuvent donner tous leurs biens ; mais sacrifier sa vie , c'est une action au-dessus de l'humanité. »

La générosité & la grandeur d'ame étoient presque héréditaires dans la famille d'Hatem. Après sa mort , tous les Arabes , dont il étoit le Chef , refusèrent d'embrasser l'Islamisme. Le Législateur Mahomet les condamna tous à la mort : il voulut épargner la fille d'Hatem , à cause de la mémoire de son père. Cette fille généreuse ;

voyant les bourreaux prêts à frapper, se jeta aux genoux de Mahomet, le conjurant à grands cris de lui ôter la vie : « reprends ton funeste bienfait, » lui dit-elle, il seroit pour moi un » supplice mille fois plus affreux que » celui que tu prépares à mes Conci- » toyens ; ou pardonne à tous, ou fais- » moi périr avec eux. » Mahomet, touché d'un sentiment si généreux, révoqua l'arrêt prononcé, & fit grace, en faveur de la fille d'Hatem, à toute la Tribu.

Hatem avoit plusieurs frères, l'un d'eux prétendit le remplacer. Cherbecka, sa mère, lui répétoit sans cesse, qu'il n'égaleroit jamais celui dont la réputation étoit si bien mérité. Comme il vouloit, à l'exemple d'Hatem, accueillir tous ceux qui avoient coutume d'aborder chez son frère, il fit dresser une vaste tente, dans laquelle ce Chef des Arabes recevoit de son vivant la foule des Demandeurs. Cette tente avoit soixante-dix portes. Cherbecka s'étant déguisée en pauvre femme, entra dans la tente, le visage couvert d'un voile épais. Son fils, qui ne la reconnut point, lui donna l'aumône :

la même femme voilée rentra par une autre porte, & reparut à ses yeux. Le nouveau Bienfaiteur revoyant la même personne qui venoit de recevoir de sa main, la rebuta, en lui reprochant son importunité. Alors Cherbecka ôtant son voile : « m'étois-je trompée, » mon fils, lui dit-elle, en vous assurant » que jamais vous n'égaleriez Hatem : » un jour, pour éprouver votre frère, » je me déguisai ainsi, & j'entrai » successivement par les soixante-dix » portes de cette même tente, & » soixante-dix fois je reçus des bienfaits » de sa part. J'ai connu dès votre plus » tendre enfance, que vos caractères » seroient très différens. Votre frère » Hatem ne vouloit point tetter qu'un » autre enfant ne partageat mon » sein avec lui; vous, au contraire, » tandis que vous succiez une mam- » melle, vous vous empariez de l'autre » pour la dérober à celui qui auroit » pu la saisir. »

Hatem interrogé s'il avoit rencontré dans sa vie un homme plus magnifique que lui : « assurément, » répondit-il. Un jour que je voyageois » je passai près de la tente d'un pauvre

350 *Suite des mille & une Nuits,*

» Arabe qui m'offrit l'hospitalité sans
« me connoître; il étoit tard, & j'étois
» encore éloigné de chez moi. J'ac-
» ceptai volontiers les offres de ce
» Bédouin; j'avois vu quelques co-
» lombes qui voltigeoient autour de
» la tente. Comme je m'attendois à
» manger du riz & quelques œufs,
» nourriture ordinaire des gens du
» peuple, je vis servir sur un plat une
» de ces colōmbes que je sãvois être
» toute la richesse de ce pauvre homme;
» il ne voulut pas même que je lui
» en témoignasse toute ma reconnois-
» sance, & je ne pus le remercier
» qu'en lui vantant beaucoup le mets
» qu'il m'avoit présenté.

» Je me dispoisois à partir le len-
» demain matin, & je cherchois en
» moi-même les moyens de récom-
» penser la générosité de mon Hôte;
» je le vis arriver qui tenoit dans ses
» mains dix autres colombes, aux-
» quelles il venoit de tordre le col,
» & qu'il me pria d'accepter comme
» la seule chose qui fut en son pouvoir.
» C'étoit en effet tout ce qu'il possédoit
» au monde. Quelqu'affligé que je fus,
» qu'il se fut ainsi privé de tout son

» bien , pour me mieux recevoir ;
» j'emportai ce présent qui m'étoit
» aussi devenu fort cher. A peine fus-je
» de retour chez moi , que j'envoyai
» à ce pauvre homme trois cens cha-
» meaux & cinq cens moutons. Que
» parlez vous de générosité , interrom-
» pirent les amis , vous fûtes bien plus
» généreux que cet Arabe. Non sans
» doute , reprit Hatem , car ce be-
» douin qui ne savoit pas qui j'étois ,
» m'avoit donné tout son bien , sans
» en espérer aucune reconnoissance ,
» & moi je ne lui donnai qu'une très-
» petite partie de ce que je possédois. »

Fin de l'Histoire d'Hatem.

Le Calife ne se lassoit point d'en-
tendre ces histoires intéressantes qui
lui parurent toutes très - ingénieuses.
Azaba , sa sœur , qui avoit les vues ,
lui dit :

Seigneur , je vais aussi raconter
à votre Majesté une histoire , dont
la catastrophe fait également frémir
l'amour & l'humanité : un riche
Marchand d'Agra avoit un fils unique
qu'il vouloit rendre heureux ; il lui

choisit une épouse qu'il croyoit digne de lui, & la sympathie des deux jeunes amans justifia bientôt le choix du père : tous trois auroient joui d'un bonheur constant, si un Visir, qui ne songeoit qu'à satisfaire les desirs d'un maître qu'il vouloit endormir dans la moleste, n'eut arraché la jeune épouse à son beau-père & à son amant, pour la donner comme Esclave au Sultan. Le Prince, possesseur de ce rare trésor, en devint amoureux ; mais il ne put jamais réussir à plaire, quelque effort qu'il fit pour y parvenir. Les cadeaux, les fêtes les plus brillantes, rien ne pouvoit distraire cette belle Esclave de l'amour qu'elle ressentoit pour l'époux qu'on lui avoit arraché. Elle ne payoit les caresses de son maître que par le plus froid dédain. Enfin cet époux qu'elle aimoit si tendrement, & dont elle étoit adorée, trouva le moyen de pénétrer dans la prison de sa maîtresse. Car il n'est rien d'impossible à l'amour : il jouissoit du bonheur de voir, & d'entendre l'aimable femme à laquelle il avoit consacré sa vie, lorsque le jaloux Sultan les surprit tous deux. Sa puissance & son amour méprisés, l'en-

flammèrent de la plus vive colère : il ne voulut pas écouter leur justification, & ne voyant dans ces deux époux qu'une Esclave infidelle, & un téméraire qui avoit violé son Harem, il tira son poignard, & les sacrifia l'un & l'autre à sa vengeance. J'avoue que le malheur de ces deux victimes innocentes m'a toujours fait frémir, & je ne pense pas que la puissance d'un Sultan soit supérieure à celle de l'amour & de l'hymenée. Je pense comme vous, ma sœur, dit le Prince tout attendri, nous n'avons point de pouvoir légitime sur deux cœurs qui s'aiment, & qui sont unis par des nœuds sacrés. Une femme est à son époux avant d'être à personne ; & quelle que soit la passion d'un Sultan, elle doit céder à l'amour mutuel.

Commandeur des Croyans, s'écria la Princesse, vous avez prononcé une Sentence digne de votre sagesse & de votre bonté. Voici l'époux & l'épouse dont je viens de vous parler ; & vous êtes le Prince bienfaisant qui réparerez tout le tort qu'on vouloit leur faire. Cette Esclave à laquelle vous n'avez pu plaire, est la femme légitime de

§ 54 *Suite des mille & une Nuits ,*

celui que vous voyez sous des habits peu convenables à son sexe. L'amour & la douleur lui ont fait violer les loix du Harem ; vous lui pardonnerez d'avoir été fidèle & sensible , & de vous avoir cru plus généreux que tous les Princes de l'Orient.

Numan & Zeïneb , tremblans , éperdus , tombèrent aux genoux du Calife , qui , échauffé par les éloges prématurés de sa sœur & par les histoires qu'il venoit d'entendre , ne songea qu'à les mériter en couronnant la fidélité , le courage & la vertu de ceux que les loix orientales auroient condamnés à la mort. Il les renvoya comblés de biens , ne leur imposant d'autre loi que celle de s'aimer toujours ; loi à laquelle ils obéirent toute leur vie. Le Docteur qui avoit sçu si bien trouver le remède à leurs maux , passa dans toute l'Arabie pour le Médecin des ames , autant & plus que celui des corps.

Fin de l'Histoire de Numan & de Zeïneb.

C O N C L U S I O N.

Autant les Contes du jeune Chinois amusoient le Sultan Rafibillac, autant ils lui étoient salutaires, puisque, depuis six mois, ils lui procuroient un sommeil d'autant plus agréable pour lui, que c'étoit le seul tems où il pouvoit goûter quelque repos. Le fils du Médecin ne manquoit donc pas de se trouver tous les jours vers le coucher du soleil à l'appartement du Sultan; & il y restoit jusqu'à ce que le Conte, dont il lui faisoit la lecture, eut produit son effet. Un soir qu'il terminoit l'histoire de Numan & de Zéïneb, voyant le Sultan parfaitement endormi, il se dispoisoit à se retirer suivant sa coutume, lorsqu'il fut arrêté par un grand bruit qui se faisoit entendre dans le salon qui communiquoit à l'appartement du Sultan. Les cris de joie qui s'élevoient de toute part ne lui présageant rien de sinistre, il se présenta à la porte pour s'éclaircir de ce qui pouvoit occasioner ce tumulte, mais, quel fut son étonnement, lorsqu'il vit le Médecin son père accom-

pagné d'une femme de la plus rare beauté, suivie du Visir & des principaux Officiers du Sultan ! Le Médecin, après avoir embrassé son fils, s'avança avec la Reine & le Visir vers l'estrade sur laquelle le Roi dormoit. Il découvrit un bocal qu'il tenoit à la main, & le passa sous le nez du Sultan, qui, sur le champ, se frotta les yeux comme un homme qui sort d'un long sommeil, & fixant d'un air interdit tous les assistans, il n'eut pas plutôt apperçu la Sultane Zuchiac, que, sautant légèrement de l'endroit où il avoit été cloué si long-tems, il jetta un grand cri, & alla se précipiter dans les bras de son épouse qu'il tint étroitement embrassée sans pouvoir dire un seul mot. Etant enfin revenu de son étonnement, il saisit la main du Médecin Chinois, la pressa contre son cœur, & lui protesta que de sa vie il n'oublieroit le service important qu'il venoit de lui rendre.

Cette nouvelle s'étant répandue, le peuple accourut en foule aux portes du Palais pour s'assurer de la guérison d'un Souverain dont le malheur l'avoit plongé dans le deuil. Le Sultan se montra à ses sujets par une des fenêtres

du Palais qui donnoit sur la grande place, l'air retentit des cris de joie que faisoient éclater tous les assistans, toute la Ville fut illuminée en un instant, & pendant trois jours, les Grands & le peuple célébrèrent par des fêtes brillantes le retour de la Sultane & le désenchantement inespéré de leur Chef.

Le Sultan, après s'être montré pendant quelques instans aux yeux du peuple, rentra dans l'intérieur du Palais; il fit signe à tous les Officiers de se retirer, & ne garda auprès de lui que la Sultane, le Visir, le Médecin & son fils.

« Chère Zuchiac, dit-il à la Sultane
» en la pressant dans ses bras, que je
» suis heureux de pouvoir vous témoi-
» gner toute ma tendresse ! ce jour est
» pour moi le plus beau jour de ma
» vie. Et vous, dit-il au Médecin,
» comment avez-vous pu rompre aussi
» facilement le charme de la cruelle
» Abdiara ?

» Seigneur, dit le Médecin, il est
» déjà tard, vous avez sûrement
» beaucoup de choses à dire à la
» Sultane, permettez-moi de me

» retirer, j'ai besoin aussi de quelque
» repos. Demain, si vous le permettez,
» j'aurai l'honneur de vous raconter
» la manière dont je suis parvenu à
» vous rendre heureux, & la Sultane
» vous instruira elle-même de ce qui
» lui est arrivé depuis le moment où
» elle a été séparée de vous jusqu'à
» l'instant où j'ai eu le bonheur de la
» remettre entre vos mains. » Il se leva
aussi tôt, & après avoir posé sur une table
de bois de cèdre, la phiole qu'il avoit
présentée au Sultan, il alla se reposer
dans un appartement magnifique que
le grand Visir lui avoit fait préparer.



HISTOIRE

De Zuchiac.

LE Sultan, après s'être abandonné
aux premiers mouvemens de sa ten-
dresse, pria Zuchiac de lui raconter
ce qu'elle étoit devenue depuis le jour
fatal où ils avoient été tous deux
victimes de la haine de la perfide
Abdiara.

J'étois, mon cher Seigneur, lui dit-elle, couchée sur le sofa sur lequel vous m'avez vue, je réfléchissois au bonheur dont je jouissois auprès de vous; jamais vous ne m'aviez paru plus aimable. A l'instant je fus tirée de la douce rêverie dont mes sens étoient enivrés, par la présence de la cruelle Abdiara. Cette Magicienne se présenta à mes yeux la fureur peinte sur le visage, sa main étoit armée d'un glaive étincelant, elle s'élança sur moi, & m'enleva par les cheveux. L'horreur dont je fus saisie à son aspect, me fit jeter un cri qui fut vraisemblablement entendu des femmes qui étoient dans la salle voisine de mon appartement. Je ne vis plus rien, & je perdis absolument l'usage de mes sens.

Je ne vous dirai pas combien je suis restée de tems dans cette léthargie, mais, je ne puis vous exprimer ma surprise, lorsque ce matin je me vis dans une salle obscure, au milieu de laquelle étoit une lampe lugubre qui n'éclairait ce lieu qu'autant qu'il le falloit pour inspirer l'horreur. Le Médecin, auteur de ma délivrance, me présenta une essence qui remit le calme

dans mes esprits extraordinairement agités par le spectacle dont j'étois témoin. Il me présenta la main pour m'aider à me relever, & me conduisit dans une pièce voisine de celle où j'étois, & m'apprit que victime de la jalousie de la perfide Abdiara qu'il venoit de punir, il y avoit six mois que j'étois plongée dans un sommeil assez semblable à la mort. Il me présenta ensuite des pastilles dont le goût étoit admirable, & qui servirent à me fortifier.

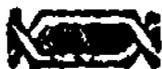
La Magicienne, me dit-il, votre ennemie est actuellement hors d'état de vous nuire. Il me présenta ensuite la phiole que vous voyez sur cette table, & me montrant une grenouille qui y est renfermée, voici, me dit-il, la malheureuse qui vous a persécutée. Le génie, qui vous a délivrée par mon moyen, l'a condamnée à rester dans cette phiole jusqu'au moment où la Fée Malicie, sa sœur, qui est changée en épagneule en punition de ses forfaits & qui restera sous cette forme pendant l'espace de tems fixé par le destin, vienne la délivrer. En même tems ayant secoué violemment le vase, le

Château

Château disparut à nos yeux, & nous nous trouvâmes dans un char magnifique qui nous conduisit à votre Palais.

Le Sultan ne pouvoit revenir de sa surprise. Il s'approcha de la phiole, & vit la grenouille faire des contorsions horribles. La liqueur dont ce vase étoit rempli, se troubla tout d'un coup, & se noircit au point qu'on n'y découvroit plus rien. Le Sultan la fit porter à l'instant dans son cabinet d'Histoire naturelle, & peut-être y est-elle encore. Il revint ensuite auprès de la belle Zulchiac, & l'histoire ne nous instruit point sur ce qui se passa entre eux le reste de la nuit.

Le lendemain, le Sultan s'étant éveillé de bonne heure, assembla son Conseil, & après avoir terminé les affaires les plus pressées, il envoya chercher le Médecin Chinois, curieux de sçavoir par quels moyens il étoit venu à bout de lui procurer sa délivrance.



HISTOIRE

De To-ful, Médecin Chinois.

LE Médecin s'étant prosterné devant le Sultan, ce Prince le releva avec bonté, le tint quelque tems ferré dans ses bras, & l'ayant invité à s'asseoir, vous m'avez promis hier, lui dit-il, de me faire le récit de vos aventures, ne différez pas de satisfaire mon impatience & celle de la Sultane, ce fera un service de plus que vous nous aurez rendu.

Seigneur, reprit le Médecin, je suis né à Peking, Capitale de la Chine, mon père qui étoit le premier Médecin de l'Empereur, me destina, dès mon enfance, à la profession qu'il exerçoit avec beaucoup de succès & d'honneur. Comme il n'ignoroit pas que cette science toute conjecturale demande des connoissances infinies, il me donna de bonne heure des Maîtres qui m'instruisirent de tout ce qui pouvoit avoir des rapports à cet objet. La

Chymie fut une des Sciences qui m'attacha le plus. Mon père, flatté du goût que je témoignois pour les connoissances sublimes qu'on peut se prouver par les procédés de cet art merveilleux, joignoit aux préceptes de mes maîtres les découvertes qu'il avoit faites dans cette science, mais, plus j'avançois dans mes connoissances, plus je voyois de choses dont je voulois découvrir les causes qui m'échappoient, & comme je ne voyois personne dans la Capitale qui put m'en instruire, je résolus de parcourir le monde, & de consulter tous les savans que je pouvois rencontrer. Je trouvai beaucoup de Charlatans qui, par de prétendus secrets puisés dans les vieux livres de Médecine oubliés depuis des siècles & qu'ils tâchoient de rajeunir, cherchoient à se faire une réputation aux dépens de la crédulité du peuple toujours avide de la nouveauté; mais étant arrivé à l'Isle de Sumatra, je fus bien dédommagé de mes courses par la connoissance que j'y fis d'un homme qui, outre les connoissances ordinaires, possédoit à fond les secrets de la cabale. Il n'y avoit pas de Génie tant du

premier que du second ordre avec lequel il n'eut des relations, & si j'avois eu le bonheur de le connoître un peu plus long-tems, je ne doute pas qu'il ne m'eut découverts les secrets merveilleux de son art. Je le fréquentois assiduellement, & je faisois tous les jours de nouveaux progrès dans les sciences que je cultivois avec toute l'application dont j'étois capable.

Un jour que nous nous entretenions de la pierre merveilleuse des Philosophes, il s'apperçut combien je desirois être au nombre des adeptes, & que toutes mes opérations tendoient à découvrir quel pouvoit être la première matière : l'Alchimie, lui disois-je, est la première des sciences. « Détrompez-vous, mon fils, me dit-il, l'Alchimie est de toutes les sciences la plus vaine & la plus fausse; c'est même profaner le nom de science que de le donner à une invention ridicule qui a fait tant de malheureux. Défiez-vous de ces Charlatans qui se vantent de posséder le secret du grand Œuvre.

La pierre philosophale est le nom d'une chose qui n'a jamais existée; elle ressemble au Phœnix, dont on raconte

tant de merveilles, & que personne n'a jamais vu. Les creusets & les alembics sont les instrumens de la pauvreté & non pas de l'opulence. La seule transmutation qu'ils opèrent est celle de changer les richesses de l'Alchymiste en une affreuse indigence. »

« Si quelquefois le Disciple d'Hermès est assez heureux dans ses opérations pour imiter la couleur de l'or, il se croit enfin arrivé au terme heureux après lequel il soupire, & possède déjà en imagination, des trésors immenses : mais l'eau forte ou la coupelle ne tardent pas à le déromper. Le désespoir succède à l'espérance. Les fourneaux qui cuisent l'or dans les entrailles de la terre, sont d'une autre nature que ceux de la main des hommes : c'est en vain qu'un téméraire mortel veut passer les bornes qui lui ont été prescrites, & qu'il prétend imiter les œuvres du Créateur. »

Considérez d'ailleurs combien le sort d'un Alchymiste est triste ? condamné à passer le jour dans des souterrains de peur d'être découvert, il n'en sort que quand les étoiles commencent à paroître ; il ne connoît ni les jours

plaisirs, ni l'amitié encore plus douce. Des fourneaux, des soufflets, des bocaux de verre, & des bassins de terre remplis de diverses liqueurs, sont sa seule compagnie. Enfin, après avoir passé la plus grande partie de sa vie à faire d'inutiles expériences, il en termine le cours dans le sein de la misère.

Les sciences occultes qui sont mes délices, sont bien au-dessus de toutes les autres sciences. Elles nous approchent de la Divinité; aussi faut-il être pur comme elle, pour être digne d'entrer dans ses mystères.

Je vous avouerai, Seigneur, que c'est à ce savant que je dois une grande partie de mes connoissances : quand il s'apperçut que par ses bons avis, j'avois renoncé à mes opérations Alchymiques, il s'attacha plus fortement à moi : nous ne nous séparions plus. Son amitié pour moi augmentoit à chaque instant, & j'étois sur le point d'obtenir de lui le prix de mon zèle & de mes travaux, lorsque j'eus le malheur de le perdre par un de ces événemens dont je n'eusse jamais soupçonné qu'il put être la victime.

Un jour je le trouvai dans son laboratoire occupé à faire des préparations extraordinaires pour une opération qu'il méditoit. Je n'ai pas le tems de vous écouter aujourd'hui, me dit-il avec bonté, venez demain au lever de l'aurore, & vous serez témoin de la plus belle expérience qu'aucun mortel ait tenté jusqu'ici. Je n'osai pas le questionner sur le genre de cette expérience, & je me retirai avec la plus vive impatience de me trouver au lendemain pour voir l'effet de ses promesses; mais, de quelle horreur ne fus-je point saisi lorsque vers le milieu de la nuit je fus éveillé par un bruit confus qui vint frapper mes oreilles. Ce bruit croissoit à chaque instant, je me levai promptement, & je vis le peuple se porter en foule vers la rue où demeuroit mon philosophe. Je descendis sur le champ. Après m'être informé de la cause de ce tumulte, j'appris que la maison de mon ami étoit réduite en cendres, & que l'incendie étoit si considérable, qu'on désespéroit de sauver les édifices voisins.

Rien ne peut exprimer le trouble dont je fus saisi à cette triste nouvelle. Les forces m'abandonnèrent, je perdis

368 *Suite des mille & une Nuits,*

connoissance, & l'on eut toutes les peines du monde à me faire revenir. C'est après avoir repris l'usage de mes sens, que j'appris que l'incendie étoit appaisée, & que le Philosophe & tout ce qu'il possédoit, avoient été la proie des flammes.

Je regrettai bien sincèrement la perte de ce grand homme : je quittai quelques jours après Balsora, ne pouvant soutenir la vue d'une Ville où tout me retraçoit la perte que j'avois faite. Je m'embarquai pour Cachemire, où j'espérois trouver un autre Philosophe de qui je pusse tirer de nouvelles lumières; mais, il étoit mort depuis quelque tems, & n'avoit laissé qu'une fille charmante dépositaire d'une partie de ses secrets. Je cultivai sa connoissance, j'eus le bonheur de lui plaire, je l'épousai, & j'en eus ce jeune homme qui a eu le bonheur de vous procurer le sommeil pendant mon absence. La naissance de cet enfant me coûta bien des larmes, puisqu'elle occasionna la perte de sa mère, que je ne pus sauver malgré tous les secrets de mon art. Je quittai bientôt ce lieu funeste, & parcourus plusieurs Royaumes toujours occupé à me procurer de nouvelles connoissances, & je me trouvai

par hasard dans votre Capitale où je fus instruit de vos malheurs.

Mereisouvenant alors d'un Génie bien-faisant dont le Philosophe de Balsora m'avoit parlé souvent, je résolus de courir les risques d'un voyage aussi périlleux que celui qu'il falloit entreprendre pour parvenir jusqu'à lui, dans le dessein de vous secourir.

Après avoir traversé la majeure partie des mers de l'Asie & de l'Afrique & cotoyé quantité de terres inconnues, que je soupçonne même être habitées par des peuples, qui, comme nous, doivent avoir des Villes & des loix, j'arrivai dans l'Isle fameuse où résidoit le Génie puissant que je cherchois. On m'indiqua la montagne sur le sommet de laquelle il demeuroit. Jugez de ma surprise, en l'abordant, de reconnoître en lui un vieillard que je me rappellois avoir vu en songe. Il me reçut à bras ouvert, & m'appellant par mon nom : je t'attendois, me dit-il, avec impatience. Je sçais quel est le sujet de ton voyage. Tes peines ne seront pas infructueuses. Il est écrit dans les Tables du destin, que toi seul, au moyen de cette phiole, peut détruire les enchantemens

370 *Suite des mille & une Nuits*,
de l'indigne Magicienne Abdiara, qui
ne s'est jamais servi du pouvoir que les
Génies lui avoient confié, que pour
tourmenter les malheureux mortels de
qui elle avoit juré la perte. C'est moi,
continua-t'il, qui t'ai inspiré dans un
songe l'art de guérir le fils du Derviche
de la ville de Zalika, qui, sans ton
secours, ne pouvoit être rappelé à la vie.

Comment, interrompit le Sultan,
vous ne nous avez rien dit de cette aven-
ture. — Pardonnez moi, Seigneur; si
votre Hauteffe l'exige, je suis prêt de
lui obéir. Le Sultan fit un signe d'ap-
probation, & le Médecin s'exprima de
cette manière.

Aventure du Sultan Sandjar.

L'Orient a vu régner peu de Princes
aussi renommés pour leur équité que le
Sultan Sandjar. Quinze jours, après
être sorti de vos Etats, Seigneur,
j'arrivai à la ville de Zalika. Les rues &
les places publiques étoient remplies de
monde. Je m'informai ce qui causoit la
joie que je voyois paroître sur tous les
visages. J'appris que le Sultan Sandjar,
après une guerre sanglante où il avoit

donné les preuves les plus éclatantes de sa valeur & de son habileté, entroit en triomphe dans cette Capitale. Son armée victorieuse le suivoit; le peuple, empressé de revoir son Prince & d'être témoin d'une pompe aussi auguste, étoit sorti de ses foyers.

Le Prince qui avoit été élevé dans tous les exercices de la Gymnastie, excelloit sur-tout dans l'art de tirer de l'arc. Il y avoit aux environs de cette Ville un Dôme d'une hauteur prodigieuse; il étoit porté sur quarante colonnes de marbre. Comme les troupes défilent au pied de ce Dôme, le fils d'un pauvre Derviche, pour mieux observer leur marche, étoit monté tout au haut, & s'étoit mis à califourchon sur le croissant qui le terminoit.

Le Sultan, en passant auprès du Dôme, apperçut quelque chose qui étoit perché sur l'extrémité. Il s'imagina que c'étoit un oiseau; & comme il voulut faire voir à son peuple son adresse, il banda son arc, & la flèche décochée avec violence, atteignit l'enfant qui tomba à terre, baigné dans son sang. Quel fut l'étonnement, ou plutôt quel fut le désespoir du Prince, lorsqu'il vit ce

spectacle funeste , car il étoit aussi humain qu'adroit. Il mit pied à terre , & se précipitant sur le corps de l'enfant qui respiroit encore , il s'abandonna à la plus vive douleur. Il fit venir aussitôt le père de ce malheureux enfant , & le conduisit par la main dans sa tente , où il s'enferma seul avec lui.

Aussi curieux que les Citoyens de Zalika , j'avois vu le Sultan & sa nombreuse armée. Fatigué d'avoir resté long-tems debout , j'étois sorti hors des murs de la Ville pour me reposer. A peine fus-je endormi , qu'un vénérable vieillard s'apparut à moi , & me tint ce discours. To-ful , il n'est pas tems de dormir , lève-toi , & cours à la tente du Sultan Sandjar , qui vient de priver un malheureux Derviche , de ce qu'il avoit de plus cher , de son fils unique. Ce jeune homme est perdu pour jamais si tu tardes un moment. Aucun remède ne peut lui être administré , il n'y a que les paroles que je vais t'apprendre qui lui rendront la vie : tu les lui diras à voix basse dans la bouche , & s'il peut les entendre , il sera guéri sur le champ. Garde-moi le plus grand secret sur ces paroles ; je ne te les révèle que pour

sauver les jours d'un enfant, dont le père est chéri de notre saint Prophète. Voilà, Seigneur, les lettres initiales de ces paroles que je n'oublierai jamais: A. A. T. E. S. A. T. Le vieillard disparut aussi-tôt. Je me réveillai tout étourdi encore de mon songe. Je courus à la tente du Sultan: tout le peuple paroïssoit consterné du malheur qui venoit d'arriver, & j'entrai dans la tente avec l'enfant que l'on y transportoit par ordre de Sandjar, à qui le pauvre Derviche l'avoit demandé pour l'embrasser encore une fois s'il respiroit encore.

Le fils du Derviche, au cri que fit son père en l'appercevant, ouvrit les yeux. Son père, fondant en larmes, court l'embrasser: le Sultan, attendri, prenant une bourse rempli d'or, & tirant ensuite son sabre qu'il posa sur une table à côté de la bourse, lui dit, pénétré de la plus vive douleur, vous voyez dans moi le meurtrier de votre fils. Je pourrois me justifier en vous assurant que je n'ai pas tué cet enfant de dessein prémédité. Mais mon crime, pour être involontaire, ne vous accable pas, moins du coup le plus funeste

que l'on puisse porter à un père. Vous sçavez la loi, si comme elle vous en donne la liberté, vous voulez me permettre de racheter le sang de votre malheureux fils ; voici de l'or : mais si vous voulez user de toute la rigueur de la loi, & que vous exigiez du sang pour sang, voici mon sabre, ôtez-moi la vie. Ah ! Seigneur, s'écria le Derviche, en se jettant aux pieds du Monarque, si vous êtes au-dessus des autres hommes par votre rang, vous l'êtes encore plus par votre équité. Mon fils respire, mais quand il seroit mort, à Dieu ne plaise que je porte une main sacrilège sur mon Prince, qui est l'ame & la vie de son Royaume. Si mon fils meurt, c'est qu'il devoit subir le sort qui étoit écrit sur le Livre des destinées. Votre Majesté n'eut pas été coupable de sa mort, & quelqu'en soit l'événement, je n'en recevrais jamais le prix. Je m'estimerois heureux moi-même, si je pouvois sacrifier ma vie pour conserver celle d'un Prince aussi bon & aussi équitable.

Ton désintéressement, lui répondit le Sultan étonné, mérite récompense. Le Gouverneur de Zalika est mort

depuis deux jours. Je te donne sa place. Les hommes supérieurs aux autres par les sentimens, sont faits pour les commander.

Dans ces entrefaits, je m'occupai à exécuter ce qui m'avoit été prescrit par le vénérable vieillard que j'avois vu en songe. Je m'approchai de l'enfant, qui, effectivement, étoit moulu. Je visitai ses blessures, il avoit plusieurs membres de cassés, je les lui remis; & après avoir employé ce que mon art exigeoit pour opérer sa prompte guérison, j'examinai de près la plaie profonde que lui avoit fait la flèche du Sultan. La blessure étoit mortelle. Je suçai la plaie, & ensuite, après m'être recommandé au saint Prophète, je dis au Sultan, qu'inspiré par Mahomet, je venois d'apprendre le malheur qui venoit d'arriver au fils infortuné du Derviche, & que j'allois le guérir sur le champ : seroit-il possible, dit le Sultan ? oui, Seigneur. Il se fit un grand cercle par ses ordres; j'ouvris la bouche de l'enfant, & je prononçai avec confiance d'une voix basse les paroles qui m'avoient été révélées par le vieillard. O merveille ! ô prodige !

l'enfant, comme s'il revenoit d'un long évanouissement, s'échappa de mes bras pour courir dans ceux de son père, qui, aussi-tôt, se jeta dans les miens : le Sultan s'informa qui j'étois. Je lui dis que j'exerçois depuis long-tems la Médecine. Il m'offrit une place honorable auprès de lui, ne doutant pas de mon sçavoir, après le prodige dont il venoit d'être le témoin. Je le remerciai, en l'instruisant du sujet de mon voyage. Il me donna, pour me prouver son estime, l'anneau qu'il portoit au doigt; & je pris congé de lui.

Fin de l'Aventure du Sultan Sandjar.

Il m'est arrivé, Seigneur, dans mon voyage, quelques autres aventures que le tems ne me permet pas de vous raconter. J'ajouterai seulement que le Génie auquel je m'adressai, connoissoit parfaitement bien l'état dans lequel vous étiez réduit. Il me donna une phiole qui est précisément celle que vous avez déposée dans votre cabine d'Histoire naturelle. Il me dit qu'aussi-tôt que je serois en présence d'Abdiara, je n'oubliaffe point de la lui

découvrir, & qu'à l'instant elle recevroit la juste punition de ses crimes.

Je partis aussi-tôt, & au bout de trois mois, je parvins au Château qu'habitoit cette furie. Je lui présentai la phiole, le cachet qui la fermoit s'ouvrit à l'instant. Le bracelet qu'elle portoit au bras se brisa sur le champ en mille morceaux, & cette malheureuse transformée tout-à-coup en grenouille, poussée par une force surnaturelle, se précipita dans le vase qui se referma à l'instant.

La Sultane vous a sans doute instruit des autres circonstances dont elle a été témoin & de la manière dont elle a été délivrée de son enchantement. Il ne me reste plus qu'à former des vœux pour votre commune félicité, trop heureux d'avoir pu vous donner des marques de mon zèle à vous servir!

Comment, lui dit le Sultan, en le tenant étroitement serré dans ses bras, pouvons-nous nous acquitter envers vous du service signalé que vous nous avez rendu? parlez, dites-moi ce que vous souhaitez, je vous donne ma parole royale que je vous l'accorderai, si cela est en mon pouvoir.

Seigneur, répondit le Médecin, ce

n'est point par l'espérance d'aucune récompense que j'ai entrepris votre délivrance. Je ne demande que votre amitié. Les connoissances que j'ai acquises me mettent au-dessus du besoin, & les richesses seroient absolument inutiles à un homme tel que moi.

Ce grand homme resta encore quelque jours à la Cour du Sultan. Toujours possédé du desir de s'instruire, il en partit comblé de présens qu'il n'osa refuser de peur de déplaire, pour aller dans les pays éloignés puiser de nouvelles connoissances. Si nous pouvons recouvrer le manuscrit qui contient la suite de ses aventures, nous les publierons d'autant plus volontiers, qu'elles pourront être fort utiles à ceux qui, à l'exemple de notre Philosophe, ne cherchent à acquérir de vastes connoissances que pour se rendre utiles & soulager les hommes dans leurs maladies en leur procurant la santé, sans laquelle il n'est point de bonheur dans ce monde.

F I N.

TABLE DES HISTOIRES

Contenues dans ce volume.

C ONTINUATION de l'Histoire du Sultan Rafibillak.	Page 1
Histoire de l'Aventurier de Bagdad.	3
Les Aventures merveilleuses d'Aloph.	9
Première Aventure d'Aloph.	17
Histoire de la Princesse des Aigues vertes.	22
Seconde Aventure d'Aloph.	32
Troisième Aventure d'Aloph.	44
Quatrième Aventure d'Aloph.	50
Cinquième Aventure d'Aloph.	62
Sixième Aventure d'Aloph.	96
Histoire de Saiffalh, Prince d'Adir, & d'Alchamein, Princesse de Carfur.	110
Septième & dernière Aventure d'Aloph.	125
Fin de l'Histoire d'Aloph & de Gulna- char.	152
Histoire du jeune Porteur-d'eau & de la belle Ghulnaz.	154
Histoire des cruautés inouïes de Mo- hallek.	172
Aventure de Behloul dans l'Isle des Genies.	184

280 TABLE DES HISTOIRES.

<i>Fin de l' Histoire du Porteur-d'eau & de la belle Ghulnaz, de l' Histoire de Mohaliek & de l' Aventure de Behloul.</i>	191
<i>Les Aventures merveilleuses de Nadir.</i>	193
<i>Histoire d' Aboulmacar, Prince de Tefflis, & de Nagibé, Princesse de Perse.</i>	239
<i>Suite des Aventures merveilleuses de Nadir.</i>	283
<i>Histoire du Mage Zopal-Joffer, Adorateur du Feu.</i>	292
<i>Suite & Conclusion des Aventures merveilleuses de Nadir.</i>	297
<i>Histoire de Numan & de Zëineb.</i>	306
<i>Histoire des Pantoufles d' Aboucazem.</i>	318
<i>Histoire du malheureux Tai.</i>	333
<i>Traits de générosité & de libéralité d' Hatem.</i>	340
<i>Conclusion de l' Histoire du Sultan Rasi-billak.</i>	355
<i>Histoire de Zuchiac.</i>	358
<i>Histoire du Médecin Chinois.</i>	362
<i>Aventure du Sultan Sandjar.</i>	370

Fin de la Table.